Nos 5-6 JANVIER-JUIN 1926

REVUE

DE

LINGUISTIQUE ROMANE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

Razze latine non esistono ; ..... esiste *la latinità*.

TOME II

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES
5, QUAI MALAQUAIS, 5

1926
Tous droits réservés.

SOMMAIRE

Pages.

IN MEMORIAM 1

K. Jaberg, Sprache und Leben 3-15

Marc Bloch, Collibertus ou *culibertus? 16-24

J. Brüch, Die bisherige Forschung über die germanischen Einflüsse auf die romanischen Sprachen 25-98

— Das Suffix -attus, -ittus, -ottus 98-112

P. Fouché, Chronique philologique des parlers provençaux anciens et modernes (1913-1924) 113-136

Les prochains numéros contiendront :

A. Alonso, Crónica de los estudios de Filología española (1914-1924) (*Conclusión*).
C. Battisti, Rassegna critica degli studi dialettali sul friulano (1919-1924).
V. Bertoldi, Parole e idee (Problemi linguistici : lessico e folclore ; monaci e popolo ; « calques linguistiques » e etimologie popolari).
O. Bloch, La norme dans les patois.
C. de Boer, Valeurs « par intervention de la grammaire ».
G. Bottiglioni, Studi Sardi ; — Studi Corsi.
Ch. Bruneau, Les parlers champenois anciens et modernes jusqu'à 1925 (Bibliographie critique).
F. Brunot, Anciens essais de délimitation des langues en France.
A. Griera, Les problèmes linguistiques du domaine catalan.
A. W. de Groot, Le latin vulgaire (chronique bibliographique).
E. Hoepffner, L'état actuel des études sur l'ancien provençal littéraire.
K. Jaberg, Über die Glaubwürdigkeit dialektologischer Materialsammlungen.
— Spreu, Staub und Pulver in den romanischen Sprachen.
J. Jud, Problèmes de géographie linguistique romane : 1) *s'éveiller* ; 2) *clou* ; 3) *flairer*.
R. Menéndez Pidal, Origen del español antes de 1050.
C. Pult, Untersuchungen über die sprachlichen Verhältnisse einiger deutschen Teile der Rätia prima vor ihrer Germanisierung ; — Le rhétique occidental (chronique rétrospective).
G. Rohlfs, La terminologia pastorale dei Greci di Bova (Calabria).
A. Schiaffini, Alle origini della lingua letteraria italiana.
P. Skok, Les travaux serbo-croates et slovènes de linguistique romane (1913-1925).
A. Steiger, La influencia del árabe en las lenguas románicas (crónica retrospectiva hasta 1925).
A. Terracher, Quelques aspects de la francisation des mots latins aux IXe-XIe siècles, à propos de IMPERIUM > *empire*.
B. Terracini, I problemi della dialettologia pedemontana.
M.-L. Wagner, Zur Schichtung des sardischen Wortgutes.

Publications de la Société de Linguistique Romane

La Société de Linguistique Romane publie chaque année une *Revue*, formant un volume d'environ 500 pages (avec cartes), et une *Bibliographie*.

Les **manuscrits d'articles** destinés à la *Revue* doivent être *dactylographiés* (ou *très lisiblement écrits*) et adressés à M. A. Terracher, Recteur de l'Université, 2, rue Crébillon, Dijon (Côte-d'Or).

Les *Membres de la Société* reçoivent la *Revue* et la *Bibliographie* contre versement d'une cotisation annuelle. Les adhésions sont reçues par M. O. Bloch, 79, Avenue de Breteuil, Paris, XVe, à qui les membres de la Société sont priés de faire parvenir le montant de leur cotisation *avant le 31 juillet* de chaque année (par mandat-poste, chèque, ou versement au compte de *chèques postaux*, no 759.08, Paris, Ier arrt).

Les personnes et les établissements *ne faisant pas partie de la Société* peuvent se procurer la *Revue* et la *Bibliographie* en s'adressant à la Librairie H. Champion, 5, quai Malaquais, Paris, VIe.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Pour éviter tout retard dans la publication régulière de la *Revue de Linguistique Romane*, MM. les collaborateurs sont priés de se conformer **STRICTEMENT** aux indications qu'ils trouveront insérées dans ce fascicule concernant l'établissement des manuscrits, la correction et l'envoi des épreuves (à l'imprimeur) ou du bon à tirer (à l'administrateur).

L'accusé de réception du manuscrit d'un article précise le numéro de la *Revue* où il paraîtra. Cependant, tout auteur qui n'aura pas réexpédié ses épreuves **AU PLUS TARD UNE SEMAINE APRÈS LES AVOIR REÇUES** s'expose à ce que son article soit remis à un numéro ultérieur.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE ROMANE

AVIS
concernant les cotisations

En raison de l'augmentation progressive des frais d'imprimerie, la cotisation de 50 francs demandée jusqu'aujourd'hui aux membres de la Société ne permet plus d'assurer la publication de la *Revue* et la préparation de la *Bibliographie*.

En conséquence, le Bureau de la Société considère qu'il est nécessaire d'augmenter immédiatement le prix de la cotisation et prie les membres de la Société d'accepter cette proposition.

Il propose le prix de **60 francs français** pour les membres français et pour ceux des pays à change bas (Belgique, Italie, Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, etc.).

Les membres appartenant à des pays à change élevé sont priés de verser **15 francs or**, soit **3 dollars**, **12 shillings**, **12 marks**, etc. — On leur serait également reconnaissant de libeller l'envoi dans leur monnaie nationale, quelle qu'elle soit.

Les membres qui ont déjà payé leur cotisation de 1926 sont priés de la compléter conformément aux prix susindiqués.

Le trésorier exprime le vif désir que les membres règlent leur cotisation annuelle *au reçu du premier fascicule de la* Revue, *au plus tard*, et évitent à la Société des rappels coûteux. Pour la même raison il les prie de se contenter du reçu postal de l'envoi de la lettre qui contient leur cotisation.

Rappel pour 1925. — Plusieurs membres de la Société, qui n'ont pas encore réglé leur cotisation de 1925 (50 francs français), sont instamment priés de l'envoyer sans délai au trésorier.

REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE

Manuscrits. — Les manuscrits d'articles doivent être **dactylographiés** (ou *très lisiblement* écrits) et adressés à

M. A. TERRACHER

Recteur de l'Académie

2, Rue Crébillon, a DIJON (Côte-d'Or).

Épreuves. — Les auteurs sont priés d'adresser les épreuves corrigées de leurs articles (*sauf le bon à tirer*) à

l'imprimerie PROTAT Frères, a Macon (Saône-et-Loire)

Bon à tirer. — L'épreuve en pages sur laquelle les auteurs auront donné leur bon à tirer devra être envoyée *directement* à M. Terracher, à Dijon.

Les auteurs qui désirent des tirages à part (*faits à leurs frais*) sont priés de s'entendre directement avec l'imprimerie Protat Frères.

MM. les auteurs recevront gratuitement et directement de l'imprimerie Protat (*sans avoir à s'adresser à l'éditeur*) 25 bonnes feuilles du tirage de leurs articles, sans aucun changement, et avec couverture non imprimée. Les bonnes feuilles en sus des 25 exemplaires fournis gratuitement leur seront facturées à raison de 21 fr. le cent par feuille ou fraction de feuille ; la couverture sans impression 9 fr. le cent.

TARIF DES TIRAGES A PART

(avec changement de pagination, réimposition, remise sous presse, nouvelle mise en train, brochage).

	50	100	150	200
8 pages	45 fr.	53 fr.	61 fr.	69 fr.
12 —	70 »	84 »	98 »	112 »
16 —	82 »	97 »	112 »	127 »
Couverture titre spécial	40 »	48 »	56 »	64 »
Couverture passe-partout*	22 »	30 »	38 »	46 »

* Avec titre imprimé dans un cartouche.

MANUSCRITS D'ARTICLES
DESTINÉS A LA *REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE*

Les mots soulignés :

D'un trait : Linguistique, se mettent en italique : *Linguistique.*

De deux traits : Linguistique, se mettent en petites capitales : LINGUISTIQUE.

De trois traits : Linguistique, se mettent en grandes cap. : LINGUISTIQUE.

De quatre traits : Linguistique, se mettent en grandes capitales d'italique : *LINGUISTIQUE.*

D'un tremblé : Linguistique, se mettent en gras bas de casse : **Linguistique.**

De trois traits et d'un tremblé : Linguistique, se mettent en capitales de caractère gras : **LINGUISTIQUE.**

D'une ligne de points : Linguistique, Linguistique, etc., se mettent en caractères espacés : Linguistique, *Linguistique*, etc.

N. B. — Les mots préromans se mettent en romain espacé (v i d e r e), les mots romans en italique (*vezer*, *voir*). Les sons préromans (isolés ou en groupes) se mettent en petites capitales (R, -V-, PL-, etc.), les sons romans en italique (*r*, *-v-*, *pl-*, etc.).

Les titres d'ouvrages, de revues, d'articles, qu'ils soient donnés en entier ou en abrégé, se mettent en italique.

CARACTÈRES EMPLOYÉS
DANS LA *REVUE DE LINGUISTIQUE ROMANE*

Pour le texte :

Corps dix.

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'éta-

IMPRIMERIE 1234567890 PROTAT FRÈRES

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir dans

Pour les citations :

Corps neuf.

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir

IMPRIMERIE 1234567890 PROTAT FRÈRES.

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir dans les

Pour les notes :

Corps huit.

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir dans les

IMPRIMERIE PROTAT FRÈRES. 1234567890 MACON (SAONE-ET-LOIRE).

Le choix des ponctuations dépend de la proportion qu'il convient d'établir dans les diverses

C'est un fait dine de remarque que l'invention qui a contribué le plus utilement à perpetuer souvenirs historiques n'ait pu jusqu'à ce ee jour répandre quelque clarté sur le mystère anb enveloppe sa propre origine. Trois villes, Mayence, et Strasbourg le berceau de l'imprimerie. Quant à l'é-Harlem, se disputent l'honneur d'avoir été poque de sa naissance / on la fait généralement remonter à la moitié du XVe siècle. Il résulte néanmoins de l'hésitation des érudits sur cepoint historique une incertitude qui porte à la fois sur l'auteur, sur le lieu et sur l'année de cette découverte. Que si l'on considère la proximité des temps et des ~~leux~~ témoins de cet événement, on sexpliquera assez difficilement les causes qui suspendent encore de nos jours la solution de ce triple problème. Le concours des traditions contemporaines et des plus savantes investigations n'a jusqu'ici donné pour résultats que certaines probabilités plus ou moins fondées, mais jamais une évidence suffisante ~~pour~~ triompher des scrupules de l'histoire. Depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'à nos jours, un très-grand nombre d'ouvrages ont été publiés sur cette matière dans différents pays.

Les historiens et les bibliographes se sont livrés aux recherches les plus laborieuses et les plus diverses, sans parvenir à une certitude *irréfragable* sur aucun des trois points controversés.

Lettres à substituer.	
Mot à changer.	
Lettre et mot à ajouter.	
— à supprimer.	
— à retourner.	
— à transposer	
Lignes à transposer.	
Ponctuation à changer.	
Petites majuscules.	
Grande majuscule.	
Séparer deux mots.	
Mot à réunir et mots à rapprocher	
Lettres gâtées.	
— à redresser.	
— à nettoyer.	
Apostrophe à ajouter.	
Ligne à rentrer.	
— à sortir.	
Lignes à remanier.	
Lettres d'un autre œil.	
Espace à baisser.	
Alinéa à faire.	
Lettre supérieure.	
Lettres basses.	
Alinéa à supprimer.	
Lignes à rapprocher	
— à séparer.	
A mettre en italique.	
— en romain.	

Addition à remonter.	« Mon cousin, comment arrive-t-il que la gendarmerie de Santander, de la Biscaye et de l'Aragon n'est pas payée ? Écrivez au général Caffarelli pour la Biscaye et Santander, et au général Suchet pour l'Aragon, de prendre des mesures pour faire sur-le-champ solder cette troupe. Les gendarmes do être payés avant tout. »
Correction hors de sa place.	
Morsure de frisquette.	
Addition à baisser.	« Mon cousin, demandez aux ministres d'Espagne à Paris, des notes précises sur les abus qu'ils reprochent au général X... Mandez à ce général que je vois avec surprise qu'il se soit attribué des sommes qui ne lui étaient pas dues ; qu'il a pris 9,000 fr. par mois, traitement qu'on ne fait pas même à un général maréchal, commandant une armée ; et qu'il est probable que le trésor ne regardera pas cette somme comme légalement reçue. »
Bourdon de grande étendue.	
Interligne à baisser.	
Ligne à espacer également.	
Lettre qui chevauche.	
Ligne à regagner.	
Corrections semblables et successives.	« Mon cousin, je vous envoie des extraits des journaux anglais. Envoyez-en une note au duc de Dalmatie, et témoignez-lui mon mécontentement de ce que les divisions espagnoles soient à Lisbonne et qu'il ne fasse rien. »
Ligne à faire en plus.	
Mot biffé à conserver.	« Mon cher cousin, donnez ordre au général Thouvenot de ~~faire~~ confisquer toutes les marchandises anglaises et coloniales. On assure qu'il a reçu un droit de 10 pour cent. — Si cela est vrai, il faut lui faire restituer ces sommes, et confisquer toutes les marchandises qu'il aurait laissé débarquer. Il aurait là commis une grande faute. »
Bourdon indiqué en tête ou en pied.	
Coin de page à redresser.	

Napoléon à Berthier.

Napoléon à Berthier.

Bourdon (V. copie, p. 7.)

Couper

bon

des marchandises moyennant

IN MEMORIAM

Jules Gilliéron est mort en Suisse, à Gléresse, le 26 avril 1926.

Nul ne saurait mesurer dignement l'étendue de la perte que vient de faire la linguistique.

Mais ceux qui ont apprécié l'implacable probité scientifique de Gilliéron autrement qu'à travers les gloses de ses commentateurs ou les éclairs de génie de ses derniers ouvrages ; ceux encore qui ont senti tout ce que des apparences parfois déconcertantes cachaient en lui de bonté profonde ; ceux enfin qui ont deviné le sacrifice de toute sa vie modeste à la recherche désintéressée et ardente de la Vérité, — tous ceux-là sont et demeureront en deuil.

Et ils garderont pieusement le souvenir.

A cette mémoire vénérée la Revue de Linguistique romane *apporte l'hommage de sa gratitude.*

De sa fidélité inaltérable, aussi. Elle s'efforcera d'en donner des marques certaines en poursuivant l'œuvre interrompue. Elle sait qu'elle n'y pourra réussir qu'à la condition de ne pas mériter la critique que B. Croce adresse — après Renan — aux disciples des vrais maîtres :

« Les disciples mettent ingénument en pleine lumière toutes les lacunes de la pensée du maître... La raison en est que l'inventeur a toujours une conscience plus ou moins nette des limites de ses concepts et des difficultés que présentent ses théories, tandis que chez les imitateurs et les disciples la théorie apparaît belle, toute faite... et parfaite — comme le sont toutes les choses mortes.

Où le maître écrit mentalement à suivre, *le disciple met* fin *».*

Nous continuons.

SPRACHE UND LEBEN[1]

Den *Cours de linguistique générale* von Ferdinand de Saussure beherrschen zwei Gegensätze sprachwissenschaftlicher Betrachtungsweise. Auf der einen Seite steht die Sprache als System von Verständigungsmitteln, das dem erwachsenen Menschen zur Verfügung steht, auf der andern Seite der individuelle Gebrauch, den er beim Sprechen von diesem System macht : « Langue » et « parole », wie sich de Saussure ausdrückt, « Sprache » und « Sprechen », wie man deutsch sagt. Mit diesem einen Gegensatz kreuzt sich der andere, wonach die Sprache in ihrer gegenwärtigen Gestalt und Verwendungsweise oder in ihrem zeitlichen Werden, synchronisch oder diachronisch betrachtet werden kann. Das Interesse de Saussure's gehört der Synchronie, und zwar der Synchronie der Sprache, nicht des Sprechens ; der diachronische Teil seines Buches, der noch stark im Banne der von den Junggrammatikern übernommenen Ideen steht, ist weniger originell.

In seiner ausgesprochenen Neigung zur synchronischen Sprachbetrachtung und in der stärker am Hergebrachten festhaltenden Einstellung zu den Problemen der Diachronie gibt sich der Nachfolger de Saussure's auf dem Genfer Lehrstuhl für verglei-

1. Vgl. Charles Bally, *Le langage et la vie*, Paris, Payot, 1926 (Bibliothèque scientifique), 236 S. Es handelt sich um die Neuauflage des 1913 unter demselben Titel erschienenen Büchleins, das durch Beifügung einiger meist sonstwo veröffentlichter Aufsätze auf mehr als das Doppelte des Umfangs angewachsen ist. Die Titel der neu hinzugekommenen Studien lauten : *Stylistique et linguistique générale* (aus dem *Arch. f. d. Studium der neuern Sprachen*, 128, 87 ff.), *Mécanisme de l'expressivité linguistique* (ungedruckt), *Langage transmis et langage acquis* (aus *Journal de psychologie normale et pathologique*, Paris, année 1921, 625 ff.) und *L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit* (aus *Le Producteur*, Paris, année 1921, 354 ff.).

Wo ich nichts anderes angebe, beziehen sich meine Zitate auf die Neuauflage.

chende Sprachwissenschaft, Charles Bally, als der Schüler seines Vorgängers zu erkennen ; er hat von ihm eine Reihe grundlegender Anschauungen übernommen, sie aber vielfach umgestaltet und durchaus selbständig ausgebaut, indem er sich einen vernachlässigten Flügel des von de Saussure im Rohbau aufgeführten Gebäudes wohnlich herrichtete : Ihm ist das Sprechen mehr als die Sprache Gegenstand der Untersuchung — diese beiden Formen des Sprachlichen erscheinen übrigens bei ihm weniger scharf geschieden als bei seinem Lehrer — und zwar vorzüglich das Sprechen in seinen affektiven Bestandteilen, « die Jedermannssprache, soweit sie nicht reine Ideen, sondern Affekte, Gefühle, Wollungen und Antriebe spiegelt, kurz Ausdrucks- und Aktionsmittel ist » [1].

« . . . Les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité » [2], das bildet den Gegenstand der Disziplin, die Bally « Stilistik » genannt und die er in seinem 1909 herausgekommenen *Traité de stylistique française* [3] theoretisch und praktisch begründet hat.

Ich gehöre zu denen, welche — ohne der Sache eine allzugrosse Bedeutung beizumessen — den Terminus Stilistik [4], den Bally für das Spezialgebiet seiner wissenschaftlichen Betätigung gewählt hat, nicht für sehr glücklich ansehen. Das Wort hat ihn in andern terminologischen Dingen gelegentlich etwas in die Klemme gebracht. Das ist z. B. der Fall in den zwar sachlich klaren und aufschlussreichen Erörterungen, in denen Bally den literarischen Stil als eine Transposition der umgangssprachlichen Stilistik (d. h. der umgangssprachlichen Ausdrucksformen) darstellt, wobei statt der « biologischen [5]

1. *Le langage et la vie*, 215.

2. *Traité*, I, § 19.

3. Heidelberg, Winter, 2 Bände (III. Band der von Max Niedermann herausgegebenen *Sprachwissenschaftlichen Gymnasialbibliothek*). Der 2. Bd., der die praktischen Übungen enthält, ist 1920 neu gedruckt worden.

4. Es mag zwar unartig aussehen, das auszusprechen, nachdem Bally im *Traité*, I, S. IX der Vorrede, seine Leser gebeten hat, ihn wegen der Verwendung dieses Terminus nicht zu plagen ; aber einerseits ist es nicht richtig, wie B. meint, dass er zu keinen Missverständnissen Anlass gebe, andrerseits scheint der Verfasser auch nicht mehr so sehr darauf zu halten : « rien n'empêche de lui donner [nämlich der Stilistik) tout autre nom qu'on préférera » (*Lang. et vie*, 181).

5. Auch das ein nicht ganz glücklicher Ausdruck. Gemeint sind die Beziehungen der Sprache zu den elementaren Lebensbedürfnissen und Lebensäusserungen.

und sozialen Motive die ästhetischen herrschend werden » (*Lang. et vie*, 110 ff.). Es widerspricht der sprachlichen Logik, wenn man, wie das Bally tut, Stil und Stilistik als zwar verschiedene, aber benachbarte Gebiete einander gleichordnet; denn Stil ist Ausdrucksform, sei es nun umgangssprachliche, allgemein literarische oder individuell literarische, und Stilistik ist Studium dieser Ausdrucksform.

Derartige kleine Schönheitsfehler verringern gewiss die weitreichende Bedeutung der Bally'schen Ideen nicht; aber sie mögen doch mit dazu beigetragen haben, dass die starke Eigenart seiner Forschungsmethode noch nicht die Wirkung gehabt hat, die sie verdient, dass insbesondere die Sprachforscher vom Fach nicht in vollem Umfang erkannt haben, zu welch fruchtbarem Neuland ihnen der Einzelgänger Bally den Zutritt eröffnet.

Dem *Traité de stylistique française* ist es wohl auch zum Verhängnis geworden, dass er didaktische mit rein wissenschaftlichen Gesichtspunkten verbindet. Das hat ihm z. B. H. Schuchardt, *Ltbl.*, 38 (1917), 6 zum Vorwurf gemacht, der, wie mir scheint, die wissenschaftliche Bedeutung des Werkes zu gering einschätzt. In der Erstauflage von *Le langage et la vie* hat dann Bally die « stilistischen » Probleme der Schulathmosphäre entrückt und in einen weitgespannten wissenschaftlichen Rahmen hineingestellt; aber wieder ist die wissenschaftliche Tragweite seiner Erörterungen nicht beachtet oder gründlich verkannt worden [1]. Das Büchlein trat zu wenig anspruchsvoll auf, es operierte nicht mit einer komplizierten wissenschaftlichen Terminologie, es sollte auch dem Laien verständlich sein, es umfasste nur hundert schlicht geschriebene Seiten — kurz, es fehlte die reklamehafte Aufmachung, ohne die, wie es scheint, auch wissenschaftliche Ansichten sich nur schwer Bahn brechen. Möge die eben herausgekommene Neuauflage des Buches, die den Anlass zu den nachfolgenden Erörterungen bildet, tiefer und nachhaltiger wirken. Sie hat nicht nur durch die Anfügung von vier Aufsätzen, die einzelne Gedanken des Hauptteiles schärfer fassen und weiter ausführen, sondern auch durch die Neubearbeitung dieses Haupt-

1. Vgl. Lerch im *Ltbl.*, 36 (1915), 121 ff., zu dem die sympathische Besprechung von Vossler in der *Germanisch-romanischen Monatsschrift*, VII (1915), die in den *Gesammelten Aufsätzen zur Sprachphilosophie* abgedruckt ist (München, Hueber, 1923, S. 97-104), in tröstlichem Gegensatz steht.

aufsatzes selbst bedeutend gewonnen. Der aufmerksame Leser wird beobachten, dass sich in einigen Punkten, von denen einer im Folgenden erwähnt werden soll, die Ansichten Bally's nicht unwesentlich verschoben haben.

Bally schwebt als ideales Ziel eine Ausdruckslehre der Umgangssprache vor, die nicht von den Formen und nicht von den Begriffen, aber auch nicht von der äussern Realität, sondern von den psychischen Erlebnistatsachen auszugehen hätte, die er in dem « *La vie* » überschriebenen Abschnitt seines Buches zu umschreiben versucht (S. 18 ff.). Auf die einzelne Sprache angewendet handelt es sich um eine Art Onomasiologie, wobei freilich das Wort in einem viel weiteren Sinne zu verstehen ist, als es gewöhnlich verstanden wird. Von der Onomasiologie, wie sie seit Tappolet besonders auf romanistischem Gebiet aufgefasst und gepflegt wird, unterscheidet sich Bally's Ausdruckslehre dadurch, dass sie nicht historisch, sondern beschreibend ist, dass sie nicht nur die Wörter, sondern alle sprachlichen Ausdrucksformen erfasst und dass sie endlich ihre Hauptaufmerksamkeit nicht dem intellektuellen, sondern dem gefühlsmässigen Element der Sprache zuwendet. Es ist eine wissenschaftliche Disziplin, die auf der Beobachtung des Sprechens anderer und auf Selbstbeobachtung beruht und die Bally darum gelegentlich nicht ganz zutreffend, aber in deutlichem Gegensatz zu den landläufigen Methoden « experimentell » nennt. Der *Traité de stylistique française* stellt das Programm einer speziellen Ausdruckslehre der französischen Umgangssprache mit didaktischen Nebenzielen dar; *Le langage et la vie* ist die theoretische Grundlegung einer auf beliebige Einzelsprachen anwendbaren Ausdruckslehre.

Diese Grundlegung enthält sowohl das Programm einer neuen Form der Materialsammlung als auch eine Überschau über die sich daraus ergebenden Probleme. Die Art der von Bally geforderten Materialsammlung charakterisieren wir am besten mit den eigenen Worten des Verfassers (« Enquête sur les faits d'expression », in *Lang. et vie*, 48 ff.) :

« Si les caractères attribués ici au langage ordinaire n'apparaissent pas clairement, c'est que les matériaux manquent encore pour les présenter systématiquement, et ces matériaux ne peuvent être fournis que par une enquête générale et désintéressée ; nous possédons un grand nombre de faits, mais presque tous ont été recueillis dans un autre esprit et un autre ordre.

Cette enquête devrait être entreprise sans idée préconçue, être purement descriptive et porter sur toutes les formes d'expression. Il faudrait rechercher des exemples nombreux de tous les types (expressions diverses du sentiment et de la volonté, modalités du jugement de valeur, formes diverses affectées par la narration, l'explication, la description, etc.). L'enquête serait poursuivie à travers toutes les classes sociales, jusque dans les couches les plus basses de la population.

A aucun moment il ne s'agirait d'une étude des formes linguistiques envisagées en elles-mêmes ; elles seraient rattachées à la pensée spontanée, dans toutes les circonstances où les sujets parlants ne songent pas à la manière dont ils parlent.

. . . . . .

C'est la pensée et la vie qui seraient prises comme fondement de toute la recherche. Dans ce milieu naturel du langage, qu'on pourrait découper en compartiments (en s'attachant à certaines circonstances de la vie, à certains rapports sociaux, en choisissant telle classe, telle occupation, etc.), on étudierait les types d'expression qui se présentent sous forme de contextes suivis, de conversations prises sur le vif, de récits, de développements de toute sorte. Insensiblement on arriverait à envisager la forme des phrases, les types syntaxiques ; de la grammaire on passerait au vocabulaire (emploi des mots, changements de sens, tours métaphoriques, créations de néologismes). Descendant enfin jusqu'à la prononciation, on réglerait sur les mêmes principes cette dernière partie de l'étude ; c'est l'expression qui devrait la guider, si bien que tout fait de prononciation qui ne symboliserait aucun fait de pensée (par ex. le timbre différent du son *e* dans *aimons* et *aimez*) serait provisoirement écarté. Car il y a une prononciation expressive et symbolique, elle est trop peu étudiée... ».

Dem denkenden Sprachforscher kann nicht entgehen — und Bally hat nicht verfehlt, selbst darauf aufmerksam zu machen — wie fruchtbar seine Art der Sprachbeobachtung für die Dialektbeschreibung sein müsste, die einer Erneuerung dringend bedarf. Zwar möchte ich nicht, wie es der Genfer Gelehrte tut (*Lang. et vie*, 49), von einem methodischen Fehler sprechen, wenn die traditionelle Form der Dialektmonographie vor allem aus die Laute studiert. Soweit sie Materialien für die Lautgeschichte liefern will, kann sie gar nichts anderes tun; und dass es möglich ist, das Studium lautlicher Fakta den neueren Einsichten von der Kompliziertheit des sprachlichen Geschehens anzupassen, haben besonders die Versuche französischer Dialektforscher (Millardet, Bloch, Bruneau) gezeigt. Allein es unterliegt keinem Zweifel, dass die landläufigen dialektologischen Arbeiten an einer gewissen Enge des Blickfeldes leiden, dass sie vor allem die geistige Natur der Sprache vernachlässigen. Bally macht Türen und Fenster auf und lässt die frische Luft des Lebens und Fühlens in die Gelehrtenstuben strömen. Was er empfiehlt, ist ja gewiss zunächst nur eine neue, weitherzigere

Art der Beobachtung und Materialsammlung ; aber es liegt auf der Hand, dass nach neuen Gesichtspunkten gesammeltes Material neue Problemstellungen anregt und zu neuen Einsichten führt. Wie eine zunächst rein äusserlich neue Form der Stoffordnung die Forschung zu beleben vermag, dafür ist uns Gilliéron ein glänzendes Beispiel.

So leicht wird es nun freilich nicht sein, den Karren der Dialektologie umzuwerfen, und zwar gibt es dafür noch andere Gründe als den, dass die Fuhrleute am liebsten den ausgefahrenen Geleisen folgen.... « on s'attache trop à l'étude des langues étrangères en stylistique », schreibt Bally, *Lang. et vie*, p. 133, « c'est mettre la charrue devant les bœufs ». Wie auf dem didaktischen, so wird auch auf dem wissenschaftlichen Gebiet Bally's Methode nur bei der Anwendung auf die Muttersprache zur vollen Auswirkung kommen. Das ist nun an sich natürlich kein Nachteil ; aber es bricht einem der stärksten Treibstachel zu sprachwissenschaftlicher Forschung die Spitze ab, dem Interesse für das Fremdsprachliche, von der Muttersprache Abweichende, das wohl als der natürliche Ausgangspunkt aller Linguistik angesehen werden kann, ist doch auch Bally, der Indogermanist, selbst von der fremdsprachlichen Beobachtung ausgegangen und hat er doch die Eigenart seiner Muttersprache zunächst von der Fremdsprache aus gesehen : seine Stilistik ist, wie er in der Vorrede zum *Traité* ausdrücklich bezeugt, aus dem — für Fremdsprachliche bestimmten — Séminaire de français moderne der Genfer Universität herausgewachsen. Wenn die Beschränkung auf die Muttersprache wirklich das *sine qua non* der « stilistischen » Betrachtung ist, dann wird — zum mindesten in der Romanistik — vielen gerade unter den bedeutendsten Dialektologen die Möglichkeit abgeschnitten, auf diesem Gebiet die Führung zu übernehmen. Überlegungen dieser Art haben wohl Bally dazu veranlasst, im ersten Abschnitt des Aufsatzes über Stilistik und allgemeine Sprachwissenschaft (*Stylistique et linguistique générale* in *Lang. et vie*, S. 97 ff.) das Problem des Verhältnisses zwischen muttersprachlichen und fremdsprachlichen Studien zu erörtern. Das fremdsprachliche Studium ist stets vergleichend ; es misst die Fremdsprache an der Muttersprache und gelangt so zu Feststellungen, die dem Einheimischen entgehen würden ; aber es vermag nur die mehr intellektuellen, allgemeinen, abstrakten Züge einer Sprache zu erfassen ; es hängt ihm etwas Künstliches an und es bedarf stets

der Kontrolle durch die muttersprachliche Beobachtung, auf die allein die feinste Untersuchungsmethode, die der Selbstbeobachtung, anwendbar ist.

... « les recherches sont toutes différentes selon qu'elles portent sur la langue maternelle ou sur une langue étrangère. Dans le premier cas, la parole apparaît — du point de vue du sujet parlant — comme un moyen d'action et d'expression, et — du point de vue du sujet entendant — comme une source d'impressions et de réactions. Tout autres sont les résultats d'une étude qui a pour objet un idiome étranger. Outre que la comparaison entre deux langues est toujours un peu artificielle, les jugements qu'elle suggère ont une forme générale et abstraite. Les caractères qu'elle fait apparaître peuvent être exacts : ils sont vus en étendue plus qu'en profondeur.

Ainsi ces découvertes faites chez autrui, toutes précieuses qu'elles sont, demandent à être complétées par l'observation subjective. Vus du dehors seulement, ces caractères risquent de revêtir, en raison même de leur généralité, une valeur purement intellectuelle ; or rien de ce qui appartient au langage naturel ne peut être entièrement et uniquement intellectuel » (S. 107).

. . . . . .

« En étudiant les caractères généraux d'une langue, la stylistique comparative enseigne à reconstituer l'organisme de cette langue, sa structure, sa charpente ; je crois qu'il se fera tôt ou tard une pénétration toujours plus grande entre cette stylistique-là et la grammaire (ce mot pris dans son sens le plus général). . .

Quant à la stylistique interne, elle cherche à fixer les rapports qui s'établissent entre la parole et la pensée chez le sujet parlant ou entendant : elle étudie la langue dans ses rapports avec la vie réelle ; c'est-à-dire que la pensée qu'elle y trouve exprimée est presque toujours affective de quelque manière » (S. 110 f.).

Es liegt in diesen Erörterungen nur ein halber Trost für den Linguisten, der sich nicht mit seiner Muttersprache beschäftigt : Es wird ihm ein Teil des sprachwissenschaftlichen Dîners zugeschoben — zum Dessert freilich soll er nicht gelangen. Ich möchte den Trost doch noch etwas versüssen : Einmal ist es auch dem fremdsprachlichen Linguisten — man gestatte mir diese abkürzende Ausdrucksweise — möglich, sich bis zu einem gewissen Grade in die affektiven Werte einer andern Umgangssprache hineinzufühlen, und zweitens sind wir alle, ob Muttersprachler oder Fremdsprachler, auf diese Einfühlung angewiesen, sobald es sich um vergangene Sprachzustände handelt. Und wenn Bally bei der Entwicklung seines Programms in erster Linie an Gegenwartsforschung denkt, so schliesst er doch die Vergangenheitsforschung nicht aus. Der ihn beherrschende Begriff der Synchronie bezieht sich ja nicht bloss auf die Gegenwart ; auch vergangene Sprachzustände sollen deskriptiv erfasst werden.

So viel aber bleibt bestehen : am fruchtbarsten wird in der Stilistik stets die Erfassung des Gegenwartszustandes der Muttersprache sein ; und junge Forscher, die noch alle Möglichkeiten der freien Wahl vor sich haben, können nicht nachdrücklich genug auf diesen Weg gewiesen werden, der auch für die tiefere Erfassung sprachgeschichtlicher Probleme die denkbar wertvollste Vorschule ist. Dilettanten aber, denen die so mühsam zu erwerbende historische Schulung fehlt, finden hier ein fruchtbares Feld der Betätigung — und man weiss, wie nützliche Arbeit gerade in der Dialektforschung Dilettanten stetsfort geleistet haben. Es sei hier die Gelegenheit benützt, darauf hinzuweisen, dass Bally, der die Einseitigkeit der historisch-genetischen Sprachbetrachtung bekämpft, diese doch keineswegs ausschliessen will. Das geht schon aus der klaren Zweiteilung von *Le langage et la vie* hervor, die das Diachronische dem Synchronischen gegenüberstellt : fonctionnement du langage et la vie — évolution du langage et la vie. Bally's Idealbild der historisch-genetischen Sprachbetrachtung geht sogar weit über das bis jetzt Verwirklichte hinaus, wenn er S. 134 von ihr verlangt, dass sie von der Beschreibung aufeinanderfolgender Sprachzustände zu ihrer historisch-vergleichenden Darstellung aufsteige, der einzigen, die den Namen Sprachgeschichte verdiene[1]. Untersuchungen von der Art derer, die Vossler in *Frankreichs Kultur im Spiegel seiner Sprachentwicklung* mit vielfach ungenügenden Mitteln unternommen hat, und die ich keineswegs prinzipiell ablehnen möchte, müssten auf diese Weise eine unvergleichlich sicherere Grundlage erhalten.

*
* *

Die « pièce de résistance » unter den reichen und wertvollen Zugaben, mit denen Bally die Neuauflage seines Buches ausgestattet hat, ist der vierzig Seiten umfassende Aufsatz über den Mechanismus des affektiven Ausdrucks (*Mécanisme de l'expressivité linguistique*), im Grunde eine Neubearbeitung und Vertiefung des VI. Abschnittes seines *Traité de stylistique française*. Die Analyse ist hier feiner und eindringlicher geworden, wirkt aber gelegentlich etwas subtil ; die Durchsichtigkeit der Darstellung, die wir sonst an ihm

1. Vgl. die gleichgerichteten Erörterungen von *Terracher* in Bd. I, 440 ff. dieser Zeitschrift.

bewundern, hat der Verfasser, wie mir scheint, hier nicht ganz erreicht, z. T. vielleicht deswegen, weil nicht wie gewöhnlich der deskriptive und der genetische Gesichtspunkt scharf auseinander gehalten werden. Den recht bequemen und anschaulichen Terminus « indirekte Ausdrucksmittel » hat Bally wohl aufgegeben, weil sich ihm der Begriff gewandelt und geweitet hat; ich behalte ihn im Folgenden bei.

Das Problem, das in dem genannten Aufsatz behandelt wird, ist im Grunde das der fundamentalen Inkongruenz zwischen dem Auszudrückenden und unsern sprachlichen Ausdrucksmitteln, das Problem, das, soweit es sich auf die intellektuelle Seite der Sprache bezieht, oft erörtert worden ist. Das Neue bei Bally ist, dass er wie überall den Ausdrucksformen des Emotionellen, nicht denen des Intellekts nachgeht. Ausgangspunkt ist dabei die Feststellung, dass die Struktur der Sprache, wie sie sich aus ihrer Mitteilungsfunktion ergeben hat, im wesentlichen intellektuell ist. Je vollkommener nämlich die Sprache ihre Verkehrsfunktion erfüllt, je grösser die Zahl derer ist, die sich ihrer bedienen, desto mehr intellektualisiert sie sich, desto weniger vermag sie individuelle und differenzierte Gefühle auszudrücken. Dass die Sprache dazu verdammt ist, affektive Werte in intellektuelle Formen zu pressen, ist einer der Aspekte des grundlegenden Gegensatzes zwischen Sprache als Äusserung und Sprache als Mitteilung [1].

Das spezielle Problem, das Bally zu lösen versucht, lässt sich so fassen: Wie ist es bei dem intellektuellen Grundcharakter der konventionalisierten Sprachmittel möglich, das Emotionelle auszudrücken? Es geschieht das, antwortet Bally, durch die aussersprachlichen und die indirekten sprachlichen Ausdrucksmittel. Aussersprachliche Ausdrucksmittel sind die Situation (in dem Sinne, wie Paul und Wegener den Ausdruck gebrauchen) [2], Haltung, Gebärden und Mimik des Sprechenden. Zu den indirekten Ausdrucksmitteln möchte ich Sprechmelodie, Accent, Rhythmus, Tempo, Pausen u.s.f. rechnen, die sich mit der artikulierten Rede verbinden, sich gleichsam über sie legen (« Superposition »). Hieher gehören auch alle diejenigen Sprachmittel — und

1. *Lang. et vie*, 147 f. Vgl. Jaberg, *Sprache als Äusserung und Sprache als Mitteilung*, in *Arch. f. das Stud. der n. Spr.*, 136 (1917), 84 ff.

2. Ich darf vielleicht auf meine hieher gehörigen Ausführungen in *Zs. f. rom. Phil.*, XXVII (1903), 30 ff. verweisen.

ihnen gilt vor allem das Interesse Bally's — die durch das Spiel der Assoziationen (Bally nennt sie implicite Assoziationen) ihren emotionellen Gehalt gewinnen : Figuren, Hypostasen, ihrem natürlichen Milieu entfremdete Sprachmittel u.s.f. Die durch den Sprechenden vollzogene Transposition, die darin besteht, dass ein sprachliches Zeichen zum Ausdruck einer andern als der ihm natürlich zukommenden Kategorie verwendet wird [1] (z. B. *si j'étais riche*! : Konditionalsatz zum Ausdruck des Wunsches) und das für den Hörenden notwendige Hinzudenken von nicht unmittelbar Ausgedrücktem machen nach Bally den wesentlichen Charakter des emotionellen Ausdrucks aus. « Le langage, intellectuel dans sa racine, schreibt er S. 155, ne peut traduire l'émotion qu'en la transposant par le jeu d'associations implicites », und S. 163 : « En résumé, on peut affirmer qu'aucune combinaison de signes *explicites*, où tout est déroulé *sans réticence* sur la ligne du discours, ne saurait être expressive : l'expressivité attaque toujours et altère au moins minimalement la valeur linguistique, la déplace en quelque mesure ». Das oben angedeutete Problem findet so im Grunde auf dem emotionellen Gebiet dieselbe Lösung wie auf dem intellektuellen : Die Sprache wird hier wie dort der fundamentalen Inkongruenz zwischen dem Auszudrückenden und den Ausdrucksmitteln durch die Vieldeutigkeit der sprachlichen Zeichen Meister, die Anton Marty so eindringlich erörtert hat.

Auf Marty, dessen Ideen dem Sprachforscher in den letzten Jahren vor allem dank den sehr verdienstlichen Veröffentlichungen von Otto Funke zugänglicher geworden sind [2], stösst man immer wieder, wenn man die Grundlagen der Bally'schen Sprachauffassung

1. Vgl. Bally, *La pensée et la langue* im *Bullet. de la Soc. de ling.*, t. 23 (1922), n° 72, p. 119, Anm. 1.

2. O. Funke, *Innere Sprachform. Eine Einführung in A. Martys Sprachphilosophie.* Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Franz Kraus, 1924 (Prager Deutsche Studien, Heft 32). — Ders., *Satz und Wort. Eine kritische Auseinandersetzung mit der üblichen grammatischen Lehre und ihren Begriffsbestimmungen. Aus A. Martys Nachlass herausgegeben.* Reichenberg, Gebrüder Stiepel, 1925 (*Schriften der Deutschen Wissenschaftlichen Gesellschaft in Reichenberg*, Heft 2). Diese Veröffentlichung enthält auch den knapp und gut über die sprachwissenschaftlich bedeutenden Grundideen Martys orientierenden Vortrag über *Anton Martys Sprachphilosophie und die neuere Sprachforschung*, der am 29. April 1924 in der deutschen Altertumsgesellschaft zu Prag gehalten und zuerst in der Zeitschrift *Hochschul-*

durchdenkt und sie in die Erkenntnisse anderer einzuordnen versucht. Es ist wirklich auffällig, wie nahe sich die Grundgedanken der Saussure'schen Schule und die Marty's stehen, trotzdem sie aus so verschiedenen Quellen fliessen. Da und dort die Forderung der scharfen Trennung von historisch-genetischer (diachronischer) und deskriptiver (synchronischer) Betrachtungsweise (wenn sie auch *de facto* von Marty nicht immer eingehalten wird); da und dort die Betonung des Mitteilungszweckes der Sprache, die Opposition gegen unvorsichtige Parallelisierung von Sprache und Volks- oder Zeitgeist, der Hinweis auf die Notwendigkeit, die lebendige Umgangssprache zu beobachten, das Emotionelle in der Sprache nicht zu vernachlässigen, u.s.f. Der Begriff der « synthetischen Implikation », der in Bally's Studie über den Mechanismus des affektiven Ausdrucks eine so grosse Rolle spielt, nähert sich stark dem Begriff der inneren Sprachform, der im System Marty's, wie Funke hervorgehoben hat, eine zentrale Stellung einnimmt.

Der Genfer Linguist ist zwar ein zu selbständiger Denker, als dass man ihm zumuten dürfte, beim Prager Philosophen in die Schule zu gehen. Er möchte aber doch wohl bei ihm allerhand Anregungen finden und sich in einer Wandlung seiner Auffassungen bestärken lassen, die sich in der zweiten Auflage von *Le langage et la vie* abzuzeichnen beginnt : Ich meine die grössere Bedeutung, die Bally jetzt bei den sprachlichen Vorgängen dem Bewusstsein zuzubilligen geneigt ist, womit er sich von einer Richtung sprachwissenschaftlicher Grundauffassung abwendet, die in Wundt einen ihrer extremsten Vertreter gefunden hat.

Die Untersuchung des Mechanismus des Sprechens und seiner Beziehungen zum sozialen Leben, heisst es in dem Aufsatz über überkommene und erworbene Sprache [1], wird unsere Auffassungen

wissen, Bd. I, 345-357 gedruckt wurde. — Ders., *Über Prinzipienfragen der Sprachwissenschaft* (unter Benutzung eines nachgelassenen unveröffentlichten Fragmentes von A. Marty). In *Englische Studien*, Bd. 57.

Vgl. meine Besprechung des Hauptwerkes von Marty (*Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie* 1. Bd., Halle, Niemeyer, 1908) im *Archiv. f. d. Stud. d. n. Spr.*, 123 (1910), 420-430.

Die *Gesammelten Schriften* Martys haben nach seinem Tode Eisenmeier, Kastil und Kraus bei Niemeyer herausgegeben (Halle, 1916-1920). Die Ausgabe ist aber nicht über die beiden ersten Bände hinaus gediehen.

Über die übrigen Publikationen Marty's siehe Funke.

1. *Langage transmis et langage acquis*, S. 186 f.

wohl wesentlich verändern ; « die Sprachen werden uns nicht mehr als durchweg natürliche Organismen erscheinen, die automatisch funktionieren und sich langsam und regelmässig, ohne Einwirkung der Überlegung und des Willens entwickeln ; man wird im Gegenteil einsehen, dass das « künstliche » Element, d. h. das Bewusstsein, eine wirkliche, wenn auch je nach den sozialen Verhältnissen verschiedene Rolle spielt ». Und weiterhin [1] : «.. La théorie de l'absolue inconscience des innovations linguistiques a fait son temps ».

Mit der zögernd behutsamen Art Bally's mag es zusammenhängen, dass die angedeuteten neuen Einsichten im Hauptaufsatze von *Lang. et vie*, dessen jetzige mit der alten Fassung zu vergleichen reizvoll und instruktiv ist, nicht voll zur Auswirkung kommen. Es wird wohl etwa der Satz « Les opérations du langage sont inconscientes » der alten Auflage (S. 39) verändert in « Le fonctionnement du langage est en grande partie inconscient » (S. 36 der Neuauflage) [2] ; aber anderswo verrät sich noch der Einfluss überwundener Auffassungen. « Die Sprache (« le langage »), heisst es z. B. S. 62, verfolgt weder ein ästhetisches noch ein logisches Ideal ». Gewiss, die Sprache nicht, aber doch wohl das Sprechen ; und das Sprechen, das gerade in den auf Beeinflussung des Angesprochenen hindrängenden Sprachmitteln bewusst ist, wirkt stets auf die Sprache. Dass die Sprache zwar unsystematisch und planlos, aber nicht unabsichtlich und wahllos geschaffen worden ist, mit andern Worten, dass bewusste Absicht zwar nicht bei der Schaffung des sprachlichen Systems, wohl aber bei der Wahl der einzelnen Ausdrucksmittel eine Rolle gespielt hat, ist eine der fruchtbarsten und glücklichst formulierten Einsichten Anton Marty's.

Wird uns Bally, der gerne in Gegensätzen denkt (Sprache und Leben — Mechanismus und Entwicklung — Ererbte und erworbene Sprache, u.s.f.) einen Aufsatz über Bewusstes und Unbewusstes in der Sprache schenken ? Oder dürfen wir einen noch zudringlicheren Wunsch äussern, dass er nämlich in einer hoffentlich recht bald notwendig werdenden dritten Auflage seines schönen und überaus wichtigen Buches die Anhänge mit dem Hauptaufsatze

1. S. 188.

2. Ganz ähnlich S. 59 (= S. 67 der alten Auflage), wo von der Entwicklung der Sprache die Rede ist.

organisch verschmilzt oder dass er gar in einer weiter ausgreifenden Ausdruckslehre die intellektuelle Seite der Sprache mit ebensoviel Eindringlichkeit und Sorgfalt untersucht wie die affektive?

Bern. K. Jaberg.

COLLIBERTUS OU *CULIBERTUS?

Les lecteurs des vieux poèmes épiques français connaissent bien le mot *culvert*. C'est une des injures qu'échangent le plus volontiers les héros, entre deux coups d'épée. Déjà sous « l'arbre bel » de Roncevaux, Roland la criait au Sarrasin venu pour lui dérober Durandal :

> « *Culvert* païen, cum fu unkes si os
> Que me saisis [1] ».

Le sens originel du mot pourtant n'était pas injurieux ; il était juridique. Au-dessus des serfs, au-dessous des hommes libres, dans la plus grande partie de la France du Nord, au XIe siècle, le droit coutumier distinguait une classe intermédiaire, soumise encore au « joug de la servitude », mais non point placée aussi bas que la classe servile proprement dite ; on appelait ces gens-là en latin colliberti. Les historiens des institutions transcrivent d'ordinaire par *colliberts*. Ce barbarisme est bien inutile [2]. Mieux vaut se servir du mot français,

1. V. 2292 (texte d'Oxford).

2. Godefroy ne donne de *collibert* que deux exemples. L'un est emprunté à une traduction des *Dialogi* de Grégoire le Grand, qui fut écrite vers le milieu du XIIe siècle dans un monastère du Nord-Est de la France (*Li Dialoge Gregoire lo pape*, éd. W. Foerster, p. 158 ; cf. L. Wiese, *Die Sprache der Dialoge des Papstes Gregor*, 1900). Dans le texte original (*Dial.*, III, 24), l'apôtre Pierre, qui apparaît à un moine, hèle son interlocuteur par ce mot « *conliberte*... ». Sans doute Grégoire le Grand pensait-il que tous les chrétiens, ayant été délivrés du péché par le Christ, sont entre eux comme des *colliberti*, c'est-à-dire comme les affranchis d'un même maître. Le traducteur ne comprit pas cette pensée ou bien fut incapable de la rendre. D'autre part, il ignorait probablement que *culvert* vînt de collibertus ; même s'il l'eût su, ce terme devenu injurieux eût été ici fort déplacé. En désespoir de cause, notre homme, au lieu de traduire, créa un mot français qu'il calqua sur le mot latin : d'où notre *collibert*. Le traducteur anglo-saxon, se trouvant dans le même embarras, avait lui aussi forgé *coliferte* (*Bibliothek der angelsächsischen Prosa*, t. 5, 1, p. 227). Le pape Zacharie, dans sa traduction grecque,

qui est *culvert*. On ne le rencontre, il est vrai, que rarement, dans les textes littéraires, avec son acception juridique précise ; il n'y figure guère qu'avec la valeur insultante que j'ai signalée plus haut. La raison de cet effacement de la signification première est toute simple. A l'époque où ont été rédigés nos plus anciens poèmes, le « culvertage », qui ne survécut guère aux vingt premières années du XIIe siècle, était, autour des poètes, ou disparu, ou du moins en voie de disparition. Mais plusieurs chartes, où la forme vulgaire apparaît imparfaitement déguisée sous des désinences latines, nous attestent que les *colliberti* des notaires puristes étaient bien, pour le commun peuple, des *culverts* [1]. Les *culverts* n'étaient point considérés comme des hommes libres ; ils avaient toujours été très proches des serfs ; au XIIe siècle ils se confondirent peu à peu avec eux. Il est donc tout naturel que leur nom ait servi à désigner un être méprisable en général, et, plus particulièrement, semble-t-il, un lâche : y a-t-il en effet pour un homme libre pire opprobre que d'entendre nier sa liberté ? et par ailleurs, n'est-il pas admis, une fois pour toutes, que seule la naissance libre donne le courage ? Lorsque la classe des *culverts* eut cessé de se distinguer de la servaille, le mot resta synonyme en somme de serf [2], mais spécialisé

se contentait d'un faible σύντροφε (Migne, *P. L.*, t. 77, col. 278). — Le second exemple de Godefroy vient du *Roman du Mont Saint-Michel* de Guillaume de Saint-Pair (vers 1170). L'édition Fr. Michel, v. 2638, donne en effet (la Vierge s'adresse à un pèlerin qui s'est caché dans l'église pour surprendre l'Archange) : « Di, colibert... ». Selon le nouvel éditeur, M. P. Redlich (*Ausg. und Abh. aus dem Gebiete der romanischen Phil.*, 92, p. 61, v. 38), les deux ms. portent « Di, celibert... », qui est incompréhensible. Il faut rétablir : *colibert* ; mais l'erreur même des copistes prouve la rareté du mot. Ici encore, il remonte à une source latine : un recueil de miracles connu seulement par un ms. du XVe siècle, mais certainement antérieur (Bibl. d'Avranches, ms. 211). La Vierge y appelle le pèlerin « Coliberte... » (fol. 22, d'après une obligeante communication de M. P. Martin, conservateur de la Bibliothèque). L'auteur du recueil des miracles avait sans doute puisé cette expression dans les *Dialogi* de saint Grégoire.

1. L. J. Denis, *Chartes de Saint-Julien de Tours* (*Arch. histor. du Maine*, t. 12), nº 22 (XIe siècle) *culvertos* ; nº 53 (1080-1128) *culvertum*. Cf. J. Bourassé, *Cartulaire de Cormery*, nº 48 (1070-1111) *culibertos* ; nº 36 (Ire moitié du XIe siècle) *culibertos et culibertas* ; peut-être acte de l'évêque de Meaux, Bernier (vers 1028 dans *Cartulaire de Meaux* (Bibl. de la ville de Meaux, ms. 65, p. 11), *culibertos* (le ms. 63, p. 18 donne *cum libertos*); Diez, *Etym. Wörterbuch*, 4e éd., p. 557 signale sans plus de précision « das romanisierte *culvertus* in einer Urkunde von 1106 ».

2. Un texte juridique contemporain de saint Louis et rédigé dans la région orléanaise, le *Livre de Jostice et de Plet*, fait encore un grand usage des termes

d'ordinaire dans le sens péjoratif, et cela d'autant plus aisément que toute notion de son contenu juridique précis s'était évanouie. Au XIVe siècle il sortit de l'usage [1].

Culvert vient incontestablement de collibertus. Mais il y a à cette dérivation deux difficultés. L'une d'ordre sémantique : comment un mot qui, dans le latin classique, désignait un affranchi — les colliberti étaient les affranchis d'un même maître —, qui par conséquent emportait avec lui l'idée même de la liberté en est-il arrivé à désigner au moyen âge un non-libre ? Je demande qu'on veuille bien aujourd'hui accepter ce glissement de sens comme un fait, de même qu'on se sera contenté, comme définition de la classe culvertile, des caractéristiques un peu sommaires que je donnais plus haut. Je ne puis traiter ici des questions juridiques, qui exigeraient de longs développements et qui seront reprises ailleurs. — La seconde difficulté nous occupera seule. Elle est d'ordre phonétique.

L'*o* de collibertus, en syllabe initiale non accentuée, eût dû normalement donner en français un son *u*, noté en général au moyen âge par la lettre *o* (franç. moderne *ou*). Cette forme avec *u* a-t-elle existé ? On peut en douter. On rencontre, il est vrai, dans le *Tristan* de Thomas, trois fois la graphie *colvertise* (c'est le substantif de qualité dérivé de **colvert*), deux fois *coilvertise* [2] ; mais cet exemple est loin d'être probant. Le manuscrit unique est anglo-normand. La lettre *o* n'y a donc pas la valeur d'un *u* ; le scribe, comme tous ceux de son pays, rendait couramment ce son par la lettre *u*. On doit se demander au contraire si l'*o* n'est pas mis ici

cuvert, *cuverte*, *cuvertage* ; mais *cuvert* y est exactement synonyme de serf (X, 10) ; *cuverte* traduit *ancilla* des textes latins (I, 8, 2 ; X, 9, 4) ; et *cuvertage*, *servitus* ou *servitium* (I, 1, 4 ; III, 7 ; X, 10) ; cf. aussi X, 9, 2 où *cuvert* traduit *servilis conditionis*. Même emploi du mot *cuvers*, vers le début du XIVe siècle, dans la *Coutume d'Anjou et de Maine*, éd. Beautemps-Beaupré, *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine*, 1re partie, t. I, p. 126, no 105 ; cf. Viollet, *Établissements de Saint-Louis*, t. IV, p. 68, no 101. *Culvertagium* est employé dans le sens de « servitude » dans un *writ* de Jean sans Terre, reproduit par Roger de Wendover, *Flores Historiarum*, éd. Hewlett, t. II, p. 66, et dans le même sens par Roger lui-même, *ibid.*, p. 65. Enfin l'adjectif *acuvertie* (= asservie) se trouve dans la célèbre chanson contre saint Louis : Leroux de Lincy, *Recueil de chants historiques*, t. I, p. 218.

1. Le mot se trouve encore une fois chez Deschamps (éd. de Queux de Saint-Hilaire), I, p. 241, no CXX, v. 22. Godefroy cite un exemple de *culvertises* (= redevances serviles ?) en 1477. Je n'ai pu encore le vérifier.

2. Éd. Bédier, v. 190 ; 195 ; 293 ; 198 ; 200.

pour un *ü* ; on sait que les copistes anglo-normands, qui prononçaient et percevaient mal ce son, le notaient d'une façon extrêmement capricieuse, et parfois, précisément, par *o* [1]. De sorte que la *colvertise* de notre texte n'est peut-être, tout simplement, que l'équivalent phonétique de la *culvertise* des textes français proprement dits. La forme de beaucoup la plus fréquente sur le continent est en effet *culvert*, ou, avec chute de l'*l*, d'abord vélarisé, puis absorbé par la voyelle précédente, *cuvert* ; on ne saurait douter que la lettre *u* n'y représente un son *ü*. On trouve aussi les graphies *cuilvert* ou *cuivert* (cf., dans le *Tristan*, *coilvertise* déjà cité) qui posent un nouveau problème : d'où vient cette mouillure ? Je laisserai de côté pour l'instant cette seconde question, sur laquelle d'ailleurs je n'ai rien de vraiment nouveau à apporter. Tenons-nous en à la première ; comment l'*ǫ* latin a-t-il pu aboutir à un *ü* ?

On devine bien que je ne suis pas le premier à avoir été frappé de cette singularité. Les romanistes qui, jusqu'ici, l'ont signalée, se divisent en deux groupes : les uns, comme Meyer-Lübke, n'ayant point trouvé de réponse satisfaisante, avouent tout bonnement leur embarras [2] ; mais d'autres, plus aventureux, n'ont pas craint de demander à l'étymologie populaire le mot de l'énigme. *Culvert* offre en effet l'occasion d'un très grossier calembour ; imaginons que la possibilité de cette plaisanterie médiocrement attique ait été entrevue par l'esprit populaire de très bonne heure. De *colvert* (prononcez avec *u* à la syllabe initiale), phonétiquement correct, mais dépourvu de toute signification apparente (le sentiment de la liaison avec collibertus étant supposé perdu), le langage commun ne tarde pas à faire *culvert* (avec *ü*), phonétiquement absurde, mais si admirablement injurieux : « ein Kerl dessen Hinterer mit Prügel gründlich gefärbt worden ist oder gründlich gefärbt werden soll », selon les fortes paroles de Körting [3] —, et voilà l'explication trouvée. Elle a paru si ingénieuse qu'on l'a même enrichie de développe-

1. Cf., en dernier lieu, F. J. Tanquerey, *Recueil de lettres anglo-françaises*, p. XXXIII. Godefroy donne un exemple de *colvert*, avec la référence « *Gir. le Court*, Vat. Chr., 1501, fol. 85ᵃ ». J'ignore quel est ce texte, écrit en prose, ce qui doit le faire supposer assez tardif.

2. *Roman. Etym. Wörterb.*, nº 2047.

3. *Lat.-Rom. Etym. Wörterb.*, 3ᵉ éd., col. 288. Körting met en doute la dérivation collibertus > *culvert*. J. Brüch, dans la *Zeitschr. für roman. Philologie*, t. 38 (1917), la considère au contraire, à juste titre, comme incontestable, mais voit dans l'étymologie populaire la cause de la transformation de l'*u* en *ü* .

ments nouveaux, destinés à rendre compte, par exemple, de la mouillure dans les formes telles que *cuilvert* que j'indiquais plus haut [1]. Laissons là ces fantaisies ; il est inutile de les examiner ; car c'est le principe même de l'explication qui ne supporte pas la critique.

Elle doit être rejetée pour trois raisons.

D'abord (et ceci suffirait sans doute) une raison tirée de la prononciation. L'*e* de *culvert*, issu d'un *ę* latin, a certainement toujours été un *ę*, — ce que confirmerait, s'il en était besoin, la forme wallonne, avec diphtongaison, *cuviert* [2]. L'*e* de l'adjectif *vert*, issu d'un *ę* du latin vulgaire, en position entravée, a été à l'origine et est resté, dans tout le domaine français, jusqu'au XIIIe siècle environ et peut-être plus tard, un *ę*. Le jeu de mots, qui s'offre si naturellement à nos oreilles, parce que les deux *e* ont aujourd'hui le même son, était donc bien loin de s'imposer avec autant de force au XIe ou au XIIe siècle.

En second lieu, les auteurs qui ont proposé l'interprétation que je combats ont visiblement envisagé avant tout dans *culvert* son sens insultant. Mais à l'origine, nous l'avons vu, et déjà sous la forme *culvert*, avec *ü*, attestée par les chartes [3], le mot était de nature juridique. Il peut sembler assez tentant de chercher dans une basse facétie l'origine d'une injure ; il y aurait au contraire quelque chose d'étonnant à attribuer à un rapprochement de cette nature les transformations phonétiques d'un terme de droit. Tout au plus est-il permis de supposer que tardivement, lorsque le mot eut définitivement perdu sa signification technique pour ne plus garder que sa valeur péjorative, et tandis que, vers le même temps, l'*e* de l'adjectif *vert* tendait à s'ouvrir, l'idée du calembour que n'empêchaient plus ni la logique ni la prononciation se fit jour et contribua à populariser l'insulte. Cette hypothèse est d'ailleurs toute gratuite, car je ne vois pas qu'aucun texte ancien fasse état de l'équivoque, qui a paru si évidente à plusieurs romanistes ; en tout cas elle ne saurait, en aucune façon, rendre compte du mystérieux *ü*, fixé depuis longtemps dans le langage quand cette équivoque devint possible.

Enfin l'explication par le jeu de mots ne saurait évidemment valoir que pour le français et, si l'on veut, pour le provençal. Or,

1. Voir Körting et surtout Brüch, *loc. cit.*
2. Cf. Philippe Mouskes, *Chronique rimée*, éd. Reiffenberg, t. I, v. 718.
3. Ci-dessus p. 17, n. 1.

comme nous allons le voir, collibertus s'est perpétué dans les langues vulgaires en dehors du gallo-roman et partout avec des particularités phonétiques de même nature. L'examen de ces formes, étrangères au français, va nous conduire à modifier la position même du problème.

La forme provençale est bien connue ; elle est, au moins dans la graphie, toute pareille à celle du français : *culvert* [1]. Comme elle se rencontre dans les textes littéraires, avec le même sens insultant que dans les textes analogues de langue française, on pourrait être tenté d'y voir un mot d'emprunt, pris au vocabulaire des poètes du Nord. Ce serait une erreur. Son caractère indigène est prouvé par les chartes limousines, qui, dans le sens juridique du terme, mentionnent des *culibertis* [2], témoignant par là de l'existence, dans la prononciation, d'un *u* ou d'un *ü*.

On chercherait vainement dans les dictionnaires italiens un mot qui vienne de collibertus. C'est que, à l'époque tardive où les premiers textes littéraires italiens ont été mis par écrit, les colliberti n'existaient plus depuis longtemps en tant que condition juridique ; et le sens injurieux du terme, que l'Italie n'a pas ignoré (les *culvertas* dont nous parle, dans une plainte rédigée entre 1099 et 1119, un abbé de Farfa, étaient certainement des prostituées) [3], s'était à son tour effacé. Mais sur les langues vulgaires, avant le moment où elles ont été écrites, nous ne sommes pas tout à fait dépourvus de renseignements ; les chartes anciennes sont rédigées en latin, mais non pas, à l'ordinaire, avec tant de correction qu'elles ne laissent trans-

1. D'où l'adjectif *culvertal* et le substantif *culvertia* : cf. Raynouard, *Lexique*, II, p. 529 ; E. Levy, *Petit dictionnaire*, p. 103 ; les lexiques des *Chrestomathies* d'Appel et de Bartsch. Le mot apparaît dès la *Chanson de Sainte Foy*, v. 373 : voir éd. Hoepffner, p. 59, et n. au vers 373.

2. *S. Stephani Lemovicensis Chartularium*, éd. de Font-Réaulx (*Bulletin soc. histor. Limousin*, t. 49, 1919), nº XXXII (1056) ; nº CLXXVIII (s. d. ; première moitié du XIe siècle) ; cf. nº XXXI *colivertos* ; nº LI *colibertos*. D'autres chartes de la même région, que ce n'est pas ici le lieu d'énumérer, rendent certaine l'existence de la classe des *colliberti* ; mais elles emploient (plus ou moins correctement orthographiée) la forme du latin classique.

3. *Chronicon Farfense* (éd. U. Balzani, dans les *Fonti per la storia d'Italia*), t. II, p. 271. Plainte de l'abbé Beraldo III contre les nommés Morico et Carbone : « in tantum Dei ecclesiam affligebant ut *culvertas* suas mitterent quę offertiones de manu pręsbyteri per vim distraherent, in quarum manibus qui offerebant osculum prębebant ».

paraître, par endroits, les formes du langage national. Les colliberti ont constitué, en Italie, pendant le haut moyen âge, une classe sociale assez importante ; des documents nombreux les nomment [1]. Plusieurs, dans différentes régions — Sabine, pays napolitain, Sardaigne surtout où la langue diplomatique se tient très près du parler populaire —, nous fournissent les graphies *culvertas* [2], *culiberto* [3], *culvertis*, *culivertos*, *culivertu* [4], qui attestent la transformation de la voyelle initiale. Il est vrai que les graphies avec *o* sont certainement plus fréquentes ; tel est également le cas en France. Mais elles ne prouvent rien ; en France elles étaient, on n'en saurait douter, purement traditionnelles ; de même, selon toute vraisemblance, en Italie.

L'espagnol prête à des observations analogues. Là aussi la langue littéraire n'a pas conservé de trace de collibertus ; là aussi, du moins au Nord de l'Èbre, il a existé une classe d'hommes que l'on appelait de ce nom ; là aussi enfin les documents d'archives nous montrent que, dans la langue vulgaire, l'*o* avait disparu de la syllabe initiale : *culibertus* dans un acte de Sanche Ramire, roi d'Aragon et de Navarre, en 1087 [5] ; *culbert*, désignant l'étranger pauvre, réduit à une condition de demi-servitude, inférieure à celle de l'homme libre (*infanzon*), supérieure à celle du vilain (*villano*), dans le fuero de Tudela, en Navarre, qui paraît avoir été rédigé entre 1247 et 1270 [6].

1. Cf. N. Tamassia, *I colliberti nella storia di diritto italiano*, dans *Studi... pubblicati in onore di V. Scialoja*, Milan, 1905 (auquel je renvoie pour la bibliographie plus ancienne).

2. Ci-dessus, p. 21, n. 3.

3. Testament de Docibilis, *ypatos* de Gaëte, 906 (*Codex diplomaticus Cajetanus*, I, nº 19, cité par Tamassia, *loc. cit.*, p. 159).

4. *Cod. diplomat. Sardiniae* (*Historiae patriae monumenta*, X), p. 188, nº V ; 199, nº XXVII. *Il condaghe di San Pietro di Silki*, éd. G. Bonazzi, nº 27 ; 98 ; 110 ; 224. Cf. E. Besta, *La Sardegna medioevale*, t. II, 1909, p. 50 et suiv. ; A. Solmi, *Studi storici sulle istituzioni della Sardegna nel medio evo*, 1917, p. 68.

5. Acte en faveur du monastère de Notre-Dame d'Yrache dans Yepes, *Crónica de la Orden de S. Benito*, t. III, *Apendice*, escritura 28. Je dois ce texte à une aimable communication du professeur J. Ràmos Loscertales, de l'Université de Salamanque.

6. « E fó establido por fuero todo ome de oltra puertos qui viengua à cavayllo en Espayna, é se asentáne en quoalquiere vila é non toviere el aynno primero et hun dia cavayllo et armas, que non sea ynfanzon et est atal esdito *culbert* : el rey ò seynnor ha cada aynno sobre eyll dos sueldos ; et si toviere el aynno é dia pri-

Ainsi dans aucune des langues romanes où collibertus a eu une postérité, la voyelle de la syllabe initiale n'a subi le traitement qu'il eût été naturel d'attendre : en italien et en espagnol *u* au lieu de *ǫ* ; en français *ü* au lieu de *u* ; en provençal *u* ou *ü* (je n'entrerai pas ici dans cette délicate question de prononciation) au lieu de *ǫ*. Cette coïncidence dans l'anomalie ne saurait être l'effet du hasard et il serait évidemment vain de chercher l'explication de telle ou telle de ces particularités dans des faits d'ordre dialectal. On doit remonter à la source commune de toutes ces langues, qui est le latin vulgaire. Supposons un *culibertus, forme vulgaire du classique collibertus. Tout s'éclaire : l'*u* subsiste, ainsi qu'il est normal à cette place, en italien et en espagnol ; il est remplacé, selon un phénomène également normal, par un *ü* en français et peut-être en provençal. La difficulté que soulève notre mot *culvert* ne peut être résolue par les seules ressources de la linguistique du français : car elle est d'ordre préroman.

Elle n'en subsiste pas moins pour cela ; la reculer, ce n'est pas la résoudre. Pourquoi ce passage de l'*ǫ* à l'*u* ? Il n'y a là rien qui puisse rentrer dans une règle générale du latin vulgaire. On m'excusera de ne point présenter d'explication originale. Je ne suis qu'un historien qui, ayant rencontré sur sa route un problème de phonétique, a cru s'apercevoir qu'il n'était pas posé sur le plan qu'il fallait et a jugé bon de le dire. La parole est aux phonéticiens. Il y a néanmoins une hypothèse qui viendra trop naturellement à l'es-

mero cavayllo et armas sia infanzon, et non dará al seynnor nulla renta ; é si non viniere à cavayllo ni se asentare en caso, ço és palacio de cavayllero o ynfanzon-hermunio que pende de seynnor, tal será villano é el rey ó seynnor habrá del vilano dreyto sobre quanto eyll enxemplara de aynno dia en adelant... ». Cité par Fr. Michel, *Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne*, t. II, Paris, 1847, p. 15, n. 3 ; sur le ms. consulté par Michel ou son informateur, cf. J. Yanguas y Miranda, *Diccionario de antiguëdades de Navarra*, t. I, Pampelune, 1840, p. 563, n° 3 (le texte cité, qui forme une partie du c. 5 du fuero, est analysé par Yanguas, *ibid.*, p. 467). Le fuero est inédit ; on le désigne souvent sous le nom de fuero de Sobrarbe ; cf. en dernier lieu, E. Mayer, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung, G. A.*, t. 40 (1919), p. 247. — Mon collègue, M. Fouché, me fait remarquer que la forme *culbert*, sans *o* final, est contraire à l'usage hispanique, qui se trouve fidèlement noté dans le reste du texte (cf. *fuero*, *cavayllo*, *villano*, etc.). Elle prouve que le mot est un mot d'emprunt. Mais, me dit-il, rien n'empêche que cet emprunt (fait sans doute au vocabulaire juridique de la Gaule franque) ne soit très ancien, comme le montre d'ailleurs le texte de 1093 cité à la note précédente.

prit pour que j'aie le droit de la passer sous silence : elle consisterait à supposer un phénomène de métaphonie, dû à la présence dans la syllabe suivante d'un *ī*. Il est vrai que cet *ī* n'était ni tonique ni final, et il a fini par disparaître. Mais on peut admettre qu'il s'est maintenu assez longtemps et qu'il a, pendant longtemps aussi, été prononcé assez fortement ; car tant que les sujets parlants ont eu le sentiment que le collibertus était un affranchi, c'est-à-dire comme le montre l'étude des faits juridiques, jusqu'au IXe siècle environ, ils ont dû être amenés à insister, dans une certaine mesure, sur la syllabe *li*, plus utile au sens que le préfixe qui la précédait. La mouillure que notent certaines graphies françaises (*cuilvert, cuivert*) ne présenterait, selon cette hypothèse, qu'un degré de plus dans le phénomène. Je n'ignore pas d'ailleurs que les cas de métaphonie, dans le domaine bas-latin et roman, sont rares et, au reste, mal étudiés [1]. Encore une fois je ne songe pas à prendre parti. Je souhaite que les quelques faits que j'ai rassemblés puissent être utiles aux romanistes, ne serait-ce qu'en leur rappelant, par un exemple nouveau, que la lecture des chartes latines est indispensable à l'étude des langues vulgaires.

Strasbourg. Marc Bloch.

1. Cf. cependant Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, t. I, p. 131-132 ; Meyer-Lübke et d'Ovidio, dans le *Grundriss* de Groeber, 2e éd., p. 672, nº 55. M. Fouché me suggère que, dans le cas qui nous occupe, la métaphonie a pu être favorisée par l'action, par contact, d'un double *l* latin, pourvu d'une prononciation palatale.

DIE BISHERIGE FORSCHUNG

ÜBER DIE GERMANISCHEN EINFLÜSSE AUF DIE ROMANISCHEN SPRACHEN

Die romanischen Sprachen haben den vom Volkslatein ererbten Wortschatz ausser durch eigene Wortbildung und gegenseitige Anleihen durch Entlehnung hauptsächlich aus zwei Quellen vermehrt, durch die aus dem Mittel- und Neulatein, das diesen Nachkommen des alten Lateins immer wesensverwandt blieb, und durch Entlehnung aus den germanischen Sprachen. Diese Entlehnung fand hauptsächlich in alter Zeit, in den letzten Jahrhunderten des Altertums und den ersten des Mittelalters statt und hatte ihren historischen Grund darin, dass germ. Völker in den rom. Ländern vorübergehend herrschten, dann romanisiert wurden und in den rom. Völkern aufgingen. In neuerer Zeit haben die rom. Sprachen aus den germ. in viel geringerem Ausmass entlehnt.

Der Umfang der germ. Bestandteile im Wortschatze der rom. Sprachen hat **das Interesse der Sprachforscher**, die sich mit den rom. Sprachen beschäftigen, frühe erregt und dauernd wach gehalten. Schon Diez hat in der 3., d. i. in der letzten noch von ihm besorgten Auflage seiner *Grammatik der rom. Sprachen* (Bonn, 1870), 61 ff. den Einfluss der germ. oder, wie er mit dem von Jakob Grimm übernommenen Ausdruck « deutsch » im Sinne von « germanisch » sagte, der deutschen Sprache auf die rom. behandelt. Er sucht die Zeit, bis zu der die germ. Sprachen in den rom. Ländern gesprochen wurden und Wörter an die rom. Sprachen abgeben konnten, festzustellen, unterscheidet die Lehnwörter mit got. Lautstand von denen mit althochdeutschem, spricht über den verschiedenen Anteil der einzelnen rom. Sprachen am germ. Sprachgut und über die Begriffsgebiete, denen die Lehnwörter angehören, führt sie nach diesen Gebieten geordnet vor und erwägt schliesslich germ. Einfluss auf

die rom. Syntax. In der 5. Auflage, einem Abdruck der 3., stehen diese Ausführungen auf S. 50 ff. Nach ihm hat Meyer-Lübke, *Gram. der rom. Sprachen*, I, 35 ff. von den germ. Bestandteilen des rom. Wortschatzes gesprochen, deren Fehlen in Rumänien, auf Sardinien und Sizilien betont und im übrigen nur die Vertretung der germ. Laute im Rom. behandelt. Derselbe Gelehrte hat dann in seiner *Einführung in die rom. Sprachwissenschaft* [1], 41 ff., [2], 44 ff., [3], 43 ff. das germ. Element der rom. Sprachen behandelt, dabei schon urgerm., got., langobard., fränk., altnord., niederdeutsche, hochdeutsche Lehnwörter geschieden und für jede Schichte charakteristische Beispiele angeführt. In der 2. und 3. Auflage der *Einführung*, Seite 226 bez. 247 hat Meyer-Lübke auch schon die rom. Personennamen germ. Ursprungs kurz besprochen. Die Darstellungen des gesamten germ. Einflusses auf die rom. Sprachen werden vorläufig durch das Buch von E. Ulrix, *De germaansche elementen in de romaansche talen*, 1907, abgeschlossen, ein als Wörterbuch gegebenes Verzeichnis aller germ. Wörter, die von irgend jemandem mit Recht oder Unrecht einem rom. Worte zugrundegelegt worden sind; die 2520 Artikel geben jeweils das germ. Wort als Stichwort u. zw. alphabetisch ohne Rücksicht auf die germ. Sprache, der das Wort angehört. Da viele ganz unrichtige Herleitungen neben richtigen verzeichnet sind, so hat das Buch von Ulrix höchstens bibliographischen Wert. Den Gesamtdarstellungen des germ. Einflusses auf das Rom. ist noch der Aufsatz des Germanisten F. Kluge « Romanen und Germanen in ihren Wechselbeziehungen » in Gröbers *Grundriss*, I[1], 383 ff., I[2], 498 ff. anzureihen. Kluge behandelt zwar, dem Titel seines Aufsatzes entsprechend, am Schluss auch die lat. Lehnwörter im Althochdeutschen und Altenglischen, die altfranz. im Mittelhochdeutschen und Mittelenglischen; aber zuvor bespricht er doch im grössten Teil seines Aufsatzes die germ. Lehnwörter in den rom. Sprachen, wobei er sie nach den gebenden germ. Völkern ordnet. Desselben Gelehrten Artikel « Germanen und Römer » in Pauls *Grundriss der germ. Philologie*, I[2], 327 ff., I[3], 9 ff. behandelt dagegen fast nur die lat. Lehnwörter im Altgerm.; doch verzeichnet Kluge am Schluss die lat. Wörter germ. Ursprungs bei lat. Schriftstellern und in lat. Glossaren. Es braucht nicht erst ausgeführt zu werden, dass die Darstellungen Meyer-Lübkes und Kluges im Gegensatze zu der von Ulrix höchst verlässlich sind und den Stand des Wissens auf dem betreffenden Gebiete zur Zeit des

Erscheinens angeben. Damit sind die dem Referenten bekannten Darstellungen des gesamten germ. Einflusses auf die rom. Sprachen erschöpft. Die nur einzelne Gebiete betreffenden Bücher und Aufsätze werden unten genannt werden.

*
* *

Zunächst erhebt sich die Frage, **welche germ. Sprachen** auf die rom. oder deren Vorstufe eingewirkt haben. Von vornherein kommen offenbar die Sprachen aller germ. Völker und Stämme in Betracht, die sich in grossen Scharen im lat.-rom. Sprachgebiete aufgehalten haben und in inniger Berührung mit den Römern oder deren Nachkommen gewesen sind; als Römer (*Romani*) werden dabei alle lat. sprechenden Bewohner des römischen Reiches aufgefasst. Es ist nun zu beachten, dass schon in den ersten Jahrhunderten nach Christi Geburt, als das römische Reich noch bestand, viele Germanen auf dem Boden des römischen Reichs gelebt haben. Sie waren teils Soldaten, die aus kriegerischem Sinn in das römische Heer eingetreten varen, teils Sklaven, die in den mit den Römern geführten unglücklichen Kriegen als Kämpfende in Gefangenschaft und dadurch in Sklaverei geraten waren. Über die Germanen im römischen Reiche haben K. Th. Wagner, *Die Germanen im römischen Imperium vor der Völkerwanderung*, Programm Leipzig, 1867, O. Stackel, *Die Germanen im römischen Dienste*, Programm Berlin, 1880, und zuletzt Bang, *Die Germanen im röm. Dienste bis zum Regierungsantritt Konstantins I.*, Diss. Berlin, 1906, gehandelt. Unter den Kaisern aus dem julisch-claudischen Hause bestanden ganze germ. Kohorten und Leibwachen und, als Alarich Rom belagerte, sollen 40.000 germ. Sklaven zu ihm geflohen sein.

Es fragt sich, welchen Völkern die in den ersten vier Jahrhunderten nach Chr. im römischen Reiche lebenden Germanen angehörten. Von den drei Hauptzweigen, den Nord-, Ost- und Westgermanen kommen offenbar die Nordgermanen aus geographischem Grunde nicht in Betracht. Grössere Scharen der Ostgermanen, d. i. der Goten und der ihnen verwandten kleineren Völker, lebten zwar seit dem Jahre 270, in dem die Goten Dacien erhielten und sich verpflichteten, 2000 Reiter zu stellen, auf dem Boden des römischen Reiches, aber bis 402 nur in Dacien und Thracien, also auf der Balkanhalbinsel, deren Latein wahrscheinlich, wie sich später zeigen

wird, keine oder fast keine altgerm. Wörter enthielt. Die Germanen, die in den ersten vier nachchristlichen Jahrhunderten in Italien, Gallien und Hispanien lebten, waren zum grössten Teil Westgermanen, die aus den im Osten Galliens sowie im Norden Vindeliciens und Rätiens gelegenen, an das römische Reich angrenzenden Teilen Germaniens stammten.

Aber nicht nur diese Westgermanen, die im römischen Reiche lebten, konnten germ. Wörter in die lat. Umgangssprache bringen, sondern auch die Römer, die in Germanien lebten, konnten Wörter aus der Sprache der in Germanien gebliebenen Germanen entlehnen; auch für diese Entlehnung kam nur das an den Grenzen des römischen Reichs gesprochene Westgerm. in Betracht, weil die Römer als Soldaten und Verwaltungsbeamte nur in den West- und Südrand Germaniens kamen.

Nun sind jedenfalls schon im ersten Jahrhunderte vor Chr. und in den folgenden vier Jahrhunderten germ. Wörter ins Latein übergegangen; denn Wörter germ. Ursprungs kommen schon bei lat. Schriftstellern dieser Zeit vor. Sie sind von Kluge, Pauls *Grundriss der germ. Phil.* [2], 332, [3] (Urgermanisch), 16 und von mir in dem gleich zu nennenden Buche, 16, die im Rom. erhaltenen von diesen Wörtern auch von Meyer-Lübke, *Einführung* [1], 42 f., [2], 46, [3], 45 gesammelt worden. Sie können hier nicht vorgeführt werden, wo nur die allgemeinen Grundzüge dargestellt, keine Einzelheiten besprochen werden sollen. Ich selbst habe im Buche ein paar Wörter germ. Ursprungs in lat. Inschriften vorausgeschickt; die von Kluge aus lat. Glossaren verzeichneten Wörter kommen dagegen nicht in Betracht, weil diese Glossare in der uns überlieferten Form lange nach dem 4. Jahrhunderte nach Chr. entstanden sind. Schon in der 1. Auflage der *Einführung* und ebenso in den folgenden hat Meyer-Lübke es als wahrscheinlich bezeichnet, dass « die Zahl der namentlich durch die Soldaten noch vor dem Jahre 600 übernommenen Wörter eine grössere gewesen ist, als man nach den wenigen Überbleibseln in der Literatur annehmen würde ».

Vorher hatte schon Pogatscher in einer gedankenreichen Besprechung des später zu nennenden Buches von Mackel in der *ZrP*, 12,550, insbes. Seite 552-554 die Aufnahme mancher von lat. Schriftstellern nicht überlieferter germ. Wörter in das Volkslatein vor der Völkerwanderung wahrscheinlich zu machen gesucht. Er

hat dabei den Satz aufgestellt : « alle Entlehnungen aus dem Germ., deren span., port. Entsprechungen nicht zum got. Lautstand stimmen, reichen in alte vulgärlat. Zeit zurück, wenn kein Beweis für spätere direkte Übernahme aus anderen rom. Dialekten, besonders dem Prov. oder Frz. erbracht werden kann ». Während ferner Mackel, 6 f. für die in vielen rom. Sprachen in lautgesetzlicher Form vorkommenden Wörter germ. Ursprungs Sonderentlehnung annahm, vertrat Pogatscher die Ansicht, dass von vorneherein « bei gemeinrom. Entlehnung mit gleichem Rechte wohl auch Aufnahme des fremden Stoffes vor der Zeit der Völkerwanderung angenommen werden » könnte ; er hat dann « zur Erläuterung der Notwendigkeit solchen Verfahrens » einige gemeinrom. Entlehnungen besprochen und dabei die Absicht verfolgt, « die eigentümliche mehrfach zu Tage tretende Scheu vor der Annahme zahlreicherer vulgärlat. Substrate germ. Ursprungs schon in den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung zu bekämpfen ». 25 Jahre später habe ich im Buche *Der Einfluss der germ. Sprachen auf das Vulgärlatein*, Heidelberg, 1913, die Sätze Pogatschers gegen gewisse Einwände verteidigt (Seite 19 ff.) und dann auf die germ. Wörter der rom. Sprachen angewendet. Dabei habe ich eine grössere Anzahl von Wörtern festgestellt, mit den von lat. Schriftstellern überlieferten und im Rom. erhaltenen rund hundert Wörter, die vor der Völkerwanderung aus dem Westgerm. in das Volkslatein aufgenommen worden wären ; Seite 87 f. habe ich diese Wörter verzeichnet. Meine Schrift ist mehrfach, mit besonderer Sachkunde von W. Bruckner, *ZfSL*, 41², 1 ff. besprochen worden.

Es fragt sich, ob die von Pogatscher aufgestellten und von mir übernommenen Grundsätze noch jetzt anerkannt werden können. Gegen die Behauptung, dass die span. und port. Wörter germ. Ursprungs, die nach ihrer Lautform weder aus dem Got. noch in späterer Zeit aus dem Frz. oder dem Prov. stammen können, aus dem Westgerm. vor der Völkerwanderung entlehnt sein müssen, kann man die Möglichkeit der suebischen Herkunft einwenden, wie ich schon in meinem Buche, 19 gesagt habe. Die Sueben, ein westgerm. Stamm, liessen sich 409 in Galicien nieder (Gregor von Tours, 2, 2 ; Orosius, 7, 40, 3) und behaupteten zunächst ihre Selbständigkeit, bis sie 456 und endgiltig 470 von den Westgoten unterworfen wurden. Sie hatten ihre Nationalität und Stammesart im Jahre

470, in dem sie sie gegen die Goten verteidigten, noch bewahrt und bewahrten sie nach diesem Zeitpunkte wenigstens noch eine Generation lang; das Suebische erklang somit in Galicien mindestens durch ein Jahrhundert, wahrscheinlich viel länger.

Galiz., nordport. *laverca* « Lerche » germ. Ursprungs, auf das Schuchardt, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 18,534 hinwies, stammt nach seiner Form und seiner Verbreitung nicht von got. *laiwerko, wie Meyer-Lübke, *REW*, 4954 annimmt, der auch in der *Einführung*[3], 57 *laverca* auf die Westgoten zurückführt, sondern von suebischem *laiwrika, das durch den im Port. häufigen Wechsel der Gruppen Kons. + *r* + Vokal und Kons. + Vokal + *r* (Cornu, *GGr.*, I², 978, § 149) zu *laverca* wurde. Suebisches *laiwrika entsprach dem ahd. *lêrahha*, ndl. *leeuwerik*, ags. *láwrice* und hatte *w* vor *r* wie mhd. *lêwerich* bewahrt; s. Kluge, *Wb.* unter *Lerche*, der für *laverca* richtig suebischen Ursprung annimmt. Der Nom. Sing. der schwachen Fem., zu denen das Wort im Ahd. und Ags. gehörte, endete im Got. auf *-ô*, im Ahd. dagegen auf *-a*, nach *laverca* schon in dessen Vorstufe, dem Altsuebischen. Vor kurzem hat Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 187 darauf hingewiesen, dass « im alten Suevenlande die Zahl der Orte mit germ. Namen unendlich viel grösser ist als im alten Gotenlande, dass Galizien und Nordportugal ihrer wesentlich mehr bietet als Katalonien ». Aus den Ortsnamen und *laverca* ergibt sich, dass die Sprache der Sueben durchaus nicht ohne Einfluss auf das Rom. der iberischen Halbinsel war. Wenn aber das Suebische für das Rom. durchaus nicht so bedeutungslos war, wie ich früher in meinem Buche, 20 annahm, dann können auch andere iberorom. Wörter ausser *laverca* aus dem Suebischen stammen. Ein span. oder port. Wort, das nach seiner Lautform weder aus dem Got. noch in späterer Zeit aus dem Prov. oder dem Frz. entlehnt sein kann, muss deshalb noch nicht aus dem Westgerm. vor dem Beginne der Völkerwanderung bezogen sein.

Allerdings können aus der Sprache der Sueben Galiciens nur diejenigen westgerm. Grundformen stammen, die nur im Span. und Port. vorkommen. Als solche Formen konnte ich in meinem Buche nur die Grundformen des span. *fieltro*, port. *feltro* « Filz » und des span. *sayon* « Henker » anführen. Von *fieltro*, *feltro* glaube ich jetzt, dass sie aus dem Suebischen stammen. Da die Frage von prinzipieller Bedeutung ist, so muss sie hier besprochen werden. Die Beur-

teilung der rom. Bezeichnungen des Filzes ist sehr schwierig. Frz. *feutre* kommt in der Bedeutung « Filzdecke », die Koschwitz annimmt, schon in der *Karlsreise*, 461 vor und stammt deshalb kaum aus dem Prov., wie Meyer-Lübke, *REW*, 3305 annimmt, auch nicht von mlat. filtrum, wie im *Dict. gén.* angegeben wird, u. zw. wegen des *e* und der Begriffssphäre des Wortes nicht ; es ist nicht einzusehen, warum das Afrz. dieses weder der Kirchen- noch der Rechts- und Verwaltungssprache angehörige Wort aus dem Mlat. bezogen haben sollte. Afrz. *fautre* « Lanzenschuh » neben *feutre* (s. die Belege bei Sternberg, *Die Angriffswaffen im afrz. Epos*, 35, § 101) kann nicht aus *feltir entstanden sein, weil dieses **feautre* ergeben hätte (vgl. *veautre*), trat vielmehr neben *feutre* nach *chapiaus fautrez* « Filzhut », Jean Bodel, *Saisnes*, Str. 197 ; nach *chapel fautré* sagte man *fautre* « Filz » und « Lanzenschuh aus Filz ». *Fautré* hing mit afrz. *fautrer* « prügeln » zusammen, das schon Diez, *Wb.*, 137 heranzog ; *fautrer* bedeutete zunächst « Haare zusammenlegen und durch Hämmern zu Filz verarbeiten ». Durch übertragenen Gebrauch im Gedanken an das Hämmern der Haare ergab sich die Bedeutung « prügeln » ; anderseits nahm *fautrer* « Filz machen » die Bedeutung « aus Filz machen » in *chapel fautré* an. Dieses *fautrer* dürfte durch Dissimilation aus *faltilare (vgl. ventilare), einer Ableitung vom Stamme des fränk. *faltjan, entstanden sein, das dem ahd. *falzen* « zusammenlegen » entsprach. Wie *feutre* nach *fautrer* zu *fautre*, so wurde *fautrer* nach *feutre* zu *feutrer* « filzen ». Jedenfalls geht *fautre* auf keine Grundform mit offenem *e* zurück. It. *feltro* kann nicht aus dem Langobard. stammen, weil dieses *t* nach Kons. zu *z* verschob. Kat. *fęltre* kann aus *fęltre* entstanden sein, weil in Barcelona und im ganzen Norden des kat. Gebietes altes *ę* zu *ę* geworden ist (Saroïhandy, *GGr.*, I², 849; Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 14) ; da der Lautstand des Kat. durchaus gallorom., nicht iberorom. ist (Meyer-Lübke, a. a. O., 149), d. h. zum Prov., nicht zum Span. stimmt, so ist das kat. *fęltre* mit prov. *fęltre*, nicht mit span. *fieltro* zu verbinden und aus älterem **fęltre* zu erklären. Afrz. *feutre*, aprov. *fęltre*, *fęutre*, kat. *fęltre*, it. *fęltro* weisen auf ein rom. *fęltrum und dieses auf ein germ. *filtir, das nicht aus dem Got. stammen kann, weil diese Sprache *filtis sagte oder gesagt hätte. Anderseits kann it. *feltro*, wie gesagt, nicht aus dem Langobard. stammen und es liegt auch kein Grund vor, es für ein späteres Lehnwort aus dem Prov. oder dem Afrz. zu halten. So wird man wegen des it. Wortes das afrz., aprov.,

kat. nicht aus dem Fränk., sondern alle aus westgerm. *filtir herleiten. Wenden wir uns nun zu span. *fieltro*, port. *fęltro*. Das span. Wort hat *f-* bewahrt, was Meyer-Lübke, *REW*, 3305 als auffällig hervorhob ; meine Annahme (27, Anm. 1), dass *f* durch *felpa* « Plüsch » erhalten worden sei, war ein Notbehelf. Da *f* im West- und Zentralleones. und in einem Teil des Astur. geblieben ist (Menéndez Pidal, *El dialecto leonés*, §8, 1 ; Munthe, *Anteckningar*, 30 und *ZrP*, 23, 321), so kann *fieltro* als leones.-astur. Form erklärt werden. Das Port. hat *fęltro* und *féltro*, d. i. *fęltro* (Gonçalvez Viana bei Cornu, *GGr.*, I², 929, § 14); nach span. *fieltro* ist *fęltro* älter und *fęltro* durch die Auffassung als Verbalsubstantiv von *feltrar* « verfilzen » entstanden, da die Verbalsubstantiva auf *-o* ja *ę* im Stamme haben. Span. *fieltro*, port. *fęltro* verlangen eine Grundform *fęltrum statt des in Gallien und Italien gebrauchten **fęltrum*. Ein **feltar*, aus dem Meyer-Lübke, *REW*, 3305 alle rom. Formen herleitet, entspricht dem frz., prov., it. Worte wegen deren *ę*, dem it., span., port. deshalb nicht, weil *feltar it. **féltero*, span. **fieltaro*, port. **feltaro* ergeben hätte. Wohl aber können das span. und das port. Wort aus einem germ. *feltir entstanden sein. Einen Gedanken von Pogatscher, *ZrP*, 12,554 ausführend, hat Meyer-Lübke, *Einführung*[1], 45,[2], 49,[3], 47 die rom. Formen aus urgerm. *feltas, filtisa, bez. westgerm. *felt, *filtir erklärt. Iberorom. *feltrum, älteres *feltirum, die Vorstufe des span. *fieltro*, port. *fęltro*, kann nur durch eine Vermischung von *felt und filtir entstanden sein; auch das in ahd. *vilz*, ndl. *vilt*, schwed. dän. *filt* bewahrte germ. *filt ging aus einer Verquickung von *felt und *filtir hervor, während *felt in ags. *felt* erhalten ist. Eine Vermischung der Form mit *e* und mit *i* zu *feltirum erst im Rom. würde die Entlehnung der beiden germ. Formen ins Rom. voraussetzen, die wenig glaublich ist. Viel wahrscheinlicher ist es, dass schon in einer germ. Sprache der Pl. *filtir nach dem Sing. *felt zu *feltir geworden sei, so wie in anderen germ. Sprachen der Sing. *felt nach dem Pl. *filtir zu *filt wurde. Es fragt sich nur, in welcher germ. Sprache die Ausgleichung zu *feltir geschah, mit anderen Worten aus welcher germ. Sprache die Grundform des span. *fieltro*, port. *fęltro* stammte. Das Got. kommt nicht in Betracht, weil es nicht nur für westgerm. *i*, sondern auch für westgerm. *e* ein *i* hatte und ausserdem für *r* noch *s*. Dasselbe gilt von der dem Got. verwandten Sprache der Vandalen, die ausserdem zu kurze Zeit auf der Pyrenäenhalbinsel weilten,

als dass ein vandalisches Lehnwort im Iberorom. glaublich wäre. So bleibt das Suebische. Zur Ansicht, dass *feltir aus dem Suebischen ins Rom. übergegangen sei, stimmt nun trefflich die oben wegen des *f* gemachte Annahme, dass span. *fieltro* aus dem Westleones.-Astur. stamme. Man braucht nur noch anzunehmen, dass port. *feltro* aus dem Norden vorgedrungen sei und man erhält als ursprüngliches Verbreitungsgebiet von *feltirum die Nordwestecke der Halbinsel, eben das Gebiet, das die Sueben innehatten. Im Altsuebischen wurde der Pl. *filtir nach dem Sing. *felt zu *feltir, so wie im Ahd., d. i. in dem mit dem Altsuebischen nahe verwandten Altalemannischen und im Altbayrischen der einmal noch belegte Pl. *pritir* « Bretter », *Ahd. Glossen*, I, 431 nach *pret* zu *pretir*, der nicht mehr bezeugte Pl. *fildir nach *feld* zu *feldir* geworden ist (W. Braune, *Ahd. Gram.* 3/4, 22, § 30, Anm. 1). Altsuebisches *feltir « Filzhaare » ergab iberorom. *feltirum und ging später mit der ganzen Sprache, der es angehörte, unter. Dieselben kulturhistorischen Verhältnisse, die etwa im Anfange des 5. Jahrhunderts den Übergang der Form *filtir aus einer anderen westgerm. Sprache in das Volkslatein Galliens und Italiens bewirkten, veranlassten bald darauf die Aufnahme der Form *feltir aus dem Altsuebischen in das Volkslatein des nordwestlichen Hispaniens.

Das andere spezifisch iberorom. Wort, das eine westgerm. Grundform verlangen würde, wäre span. *sayon* « Henker », früher « Gerichtsdiener », aport. *saião* gleicher Bedeutung, das zunächst auf lat. saio, saionem « Gerichtsbote » Isidor, *Origines*, 10, 263, auch mit der Bedeutung « poenator, tortor » in den *Glossae lat.-arab.*, ed. Seybold, 451 zurückgeht. Allein saio komnt auch bei dem Italiener Cassiodor, *Variae*, 4, 47 ; 12, 3 vor und war somit nicht auf die iberische Halbinsel beschränkt. Nach der Angabe Isidors (saio *ab exigendo dictus*) bezeichnete saio auch den Gerichtsvollzieher, der fällige Beträge eintrieb. Isidors Herleitung von exigere im Gedanken an *exagere ist selbstverständlich unmöglich. Gundermann, *ZfSL*, 23, 193 leitete das Wort von einem germ. *sagjo « Sprecher », einer Ableitung vom Stamme des ahd. *sagên* « dicere », her; ihm folgten Kluge, *Wb.* unter *sagen* und Meyer-Lübke, *REW*, 7507, der ein got. *sagio « Steuereintreiber » ansetzt. Dieses *sagio, besser *sagjo ist aber nach den Gesetzen der got. Wortbildung unmöglich ; die männlichen Nomina agentis gehen im Got. auf *-ja* aus (Kluge, *Nominale Stammbildungslehre der altgerm.*

Dialekte, 7, § 12), nicht auf-*jô*, das nur bei den Fem. erschien. Da die männlichen Nomina agentis im Ahd. und Andd. auf *-io* ausgingen, so könnte *sagjo sehr wohl im Suebischen bestanden haben und wäre dann durch ahd. *wârsecko* « Wahrsager » aus *wâr-sagjo gestützt. Aber *saio* Cassiodors, das ebenso wenig aus dem Ostgot. stammen kann wie *saio* Isidors aus dem Westgot., kann auch nicht aus dem Langobard. genommen sein, weil Cassiodor starb, bevor die Langobarden in Italien erschienen. Man müsste annehmen, dass die Sueben ihr *sagjo den Romanen gegeben hätten und dass das daraus entstandene iberorom. *saio* von Spanien nach Italien gedrungen sei. Aber die ganze Erklärung von *saio* aus dem Germ. ist unwahrscheinlich. Es ist nicht glaublich, dass die alten Germanen einen Gerichtsdiener und Gerichtsvollzieher, dessen Aufgabe das Verkünden nicht war, « Sprecher » genannt haben. Da die Gerichtsdiener und Gerichtsvollzieher die Schuldigen und die mit den Steuern Rückständigen aufzufinden hatten, um die Exekuzion an ihnen vorzunehmen, so kann *saio*, älteres *sagio eine Ableitung des lat. sagire « aufspüren, wittern » sein. Im Volkslatein trat ja -ōnem an Verbalstämme, um die Person zu bezeichnen, die die betreffende Handlung mit Vorliebe ausführt. Da das It. und das Span. Nomina agentis auf *-one*, *-on* hat, so konnte sagio in Italien und Spanien von sagire abgeleitet werden; es ging in Italien bald unter, durch andere Ausdrücke ersetzt, blieb aber in Spanien. Wenn wir zum Hauptgegenstand zurückkehren, so konstatieren wir, dass span. *fieltro* bodenständig ist, nich aus dem Got. stammen kann und doch nicht vor der Völkerwanderung aus Westgerm. entlehnt ist.

Pogatschers erster Grundsatz ist somit nicht richtig. Es fragt sich nun, ob der andere Grundsatz noch anerkannt werden kann.

Er lautet, dass rom. Wörter germ. Ursprungs, die in einer grösseren Zahl rom. Sprachen in bodenständiger Form vorkommen, aus dem Westgerm. vor der Völkerwanderung entlehnt seien, falls sich die rom. Wörter auf eine gemeinsame Grundbedeutung und eine gemeinsame Grundform zurückführen lassen und diese Grundform nicht etwa fränk. oder langobard. oder ahd. Lautstand zeigt. Diese Bedingungen habe ich in meinem Buche, 28 ff. aufgestellt. Es ist klar, dass ein rom. Wort germ. Ursprungs, das nach der von ihm verlangten germ. Grundform weder aus dem Got. noch aus dem Fränk., Ahd., Langobard. stammen kann, aus dem Westgerm. bezogen sein

muss, wobei von den leicht zu erkennenden jüngeren germ. Lehnwörtern abgesehen wird.

Leider kann man aber fast nie über eine von einem rom. Worte geforderte germ. Grundform aussagen, dass sie nur aus dem Westgerm. und nicht aus dem Fränk. stammen kann. Das Salfränk. des 5. und des 6. Jahrhunderts, das dem Frz. und dem Prov. viele Wörter gab, ist uns durch Personennamen, die meist latinisiert auf uns gekommen sind, und durch die in die *Lex Salica* eingestreuten Wörter, die sogenannten malbergischen Glossen, die durch rom. Schreiber furchtbar verstümmelt wurden, bekannt. Van Helten hat in den *Beiträgen zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, Band 25 diese Glossen herzustellen gesucht und auf Grund dieser hergestellten Glossen den Laut- und Formenstand des Salfränk. a. a. O. 25, 525 ff. skizziert. Einige Blicke in seine umfangreiche Abhandlung zeigen, wie viel darin auf ganz unsicherer Vermutung beruht. Wie die Verstümmelung der Glossen, so hindert die Latinisierung der Namen und die Möglichkeit der Verschreibung die Verwertung zu linguistischen Zwecken. Immerhin ist ziemlich sicher, dass das spätere Salfränk. vor Dentalen *au*, *þ* in *ô*, *đ* gewandelt hat; darnach kann man rom. Wörter, deren Grundform *ô*, *đ* verlangt, mit ziemlicher Sicherheit dem Fränk. zuweisen und dem Westgerm. absprechen. Aber andererseits kann man rom. Wörter, deren Grundform *au*, *þ* hatte, nicht ohneweiters dem Salfränk. absprechen und dem Westgerm. zuweisen, weil das Salfränk. in der ersten Zeit der Besetzung Galliens noch *au*, *þ* gehabt haben und sie erst später in *ô*, *đ* verwandelt haben kann. Afrz. *honir*, das selbstverständlich nicht aus dem Got. stammt, wie Meyer-Lübke, *REW*, 3994, 4081 behauptet, aprov. *aunir*, frz. *honte*, aprov. *anta* verlangen die Grundformen *haunjan, *hauniþa und weisen hônjan, hônida energisch zurück. Es handelt sich um Wortstämme, die nur in Frz. und Prov. vorkommen; ait. *onire* und nit. *onta* stammen ja wegen des vortonigen *o*, bez. wegen des Fehlens des Vokals der Pänultima aus dem Afrz. Wegen der geographischen Beschränkung trägt man grosse Bedenken für *honir*, *honte* Entlehnung aus dem Westgerm. vor der Völkerwanderung anzunehmen, obwohl sie *au*, *þ* verlangen. Wenn sie aber aus dem Salfränk. stammen, so besass dieses in der ersten Zeit seiner Einwirkung auf das Gallorom. noch *au*, *þ* und die wichtigsten Kriterien zwischen Westgerm. und Fränk. fallen weg.

Viel eher kann man feststellen, dass eine germ. Grundform nicht aus dem Got. stammen kann. Betontes *ĕ, ŏ* vor anderen Kons. als *h, r,* betontes *â* gegenüber got. *ê, r* für got. *z* und *-o* in schwachen Mask. gegenüber got. *-a* geben die Entscheidung an die Hand. Ob ein it. Wort, das auf eine germ., aber nicht got. Grundform zurückgeht, aus dem Westgerm. vor der Völkerwanderung oder aus dem Langobard. lange nach dieser entlehnt worden sei, wird bei Wörtern, die ein altes *t, p,* ein nicht anlautendes *p, k* oder ein anlautendes *b, g* im Stamme haben, durch das Fehlen oder das Vorhandensein der zweiten Lautverschiebung entschieden, bleibt dagegen bei Wörtern, die keinen dieser Kons. enthalten, nach der Lautform ungewiss. — Allerdings können zwischen Westgerm. und Fränk., zwischen Westgerm. und Langobard. andere, nämlich nicht lautliche, sondern sachliche, vor allem kulturhistorische Momente entscheiden. Aber auch sie geben oft ebenso wenig wie die Lautverhältnisse Auskunft. — Die Teilnahme oder Nichtteilnahme an der rom. Lautentwicklung endlich entscheidet zwischen Westgerm. und Fränk. einerseits und Ahd. anderseits, aber nicht zwischen Westgerm. und Fränk., Westgerm. und Langobard., weil auch die alten fränk. und langobard. Lehnwörter die lautliche Entwicklung des Frz., bez. des It. mitgemacht haben.

Kurz, es geben oft weder lautliche noch sachliche Momente Auskunft darüber, ob afrz., prov., it., span. Wörter aus dem Westgerm. vor dem Beginne der Völkerwanderung oder aus dem Fränk., Langobard., Sueb. nach deren Beginne entlehnt sind. Handelt es sich dabei um Wörter, die nur im Frz., Prov. oder nur im It. oder nur im Span.-Port. vorkommen, so wird man sie ohne Zögern aus dem Fränk., bez. aus dem Langobard., bez. aus Sueb. herleiten ; man wird afrz. *ham,* it. *truogo,* galiz. *laverca* auf fränk. *haim, langobard. *trog, sueb. *laiwrika und nicht auf westgerm. *haim, *trog, *laiwrika zurückführen. — Was soll man aber tun, wenn ein germ. Stamm in zwei oder drei rom. Ländern auftritt ? Soll man in solchen Fällen selbständige Entlehnung mit Mackel, *Frz. Studien*, 6, 6 und Bruckner, *Charakteristik der germ. Elemente im It.*, 17, Anm. 2 oder eine einzige Entlehnung ins Volkslatein und Verbreitung des Wortes schon in lat. Form durch das Volkslatein in den Provinzen des römischen Reiches annehmen ? Gehen z. B. frz. *garder*, aprov. *gardar*, kat. *gordar*, span., port. *guardar*, engad. *guarder*, it. *guardare* auf ein lat. *guardare

und dieses auf westgerm. *wardôn zurück oder stammen das frz. und prov. Verbum aus dem Fränk., das span. und port. aus dem Got., das rät. und das it. aus dem Got. oder dem Langobard.? Ich glaube auch jetzt noch, dass in solchen Fällen eine einzige Aufnahme vor der Auflösung des römischen Reichs wahrscheinlicher ist als mehrere selbständige Entlehnungen in späterer Zeit. — Erstens sprechen für die Entlehnung schon ins Latein die auch in vielen rom. Sprachen vorkommenden Wörter germ. Ursprungs, die zufällig von lat. Schriftstellern überliefert wurden. Wenn sapo nicht je einmal von Plinius, Martial und Serenus Sammonicus gebraucht worden wäre und wenn Marcellus Empiricus nicht an einer Stelle taxonina adeps « Dachsfett » geschrieben hätte, so würden die Anhänger der Sonderentlehnungen frz. *savon* und afrz. *taisson* für fränk. Lehnwörter halten. — Zweitens wird eine einzige Entlehnung durch eine allgemeine Erwägung gefordert, die für das wissenschaftliche Denken überhaupt von Bedeutung ist. Wenn dieselbe Erscheinung auf zwei getrennten und weit voneinander entfernten Gebieten vorkommt wie z. B. die Diphthongierung des gedeckten *e* im Wallonischen und Span., so wird man gewiss selbständige Entstehung annehmen. Wenn aber dieselbe Erscheinung auf zwei benachbarten und aneinander grenzenden Gebieten auftritt, so ist ein ursächlicher Zusammenhang wegen des geographischen Zusammenhangs wahrscheinlicher als selbständige Entstehung auf zufällig benachbarten Stellen. Die Palatalisierung des *c* vor *e*, *i* wird durch die lat. Überlieferung nicht bezeugt, ebenso wenig die Existenz eines *guardare. Soll man deshalb die Palatalisierung im Frz. und die gleiche Palatalisierung in Span. und Port. für zwei getrennte Vorgänge halten? Das Gebiet des frz. *garder* grenzt an das des prov. *gardar* und dessen Gebiet an das des it. *guardare*. Soll man für aneinander anstossende Wörter gleichen Stammes und gleicher Bedeutung verschiedenen Ursprung annehmen ?

Pogatscher hat a. a. O. noch ein drittes Argument für Entlehnung eines Wortes schon ins Volkslatein angegeben, nämlich die Teilnahme an der Erweichung der stimmlosen Laute zwischen Vokalen. In meinem Buche, 20 habe ich darauf hingewiesen, dass die nach dem Beginne der Völkerwanderung aus dem Westgot. aufgenommenen Wörter im Span. die Erweichung mitgemacht haben und dass überhaupt später aufgenommene Wörter *b*, *d*, *g* als stimmlose Lenes

für *p, t, c* durch Lautsubstitution erhalten konnten, dass somit dieses Kriterium Pogatschers nicht gilt.

Zusammenfassend kann man sagen: die Übernahme aus dem Westgerm. in das Volkslatein während der ersten vier nachchristlichen Jahrhunderte durch die Vermittlung der germ. Soldaten und Sklaven im römischen Reiche und der Römer in Germanien ist sicher für die von lat. Schriftstellern überlieferten Wörter und wahrscheinlich für die in westgerm. Form und in bodenständiger Entwicklung in den rom. Sprachen Frankreichs, Italiens und Spaniens oder doch Frankreichs und Italiens oder Frankreichs und Spaniens vorkommenden Wörter germ. Ursprungs. Für diese Wörter ist die frühe Übernahme wahrscheinlich, nicht sicher; hier müssen wir uns eben mit den Grenzen unserer Erkenntnis bescheiden. Die paar von lat. Schriftstellern überlieferten lat. Wörter germ. Herkunft und die rom. Wörter gleichen Ursprungs, für die die Entlehnung vor dem Beginne der Völkerwanderung wahrscheinlich ist, bilden zusammen **die erste Schichte** der germ. Wörter der rom. Sprachen. Die in meinem Buche, 87 f. aufgestellte Liste der german.-rom. Wörter der ersten Schichte kann die eine und die andere Streichung, den einen und den anderen Zusatz erfahren und würde jetzt nach zwölf Jahren von mir selbst einige Änderungen erleiden; aber sie kann nach meiner Überzeugung auch jetzt noch nicht umgestossen oder auch nur in der Mehrzahl der Wörter geändert werden.

In meinem Buche habe ich dann noch die äussere und die innere Geschichte dieser frühen Entlehnungen behandelt und insbesondere die kulturhistorischen Ursachen der Entlehnungen, das Verhältnis zwischen germ. und rom. Form, germ. und rom. Bedeutung darzustellen gesucht. Ausser von mir sind die Wörter der ersten Schicht zusammenhängend bisher von Meyer-Lübke in der *Einführung* behandelt worden. Seine in allen drei Auflagen der *Einführung* stehende Bemerkung, die Haupteigentümlichkeit der ältesten Lehnwörter germ. Ursprungs bestehe darin, dass sie noch nicht die lautlichen Kennzeichen einer bestimmten germ. Mundart aufweisen, ist jedenfalls unrichtig, weil die Wörter der ersten Schicht, darunter das von Meyer-Lübke angeführte h o s a, die Kennzeichen des westgerm. Dialektes des Urgerm. im Gegensatze zum Ostgerm. aufweisen. Man könnte höchstens sagen, dass diese ältesten Lehnwörter nicht

die Kennzeichen einer bestimmten westgerm. Mundart an sich haben, könnte aber darin wegen der grossen Ähnlichkeit des älteren Salfränk., das *haim, *haunjan lieferte, mit dem Westgerm. keine Haupteigentümlichkeit der ältesten germ. Lehnwörter sehen. Im *REW* hat Meyer-Lübke solche Wörter mit der Bemerkung « germ. » versehen, die durch die genauere Angabe « altwestgerm. » ersetzt werden könnte, hat übrigens mit der allgemeinen Angabe « germ. » auch Stichwörter versehen, die nach den davon abstammenden rom. Wörtern mit einer viel genaueren Marke versehen werden könnten, z. B. hapja, hauwa, hrunkja, krūka, kukur. Auch die von ihm angegebene Form der germ. Wörter war öfters unrichtig, wie Holthausen (nicht Holzhausen), *ZrP*, 39, 491 ff. (nicht 489 ff.) gezeigt hat; Meyer-Lübke hat manches im Wortverzeichnis verbessert, z. B. das unmögliche *wardan in *wardon, l. wardōn. Im *Frz. Etym. Wb.* von W. von Wartburg und vor allem in dem von Ernst Gamillscheg ist die Form der germ. Grundwörter im allgemeinen richtiger angegeben.

*
* *

An die erste Schichte der germ. Wörter der rom. Sprachen schloss sich im 5. Jahrhunderte **die zweite Schicht** an.

Zu ihr gehörten die fränk. Wörter in Nordgallien, die westgot. in Südgallien und Hispanien, die paar suebischen in Galicien, die ostgot. in Italien. Westgot. Wörter konnten schon in der ersten Hälfte des 5. Jahrhunderts in die rom. Volkssprache eindringen, fränk. und ostgot. erst im letzten Jahrzehnt dieses Jahrhunderts, da das Reich des Syagrius in Nordgallien erst 486 von Chlodowig, Italien erst von 490 bis 493 von Theoderich erobert wurde. Die westgot. Herrschaft in Südgallien dauerte ungefähr hundert Jahre, die ostgot. in Italien gar nur 65, die westgot. in Hispanien und die fränk. in Gallien viel länger.

Das Salfränk. ist, wie gesagt wurde, nur sehr dürftig überliefert und auf Grund dieser Überlieferung von van Helten dargestellt. Die salfränk. Wörter, aus denen man frz. oder prov. herleitet, sind fast alle nach Wörtern anderer altgerm. Sprachen angesetzt; Ausnahmen sind alodis « ganzer Besitz » *Lex Salica*, 59,5 und obbonis ebenda, 1, 11, 1, d. i. *obbunni « oben befindliches Bänderwerk », die Vorstufen des frz. *alleu*, *bonnet*. Da das Salfränk.

eine westgerm. Mundart war, so ist zur Rekonstruktion salfränk. Wörter zuerst der Wortschatz der überlieferten westgerm. Sprachen heranzuziehen ; aber auch der aus viel früherer Zeit überlieferte Wortschatz des Got. und der des oft konservativen Altnord. kann herangezogen werden, weil das Salfränk. des 5. und des 6. Jahrhunderts nach Ausweis mancher malbergischer Glossen noch Wörter besass, die in der viel später beginnenden Uberlieferung der erhaltenen westgerm. Sprachen nicht mehr erscheinen.

Das Got. ist durch die erhaltenen Reste der Bibelübersetzung und durch kleinere Texte gut bekannt, besonders sein Laut- und Formenstand ; der Wortschatz ist freilich nur fragmentarisch überliefert, weil die genannten Texte einen begrenzten Wortvorrat brauchten. Da die erhaltenen Handschriften der Bibelübersetzung, die vom Westgoten Ulfilas angefertigt wurde, in Italien von Ostgoten in der Zeit geschrieben sind, in der das Ostgot. dem Rom. manche Wörter gab, so können jene Handschriften mit ihren orthographischen Varianten als Quellen der Kenntnis des Ostgot. dienen. Dazu kommen die überlieferten ostgot. Namen, die Wrede, *Die Sprache der Ostgoten*, Strassburg, 1891, gesammelt und verwertet hat, leider ohne Berücksichtigung der Veränderungen durch rom. Schreiber. Auch westgot. Sprachdenkmäler sind nicht auf uns gekommen, obwohl die Westgoten in Spanien längere Zeit im Besitze einer gewissen Kultur gelebt haben. Ihr Gesetzbuch, die *Lex Visigothorum*, enthält einige westgot. Wörter in latinisierter Form, wie gardingus « Palastbeamter », leùdes « Leute », scrama « Schwert ». Isidor von Sevilla, *Origines*, 19, 23, 4 erwähnt reptus « Tierfell als Kleidung », 19, 23, 7 granos et cinnabar Gothorum « Schnurrbart und Backenbart der Gothen », 20, 3, 13 medus « Honigwein » ; auf all das wies Kluge, Pauls *Grundriss der germ. Philologie*, I², 48, hin. Der ungenierte Gebrauch dieser Wörter in lat. Texten setzt doch wohl die Aufnahme in die lat. Volkssprache Spaniens voraus. Später gingen sie allerdings wieder unter mit Ausnahme von granus, dessen Akkusativ granum, als Neutrum aufgefasst, einen neuen Pl. grana erhielt, wie ja auch Isidor granus im Pl. gebraucht u. zw. wegen der beiden Teile des Schnurrbartes. Zum Fem. geworden, erscheint grana, granae in der *Itala*, Judith, 10,3 und in spīcae grana, das port. *espigrana*, *pagrana* « Granne an der Kornähre » ergab (C. Michaelis, *Rev. lus.*, 3, 180). Die Bewahrung des *n*, wegen der Meyer-Lübke, *REW*, 3862 die Herleitung schwierig findet, weist allerdings auf

spīcae *granna hin ; es wird sich *grenna kelt. Herkunft, das in span. *greña* « verworrenes Haupthaar » erhalten ist, mit grana got. Ursprungs zu *granna vermischt haben. Das spätere Westgot. unterschied sich in Einzelheiten des Lautstandes vom Bibelgot., wie sich aus den von Meyer-Lübke untersuchten port. Personennamen westgot. Ursprungs ergibt. Insbesondere waren *ē*, *ō* zu *ī*, *ū* geworden. Da die von Ostgoten geschriebenen Handschriften der Bibel öfter *ei*, das *ī* gesprochen wurde, und *u* für *e*, *o* bieten, so waren *ē*, *ō* auch im Ostgot. auf dem Wege zu *ī*, *ū*. Doch weist venez., comask., bergam., tirol. *bega*, friaul. *beghe* « Streit » auf ostgot. *bēga, das dem ahd. bâga « Streit » entsprach, während die port. Namen auf *-mil* aus westgot. auf-mīrs, bibelgot. -mērs « berühmt » stammen (Meyer-Lübke, *Einführung* [3], 49), aspan. *aleve*, port. *aleive* « Treulosigkeit » aber, entgegen der Ansicht von Diez, *Wb.*, 419 und Cuervo, *Dicc.*, mit got. lēwjan « verraten » nicht zusammenhängt.

Nachdem das Salfränk. und das Got., die dem Rom. manche Wörter gaben, besprochen sind, bleiben die diese Lehnwörter betreffenden Abhandlungen zu nennen. Die fränk. Lehnwörter des Frz. sind von Waltemath, *Die fränk. Elemente in der frz. Sprache*, Paderborn, 1885, zuerst behandelt worden. Er gibt zunächst ein nach dem Alphabete und nach den Stämmen geordnetes Verzeichnis fränk. Personennamen aus dem 5. bis 9. Jarhunderte, dann auf Grund der Namen eine fränk. Lautlehre und eine Übersicht über die Abweichungen des fränk. Lautstandes von got. und ahd., worauf er die ahd. Lehnwörter ausscheidet. Hierauf werden die frz. Wörter fränk. Ursprungs nach den Lauten, die sie enthalten, vorgeführt und auch ihre Einreihung in das frz. Deklinations- und Konjugationssystem kurz besprochen. Ein Verzeichnis frz. Wörter deutschen, lies germ. Ursprungs, die nach ihrem Lautstande ebensowohl ahd. als fränk. sein können, macht den Schluss. Waltemath hat die altwestgerm. Lehnwörter von den fränk. noch nicht geschieden. Selbst afrz. *gante* « Gans » erscheint unter den fränk. Lehnwörtern (S. 67), obgleich bereits Plinius ganta gebrauchte und ein Fehlen jeden Zusammenhangs zwischen dem lat. und dem afrz. Worte unwahrscheinlich ist. — Die Schrift Waltemaths wurde durch die bald darauf erschienene grössere Arbeit von E. Mackel, *Die germ. Elemente in der frz. und prov. Sprache*, *Frz. Studien*, 6, 1, (Heilbronn, 1887) in den Hintergrund gedrängt, die durch Pogatscher, *ZrP*, 12, 550ff. die schon zitierte gedankenreiche Be-

sprechung erfuhr. Nach einer allgemeinen Einleitung behandelt Mackel die Wiedergabe der einzelnen Vokale und Konsonanten im Rom., wobei er für jeden Laut die sicheren und unsicheren Beispiele vorführt, bespricht übrigens, gemäss dem Titel seiner Abhandlung, nicht nur die fränk. und westgot., sondern auch einerseits die altwestgerm., andererseits die ahd. und die anord. Lehnwörter. Dabei schiebt er die altwestgerm., fränk. und got. Lehnwörter zusammen in die erste seiner zwei Schichten, wogegen schon Pogatscher Einspruch erhoben hat. Die so nötige Unterscheidung der Schichten ist somit auch von Mackel nicht völlig durchgeführt worden. — Auch Goldschmidt hat im Aufsatze « Germ. Kriegswesen im Spiegel des rom. Lehnwortes », *Beiträge zur rom. und engl. Philologie* (Festgabe für W. Foerster), 49 ff. westgerm., fränk., got., langobard. und mhd. Wörter des Frz. und des It. in alphabetischer Ordnung ohne Scheidung vorgeführt, wenn sie nur auf das Kriegswesen Bezug hatten, übrigens nur eine Zusammenstellung der Etymologien anderer gegeben. — Zuletzt hat J. Jud in Aufsatz « Was verdankt der frz. Wortschatz den germ. Sprachen ? », *Wissen und Leben*, 2, 109 ff. und 159 ff. (1908) zuerst kurz die altwestgerm. und dann ausführlich die fränk. Lehnwörter nach sachlichem Gesichtspunkt geordnet und in vortrefflicher Darstellung vorgeführt, ohne die lautlichen und formalen Verhältnisse zu besprechen.

Die grosse Arbeit Mackels ist heute durch die neuere etymologische Literatur völlig veraltet. Die fränk. Wörter des Frz. (und des Prov.) sowie die westgot. des Prov. bedürfen einer neuen Bearbeitung, die aber mit Aussicht auf eine abschliessende Darstellung erst nach der vollständigen Veröffentlichung des im Erscheinen begriffenen frz. etymologischen Wörterbuchs Walters von Wartburg unternommen werden kann ; ein vorher veröffentlichtes Werk, das auch das Leben eines jedes frz. und prov. Wortes germ. Herkunft von alter Zeit bis in die Gegenwart und besonders in den Mundarten darzustellen hätte, würde durch die betreffenden Artikel Wartburgs und ihr ungeheueres Material überholt sein.

Bisher war nur von Gattungswörtern die Rede, die das Fränk. dem Frz. gab. Es ist nun hervorzuheben, dass das Fränk. dem Afrz. mindestens ebensoviel Personennamen gegeben hat, ja wahrscheinlich mehr Personennamen als Gattungswörter. Die durch Macht und Besitz hervorragenden Familien Frankreichs waren ja vom

6. Jahrhunderte an durch einige Jahrhunderte zum grössten Teile fränk. Herkunft und ihre Mitglieder trugen fränk. Namen. Diese Namen wurden auch von den Romanen gebraucht, übrigens gewiss auch von manchen Romanen angenommen und den Kindern gegeben und gingen so in die rom. Volkssprache über (s. Dauzat, *Les noms de personnes*, 35). Die Urkunden, die ja vielfach Änderungen in Besitze reicher und mächtiger Familien anzeigten, und die Chansons de geste, die die Schicksale aristokratischer Geschlechter erzählten, wimmeln deshalb von nunmehr afrz. Personennamen fränk. Ursprungs. Schon Mackel hat die Eigennamen berücksichtigt, aber nur nebenbei, und hat sich eine besondere Behandlung derselben vorbehalten, die er nie ausgeführt hat.

Die germ. Eigennamen der Urkunden harren noch zum grössten Teile der Untersuchung. Doch hat Longnon, *Polyptyque de Saint-Germain-des-Prés rédigé au temps de l'abbé Irminon*, Paris, 1895, in der Einleitung die Namen, die der Zeit Karls des Grossen angehören, in treffender Weise behandelt. — Charlotte Cipriani, *Étude sur quelques noms propres d'origine germanique* (Pariser These), Angers, 1901, ist mir nie zu Gesicht gekommen. Wie ich aus dem gleich zu nennenden Buche Kalbows erfahre, behandelt Cipriani die germ. Eigennamen auf *-mar*, *-gar*, *-hari*, *-far* und deren Entwicklung im Frz., Prov. und It. — Das wichtigste Werk über diesen Gegenstand ist das von Werner Kalbow, *Die germ. Personennamen des afrz. Heldenepos und ihre lautliche Entwicklung*, Halle, 1913. Er behandelt zuerst einige allgemeine Fragen wie die Zeit der Übernahme der germ. Eigennamen, ihre Bildung, ihren Fugenvokal, ihre Latinisierung, den dabei wirksamen Einfluss der Volksetymologie und sonstige Veränderungen sowie die Zusammenstellung zu Paaren und gibt dann im Hauptteil eine ausführliche Lautlehre der germ. Eigennamen, von denen er nicht nur die fränk., sondern auch die viel weniger zahlreichen ahd. behandelt. Das Buch ist mit guter Kenntnis der rom. Lautentwicklung einerseits, des germ. Namensmaterials andererseits abgefasst, wenn man auch in vielen Einzelheiten anderer Meinung als der Verfasser sein kann und sein wird. Nur die Beschränkung auf die Darstellung der lautlichen Verhältnisse ist zu beklagen. Sehr viele Namen sind an mehreren Stellen der Lautlehre behandelt, die allerdings in Verzeichnis der Namen am Schluss bei jedem Namen angegeben sind; man muss aber oft drei, ja vier und fünf Stellen nachschlagen, um sich über einen einzigen

Namen zu unterrichten. Auch ist oft der zugrundeliegende germ. Name in der Gänze gar nicht angegeben, sondern nur das erste oder nur das zweite Element. Es wäre gut gewesen, alle afrz. Namen alphabetisch anzuordnen und zu jedem Namen den zugrundeliegenden fränk. unter Hinweis auf den entsprechenden ahd. oder ags. Namen anzugeben. Auch wären nicht nur die Chansons de geste, für die Kalbow freilich die bequeme *Table des Noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées* von Langlois vorlag, sondern auch die übrige afrz. Literatur zu berücksichtigen, wenn auch die Chansons de geste die Mehrzahl aller überhaupt überlieferten afrz. Namen germ. Ursprungs enthalten. Kalbow hat zwar ausser den Chansons de geste schon die Chroniken Waces und Benoits, den *Roman de Renart* und *Aucassin et Nicolette* herangezogen; doch genügt dies nicht. Auch die in frz. Ortsnamen steckenden Personennamen fränk. Herkunft, die Kalbow gelegentlich berücksichtigt hat, sind systematisch zu verwerten.

Kurz, zur Erforschung der frz. Personennamen germ., d. i. in der Hauptsache fränk. Ursprungs, sind noch sehr viele Arbeiten zu machen, die sofort in Angriff genommen werden könnten. Zur Erleichterung solcher Arbeiten ist zu verlangen, dass jede Ausgabe von literarischen Texten und von Urkunden mit einem vollständigen Verzeichnisse der Namen am Schluss versehen werde.

Im vorhergehenden war von frz. Ortsnamen die Rede, die Personennamen fränk. Ursprungs enthalten. Die Personennamen, die die Funktion und in den alten Belegen auch die Form des Genitivs haben, bilden das eine Element, während ein Appellativum wie *bourg*, *château*, *cour(t)*, *meis*, *ménil* (aus afrz. *mes*, *mesnil* « Haus »), *ville*, *villiers* « Weiler », *mont*, *val* das andere Element ist. Offenbar bezeichnete der Personenname den Besitzer des Hofes oder des Schlosses, von dem der Ort ausging. Der Personenname im Genitiv steht hiebei an erster oder zweiter Stelle; es findet sich z. B. neben *Avricourt* aus Eburhardi cohortem ein *Courtedoux* aus cohortem Udulfi. Da Namen fränk. Ursprungs auch von Romanen angenommen wurden, weil sie für vornehm galten (Witte, *Deutsche und Keltoromanen in Lothringen*, 12 ff.), so beweist die Benennung eines Ortes mit einem Namen fränk. Herkunft keineswegs, dass der Ort von einem Franken gegründet wurde, sondern nur, dass er nach der Einwanderung der Franken gegründet

oder, wenn schon früher vorhanden, umbenannt wurde. Nun hat aber Gröber in seinem *Grundriss*, I[1], 423f., [2], 547f. in der Voranstellung des Personennamens in der Funktion des Genitivs einen sprachlichen Beweis dafür gefunden, dass diese Ortsnamen Übertragungen oder Nachbildungen germ. Namen seien und germ. oder doch von Germanen in Besitz genommene, wenn auch bei ihrer Niederlassung schon vorhandene Ortsanlagen bezeichneten. Die Ortsnamen, die einen Personennamen fränk. Ursprungs enthalten, können selbstverständlich erst nach der Einwanderung der Franken entstanden sein. Damals war aber, wie Gröber betont, der mit einer Endung gebildete Genitiv aus der Volkssprache bereits verschwunden, die zudem das in der Funktion des Genitivs stehende Substantiv dem es regierenden Substantiv nachgesetzt und nicht vorangestellt habe. Bei den Germanen war dagegen die Voranstellung des Genitivs immer üblich ; man denke an Namen wie *Wilhelmshaven*, *Williamstown*. Die Romanen haben ihr *bourg* oder *chastel* für den germ. Ausdruck gesetzt, den Namen im Genitiv aber an seiner Stelle belassen und nur notdürftig romanisiert. Die Ansicht Gröbers ist von Kornmesser, *Die frz. Ortsnamen germ. Herkunft*, I. *Die Ortsgattungsnamen*, Diss. Strassburg, 1888, weiter ausgeführt worden, der die Namen auf *-ville*, *-villier*, *-court*, *-metz*, *-ménil*, *-château*, *-champ*, *-pré*, *-mont*, *-val*, *-pont* und auch auf andere Appellativa gesammelt hat. Später hat Schiber, *Die fränk. und alemann. Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass und Lothringen, ein Beitrag zur Urgeschichte des deutschen und des frz. Volkstums*, Strassburg, 1894, die Frage vom historischen, nicht wie Kornmesser vom linguistischen, Standpunkte behandelt. Sein fünftes Kapitel (43ff.), betitelt « Die germ. Ortsnamen in Frankreich », geht uns hier besonders an. Er zeigt darin, dass die Namen auf *-court*, *-villiers* (*-villers*, *-viller*) und *-ville*, von ganz geringen Ausnahmen abgesehen, nur in Nordfrankreich vorkommen, und hat ihre Verbreitung auf einer am Schluss beigefügten Karte dargestellt. Aus ihr ersieht man, dass die Namen auf *-court*, *-ville*, *-villiers*, die drei wichtigsten Typen solcher Namen, nur bis zu einer Linie vorkommen, die von der Bucht von Saint-Michel über Orléans zum Nordufer des Genfer Sees geht. Dabei ist die Bourgogne mit solchen Ortsnamen sehr schwach besetzt. Diese Verbreitung der Ortsnamen, die aus einem Personennamen an erster und einem Appellativum an zweiter Stelle zusammengesetzt sind,

über Nordfrankreich ist eine starke Stütze für die Ansicht Gröbers, der in einer Besprechung der Schrift Schibers in *ZrP*, 18, 440 ff. seine Auffassung gegen die Einwände des genannten Witte, 34 ff. gut verteidigt hat (443f.). Sie ist denn auch von Meyer-Lübke, *Einführung*[1], 204, [2], 252, [3], 276 angenommen worden; ihm « zeigen die frz. Namen auf *-court*, *-ville*, *-viller*, *-ménil* u.a. mit einem germ. Namen im ersten Teile, dass zunächst ein Hof mit deutschem Besitzer zugrunde liegt, was allerdings nicht ausschliesst, dass der Hof schon vor dem Eindringen der Germanen bestanden habe ». Der germ. Ursprung solcher Namen ergibt sich, wie zu betonen ist, nicht aus dem Gebrauch der lat. Genitive an sich; denn dieser Genitiv hat sich, wie Meyer-Lübke, *Historische Gram. der frz. Sprache*, I, 179 bemerkt, bei der Bildung von Ortsnamen noch zu einer Zeit gehalten, wo er sonst längst aufgegeben war, offenbar im Urkundenlatein. Auch Gröber bezeichnet Ortsnamen mit nachgesetztem Personennamen in der Funktion des Genitivs wie *Courtedoux* aus cohortem Udulfi als « undeutsch, daher rom. ». Nur die Voranstellung des Genitivs vor das Appellativum weist auf germ. Ursprung, weil sie im 6., 7. Jahrhunderte nach Chr. in Nordgallien ohne germ. Vorbild nicht mehr erfolgt wäre. Ortsnamen wie Augustodunum gehen in eine viel frühere Zeit zurück, weil sie noch gall. Appellativa verwenden, und die Namen der Wochentage wie Martis dies ebenfalls, weil sie noch die Namen heidnischer Götter enthalten. Dasselbe gilt von jovis barba, frz. *joubarbe*. *Orpiment* setzt das schon lat. auripigmentum fort. Pflanzennamen wie *chiendent*, *pourpier* aus pulli pes sind Latinismen (Meyer-Lübke, *Hist. Gram. der frz. Spr.*, II, 163), stammen aus dem Latein der Botaniker. Es bleibt *orfèvre*, dessen Grundform aurifabrum aus dem in aprov. *daurivelier* erhaltenem aurificem entstanden sein dürfte; man betonte aurifícem (wie recípit) und ersetzte das unverständliche -ficem durch das verständliche fabrum. Eine Zusammensetzung wie Eburhardi cohortem wäre im 6. Jahrhunderte von unbeeinflussten Romanen Nordgalliens kaum mehr gebildet worden; sie ist höchstwahrscheinlich die halbe Übertragung eines fränk. Eburhardes-hof. Diese Ortsnamen zeigen die Verbreitung der zerstreuten Einzelsiedlungen der fränk. Krieger auf dem eroberten gall. Boden innerhalb der an Zahl stark überwiegenden rom. Bevölkerung an.

Die Franken haben dem Gallorom. nicht nur manche Gattungs-

wörter, viele Personennamen und nach ihrer Sprachgewohnheit gebildete Ortsnamen, sondern auch zwei Präfixe und mehrere Suffixe aufgedrängt.

Die beiden Präfixe sind afrz. *for-* und *mes-*. Afrz. *forbatre* « zerschlagen », *soi forboire* « sich betrinken », *forceler* « betrügerischerweise verbergen », *forconseillier* « schlecht beraten », *soi forfaire* « sich vergehen », *soi forjouir* « sich übermässig freuen », *soi formarier* « sich unstandesgemäss verheiraten », *formordre* « ungesetzlich angreifen », *fortaillier* « zu reichlich abschneiden » bieten ein afrz. *for-* « übermässig, schlecht », das wegen des Fehlens des *s* und wegen der Bedeutung schwer von lat. foris « draussen », afrz. *fors* hergeleitet werden kann, dafür in der Form und Bedeutung dem alts. *fur-*, *for-*, altbayr., altostfränk. *for-*, altrheinfränk. *fir-*, *fer-*, mhd., nhd. *ver-* « ganz, bis zu Ende » entspricht. Afrz. *forbanir* « verbannen » könnte nach seiner Bedeutung foris enthalten, kann aber andererseits von ahd. *firbannan*, mhd. *verbannen* gleicher Bedeutung nicht getrennt werden. Aus der germ. Bedeutung « ganz, bis zu Ende », die noch in nhd. Verben wie *verbrauchen*, *vertrinken*, *verzehren* klar ist, konnte sich die rom. « im Übermass » entwickeln. Auch die Bedeutung « schlecht, verbrecherisch », die *for-* in afrz. Verben hat, kommt germ. Bildungen zu; den afrz. *forceler*, *forconseillier*, *soi forfaire* entsprechen noch im Mhd. *verheln*, *verrâten* « durch schlechten Rat irreleiten », *sich vertuon* « sich im Handeln verfehlen ». Auf Grund dieser Sachlage hat denn Baist, *Rom. Forsch.*, 12, 650 und *AnS*, 138, 230 mit Recht afrz. *for-* der genannten Verba vom germ. Präfixe hergeleitet; Nyrop, III, 239 und Meyer-Lübke, *Hist. Gram. der frz. Sprache*, II, 156 haben ihm beigestimmt. Baist hat, obwohl das Alts. und das Altostfränk. *fur-*, *for-* haben, dem afrz. *for-* ein fränk. *fir-* zugrundegelegt, wegen Formen wie *firbanniti*, *ferbanniti*, *ferbatudo* in merowingischen Urkunden mit Recht. Durch den Einfluss des Labials auf das unbetonte *e* wurde *fer-* später zu *for-* im Afrz.; Baist hat ein dies bezügliches Bedenken von G. Paris, *Rom.*, 31,633 in der *ZrP*, 28, 94 f. entkräftet. Neben *for-* aus fränk. fir- besass das Afrz. *fors-* « hinaus » aus lat. foris. Eine sekundäre Vermischung der beiden Präfixe war unvermeidlich; sie bewirkte in manchen Fällen die Schreibung und wohl auch die Aussprache von *fors-* für das ursprüngliche *for-*. Dies und die bei einigen Wörtern sich ergebende Schwierigkeit, *for(s)-* aus fir- oder foris herzuleiten, darf nicht etwa veranlassen, den Anteil

des fränk. fir- an afrz. *for(s)* zu leugnen. Aprov. *for-*, *fors-* hat in den meisten Fällen die Bedeutung « hinaus-, aus-, ab- » (Adams, *Word-formation in Provençal*, 446 f.). Nur *forfaire* « sich vergehen » und *for-jutjar* « ungerecht verurteilen » enthalten sicher *for-* « zu Unrecht ». Sie stammen entweder von afrz. *forfaire*, *forjugier* oder mit diesen von der fränk. Entsprechung des mhd. *vertuon*, *verurteilen*. Die Herleitung des aprov. *forfaire*, *forjutjar* von foris facere, foris judicare durch Adams ist begrifflich unwahrscheinlich.

Das andere Präfix fränk. Ursprungs ist afrz. *mes* « miss- ». Nachdem Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 570 und 635 sowie Nyrop, III, 218 es von minus « weniger » hergeleitet haben, habe ich, *ZrP*, 39, 204 ff., wie z. T. auch Staaff, *Nordisk tidskrift for filologi*, 4. Serie, 4, 63 ff., germ. miss- darin gesehen, span. *menoscabar* « verringern » wie übrigens schon Meyer-Lübke, *ZrP*, 35,244 als Entlehnung aus aprov. *menescabar* erklärt, weil das veraltete span. *mescabar* von aprov. *mescabar* stammt, und die prov. Formen mit *mens*, *menhs*, *meneś*, die nur bei Wörten vorkommen, deren Bedeutung den Begriff « weniger » zulässt, für volksetymologische Umgestaltungen von *mes-* nach *mens*, *menhs* « weniger » gehalten. Darnach ist das, was für die Herkunft des Präfixes *mes-* von minus scheinbar spricht, in Wahrheit nicht beweisend. Wenn nun auch Meyer-Lübke, *ZrP*, 35,244 ohneweiters zuzugeben ist, dass afrz. *mescheoir* lautlich ebenso gut von *minuscadere kommen könnte, wie *mestier* von ministerium kommt, so ist andererseits zu betonen, dass es lautlich ebensogut von germ. miss- herkommen kann und dass die Bedeutung viel mehr für germ. miss- als für lat. minus spricht. Auch für die Erklärung eines rom. Präfixes ist ja nicht nur die lautliche Möglichkeit, sondern auch die Bedeutung von grösster Wichtigkeit. In der *Hist. Gram. der frz. Sprache*, II, 161 hat Meyer-Lübke *mé-* wieder von minus hergeleitet, ohne meine Ausführungen zu erwähnen, sei es auch nur sie ablehnend. Vor kurzem hat nun Lozinski, *Rom.*, 50,515 ff. die Herkunft des frz. *mes-* von germ. miss- in ausführlicher Darlegung zu höchster Wahrscheinlichkeit erhoben. S. denselben, *Rom.*, 51, 409.

An die frz. Präfixe fränk. Herkunft schliessen sich die Suffixe gleichen Ursprungs an. Als solche sind zunächst *-ard*, *-aud*, *-enc* zu nennen, die Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 550, 552, 556 und *Hist. Gram. der frz. Spr.*, II, 33, 100, 125 sowie Nyrop, III, 166, 168, 170 von germ. *-hard*, *-wald*, *-ing* richtig hergeleitet haben. Die

Versuche von Philipon, *Rom.*, 35, 1 ff., bez. 43, 29 ff., bez. 43, 50 ff., die Ausgänge *-enc*, *-engo*, bez. *-ard*, *-ardo*, bez. *-ald*, *-aldo* in Orts-, Fluss- und Bergnamen Frankreichs, Italiens und Spaniens mit dem gleichen Ausgängen in Bezeichnungen von Personen zu verbinden, die Ausgänge in beiden Verwendungen von germ. -ing, -hard, -wald zu trennen und von vorrömischen, etwa ligurischen, Suffixen herzuleiten, sind nach meiner Ansicht völlig misslungen.

Gegen die Ausführungen über *-enc* haben schon Thomas in einer Zusatznote der *Romania* und Meyer-Lübke, *ZrP*, 30, 750 schwere Bedenken erhoben. Da Philipon nur die geographischen Namen Südfrankreichs auf *-enc*, *-enca* mit den prov. Adjektiven gleichen Ausgangs und den it. auf *-engo*, *-enga* verbindet, so betreffen seine Ausführungen die afrz. Wörter auf *-enc*, *-anc*, *-ant*, die Nyrop, III, 171 gesammelt hat, nicht direkt, aber doch indirekt. Nach den it. Adjektiven auf *-engo*, *-enga* hatten die prov. auf *-enc*, *-enca* im Fem. gewiss ursprünglich *-enga*, für das *-enca* nach dem Mask. eintrat. Diese einst auf -ingus, -inga ausgehenden Adjektiva können mit den geographischen Namen Südfrankreichs auf *-enc*, *-enca*, Norditaliens auf *-inco*, *-inca* schon wegen der Laute nicht zusammenhängen. Dazu kommt die völlige Verschiedenheit der Begriffssphären und die Tatsache, dass die Adjektiva meistens völlig klare germ. oder lat. Stämme, die geographischen Namen sonst unbekannte, vorrömische Stämme haben. Kurz, jeder Zusammenhang ist abzulehnen. Das germ. Suffix -ing entspricht dagegen dem afrz. *-enc*, aprov. *-enc*, *-enca*, it. *-engo* nicht nur lautlich, sondern, wie sich im einzelnen zeigen liesse, auch begrifflich. Die Herkunft des rom. Suffixes vom germ. -ing ist daher nicht zweifelhaft.

Ebenso unglücklich war der Versuch Philipons, *-ard* als vorrömisch zu erweisen. In *Rom.*, 43, 29, am Anfange seines Artikels, erwähnt Philipon zwar vier aus der Zeit vor der Völkerwanderung überlieferte Personennamen, in denen die Lautgruppe -ard- vorkommt und die, wenn sie unser Suffix enthielten, dessen fränk. Herkunft wegen ihres frühen Auftretens ausschliessen würden. Sie müssen daher kurz besprochen werden. Cabardiacum, der Name zweier Landgüter in der 104 nach Chr. geschriebenen Inschrift *CIL*, XI, 1147, pag. II, 47-65 aus Veleia und von Flechia, *Di alcune forme de'nomi locali dell'Italia superiore*, 28 mit *Caverzago*, Namen eines Weilers der Provinz Piacenza, identifiziert, war mit dem die Zugehörigkeit bezeichnenden Suffixe -āko gall. Ursprungs vom Namen

des Besitzers *Cabardius abgeleitet, der ein Gut in der Gegend von Placentia-Piacenza hatte. Caesardia kommt in der Inschrift *CIL*, II, 2671 aus Asturien, Lafarda in der *CIL*, V, 4748 aus Brescia, endlich der Göttername Arardus und Alardostus, der aus *Arardostus durch Dissimilation entstanden war, in den aus Aquitanien stammenden Inschriften *CIL*, XIII, 41 und 313 vor. Der von Philipon in diesem Zusammenhange noch angeführte frz. Familienname *Gavard* muss keineswegs mit den Ortsnamen *Gabarda* der Provinzen Pavia und Valencia, *Gavardo* der Provinzen Bergamo, Brescia, Reggio di Emilia zusammenhängen und ist zudem aus alter Zeit nicht überliefert. Somit sind aus dem Altertum der Göttername Arardus in Aquitanien, die Personennamen *Cabardius und Lafarda in Norditalien, der Frauenname Caesardia in Asturien überliefert. Zwei der vier Namen gehen nicht auf -ardus, -arda, sondern auf -ardius, -ardia aus; man ist von vornherein nicht berechtigt, daraus Namen auf -ardus, -arda zu erschliessen. Bei diesem überaus dürftigen Material kann kein besonnener Forscher die Verwendung von -ardos zur Bildung von Personennamen in einer der vorrömischen Sprachen behaupten. Die von Philipon, 31 ff. aus dem Mittelalter angeführten Personennamen auf *-ardus, -arda* erweisen aber wegen ihres späten Auftretens kein vorrömisches Suffix -ardus. Mit den Namen von Orten, Flüssen, Bergen endlich, die Philipon, 36 ff. in grosser Anzahl anführt und die auf *-ard, -arde, -ardo, -arda* ausgehen, hängen die rom. Gattungswörter auf *-ard*, die fast ausschliesslich Personenbezeichnungen oder auf Personen angewendete Eigenschaftswörter sind, wegen der Verschiedenheit der Begriffssphäre nicht zusammen. Irgendein beweiskräftiges Argument für die Herkunft des Suffixes *-ard* aus einer vorrömischen Sprache fehlt somit. Andererseits lassen sich die rom. Personenbezeichnungen auf *-ard* als Nachbildungen germ. Personennamen auf -hard erklären. Kurz, die Herkunft des Suffixes *-ard* von fränk. -hard ist nach wie vor unzweifelhaft.

Schliesslich hat Philipon, *Rom.*, 43, 50 ff. auch *-aldo* unter die rom. Suffixe vorlat. Ursprungs eingereiht. Da auch die rom. Wörter auf *-aud, -aldo* zumeist Personenbezeichnungen oder auf Personen angewendete Eigenschaftswörter sind, so hängen sie wieder mit den auf altes -aldus endigenden Orts-, Gebirgs- und Flussnamen, die Philipon zusammenstellt, nicht zusammen. Die Personennamen

auf *-aldus* aber, die er anführt, sind alle aus dem 10., 11., 12. Jahrhunderte belegt und erweisen schon deshalb kein vorrömisches Suffix -aldo. Andererseits kann man die auf *-aud* ausgehenden frz. Personenbezeichnungen und auf Personen angewendeten Adjektiva nicht von den frz. Personennamen auf *-aud* trennen, die Nyrop, III, 169 in grösserer Zahl verzeichnet und die aus fränk. Eigennamen herstammen; jene Appellativa kann man als Nachbildungen dieser Eigennamen erklären. So ist die Herkunft des frz. *-aud* von fränk. -bald und -wald als zweitem Elemente von Eigennamen nicht zweifelhaft.

Nachdem so der germ. Ursprung der frz. Suffixe *-anc, -ard, -aud* erwiesen ist, bleibt noch der speziell fränk. zu besprechen. Afrz. *-enc, -anc, -ant* hat prov. *-enc*, it. *-ingo*, span., port. *-engo* neben sich. So könnte -ing schon aus dem Westgerm. stammen, was ich in meinem Buche, 86 f. tatsächlich, wenn auch mit starkem Zweifel, angenommen habe. Aber das Vorhandensein von Bildungen auf -ingus im Volkslatein ist deshalb unwahrscheinlich, weil Wörter auf *-anc, -enc, -ingo, -engo* gleichen Stammes in den verschiedenen rom. Sprachen fehlen. Das Auftreten des Suffixes an verschiedenen Stämmen weist auf selbständige Anfügung hin. Im Afrz. ist *-enc* übrigens viel weniger gebraucht worden als im Aprov. Wörter auf *-aldo* fehlen im Span., von dem sicher entlehnten *araldo* « Herold » abgesehen. Die it. Wörter auf *-aldo* haben wieder keine Entsprechung im Frz. und Prov., ausgenommen *araldo* « Herold », *ribaldo* « Schurke », die in später Zeit aus Frankreich entlehnt sein können und nach Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 551; *REW*, 4115*b*, 4206 wirklich entlehnt sind, sowie *cortaldo* « Pferd mit gestutztem Schwanze », dessen spezielle Bedeutung Herkunft von dem in weiterer Verwendung stehenden frz. *courtaud* « Tier mit gestutztem Schwanze » (Hund oder Pferd) wahrscheinlich macht. Im übrigen ergibt sich, dass der Ausgang -aldus in Frankreich und Italien selbständig und nach verschiedenen Musterwörtern an rom. Stämme angefügt wurde.

Es bleibt -ardus, das fruchtbarste der drei Suffixe, übrig. Es stammt von dem durch ahd. *hart*, alts. *hard*, ags. *heard* « stark, fest » bezeugten germ. hard als zweiten Elemente zusammengesetzter Personennamen. Während Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 556 « bei Franken, Burgunden und Langobarden eine gewisse Beliebtheit derartiger Bildungen » annahm, wies Philipon, *Rom.*,

43, 48 f. darauf hin, dass unter den überlieferten burgund., langobard. und westgot. Namen keine auf *-hard* sind. Wohl aber gibt es ahd. Namen auf *-hart* und gab es fränk. auf *-hard*. Ein . . rhardi, das man zu Everhardi ergänzt, steht in einer christlichen Inschrift der Rheinlande (Schönfeld, *Wörterbuch der altgerm. Personen- und Völkernamen*, 84) und Leudardos als Name eines Franken bei Prokop, *Bellum Goticum*, 4, 24, 30. Darnach kann das rom. Suffix *-ard* nur aus dem Westgerm. oder dem Fränk. stammen. Da die Form des germ. Namenselementes im Westgerm. und im Fränk. die gleiche war, so kann die Frage, ob westgerm. oder fränk. Ursprung wahrscheinlich sei, nur vom Rom. aus entschieden werden. Es handelt sich darum, ob die Wörter auf *-ardo* in den rom. Sprachen ausserhalb Frankreichs, im It. und Span. bodenständig oder aus Frankreich entlehnt sind. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 557 bemerkte, dass Spanien das Suffix *-ardo* nur in Lehnwörtern kenne, und neigte dazu, auch die it. Wörter auf *-ardo* für Entlehnungen aus Frankreich zu halten. Diese Auffassung ist tatsächlich wahrscheinlich. Sie für die span. Wörter durchzuführen, ist ziemlich leicht. Da mhd. *bastart* und ndl. *bastaard* sicher von afrz. *bastart* stammen, so ist höchstwahrscheinlich auch span. *bastardo* so wie it. *bastardo* aus dem Afrz. entlehnt, zunächst in die Sprache der ritterlichen Kreise als Bezeichnung des unehelichen und deshalb nicht erbberechtigten Kindes. *Begardo, bigardo* « Begharde » stammt von mfrz. *begart*, weil die Sekte der Begharden im äussersten Nordosten Frankreichs aufkam. *Billarda* « Minkenspiel der Kinder » kommt von frz. *billard*, das im Span. wegen *billa* weiblich wurde. *Buharda* « Dachfenster » ist aus *buhera* « Loch, Schiesscharte » nach *mansarda* « Dachstube » gebildet, das von frz. *mansarde* herkommt; *bufarda* « Schürloch des Ofens » ist mit *buharda* etymologisch identisch. *Espingarda* « Art kleine Kanone » stammt, weil es nur die sekundäre Bedeutung hat, von it. *spingarda* « Steinschleuder, kleine Kanone », das wieder aus dem seit dem 13. Jahrhunderte bezeugten afrz. *espringale* « Steinschleuder » über **springarda* hervorging. *Fajardo* « Art Pastete « kann wegen des erhaltenen *f* nicht echt kastilisch sein und entstand vielleicht über **farjardo* aus frz. *pâté farci* « gefüllte Pastete », das Littré unter *farci* belegt. Aragon. *gabarda* « Hagebuttenstrauch » hat nach kat. *gavarrera* gleicher Bedeutung, prov. *gavarrier* « Brombeerstrauch », gask. *gavarro* « Stechginster » *-arda* für älteres *-arra*

angenommen. Span. *gallardo* « tapfer, stattlich, grossmütig » kann nicht echt kastilisch sein, weil sein *ll* nach aprov. *galhart*, frz. *gaillard* für *lj*, nicht für *ll* steht und altes *lj* kastilisches *j* ergab. *Jabardo* « Bienenschwarm » stammt von kat. *jabart* « zweite Brut der Bienen » und dieses von arab. *ǵawâl*, dem Pl. von *ǵûl* « Herde », Wahrmund, I, 473*a*; das Kat. fügte öfters unhistorisches *t* an und sagt z.B. *cart*, *mart* für *car*, *mar*. So bleibt *moscarda*, port. *moscardo* « Viehbremse », das Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 558 auffällig fand. Da die anderen span. Wörter auf *-ardo*, *-arda* Lehnwörter aus dem Frz. oder Prov. oder Kat. sind, so ist es wahrscheinlich, dass auch *moscarda* Lehnwort sei; es stammt wohl von der alten Entsprechung des in den Landes gebrauchten gask. *mouscard* « Viehbremse » und hat den weiblichen Ausgang nach *mosca* angenommen, während port. *moscardo* männlich blieb. Kurz, das Span. hat keine bodenständigen Wörter auf *-ardo*, *-arda*. — Die it. Wörter dieses Ausgangs als Lehnwörter zu erweisen oder doch die Entlehnung wahrscheinlich zu machen, ist viel schwerer. It. *bastardo*, *bugiardo*, *codardo*, *gagliardo*, *linguardo*, *nasardo*, *testardo*, *vecchiardo* haben afrz. *bastart*, *boisart*, *couart*, aprov. *galhart*, afrz. *languart*, *nasart*, *testart*, *vieillart* zur Seite; das Aprov. hat ausser *galhart* noch *bastart*, *coart*, *testart*, *velhart*. Es ist eine offene Frage, ob diese übereinstimmenden Bildungen des Frz., Prov., It. auf vulgärlat. Wörter zurückgehen oder ob die it. Wörter aus Frankreich entlehnt sind. It. *infingardo* « träge » kann aus afrz. *feignant* « träge » über **infingando* durch Dissimilation entstanden sein und *scansardo* « träge » zu *scansare* « einer Arbeit ausweichen » hervorgerufen haben. Da Personennamen germ. Ursprungs auf -ardus aus der Zeit des römischen Reiches nicht überliefert sind und doch nur solche Namen der Ausgangspunkt von Bildungen wie *codardus, *linguardus, *testardus hätten sein können, so ist die Entstehung solcher Wörter schon im Volkslatein höchst unwahrscheinlich. Der westgerm. Ursprung des rom. Suffixes ist daher abzulehnen und nur die fränk. Herkunft bleibt übrig, die denn auch von Meyer-Lübke, *Hist. Gram. der frz. Spr.*, II, 33 angenommen wurde. Das zunächst nur im Frz. heimische Suffix *-ard* hat in dieser Sprache seinen Gebrauch wie in keiner anderen rom. Sprache ausgedehnt. Glaser, *Le sens péjoratif du suffixe* -ard *en français*, *RF*, 27, 932 ff. hat die Entwicklung von *-ard* in den neueren Sprachperioden dargelegt, die Anfänge aber, besonders die vorlit-

terarische Entwicklung nicht genügend klar gelegt. Diese hat Meyer-Lübke a.a.O. skizziert; sie kann hier nicht in ihren Einzelheiten besprochen werden.

Ausser *-an(t)*, älterem *-anc*, *-ard*, *-aud* sind noch andere frz. Suffixe auf fränk. Ursprung zurückgeführt worden. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 451 hat afrz. *espoisse* « Dicke », *estrece* « Enge », *graisse* « Fett », *groisse* « Dicke », *laise* « Breite », *privaise* « Abort », zunächst « Heimlichkeit », bez. die zugrundeliegenden gallorom. Wörter *spissia, *strictia, *grassia, *grossia, *lātia, *privātia als Nachahmungen der germ. Adjektivabstrakta auf *-î* « bei den Romanen auf nordfrz. Boden » angesehen. Von diesen Wörtern scheidet *crassia oder, da das Volkslatein grassus für crassus sagte, besser *grassia aus, weil es nicht nur dem frz. *graisse*, aprov. *graisa*, kat. *graxa* « Fett », sondern auch dem ait. *grascia*, port. *graxa* gleicher Bedeutung zugrundeliegt und darnach gewiss in das Volkslatein zurückgeht, in diesem von grassus abgeleitet wie angustia von angustus. Zu afrz. *espoisse*, *estrece*, *groisse* treten aprov. *espesa* « Dicke », auch **espeisa*, das in *espeisedat*, *espeiseza* steckt, *estreisa* « Enge », *groisa* « Dicke »; darnach waren *spissia, *strictia, *grossia nicht nur auf nordfrz. Boden üblich. Dies spricht gegen die Annahme, dass es sich um Nachbildungen germ., d.h. fränk. Bildungen handle, weil in Südfrankreich die germ. Einwirkung zu schwach war, um solche Nachahmungen zu bewirken. Die Annahme ist zudem unnötig, da das Volkslatein Adjektivabstrakta auf -ia wie *fortia bildete, das von fortis ebenso abgeleitet war wie angustia von angustus. So hat denn Meyer-Lübke jetzt in der *Hist. Gram. der frz. Spr.*, II, 67 unten die Annahme germ. Einwirkung aufgegeben und *estrece*, *espoisse*, *groisse*, *laise*, *privaise* als Nachbildungen von *force*, *graisse* erklärt.

Weiters hat Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 494 und *Hist. Gram. der frz. Spr.*, II, 76 richtig die afrz. Verbalsubstantiva *aatine*, *geïne*, *guerpine*, *haïne*, *plevine*, *saisine*, zu denen aprov. *plevina*, *sazina* treten, aus germ. d.h. nach der Verbreitung der rom. Wörter fränk. Verbalsubstantiven auf *-în* erklärt, die den got. auf *-eins*, ags. auf *-en*, ahd. auf *-în*, *-î* entsprachen (Kluge, *Nominale Stammbildungslehre der altgerm. Dialekte*, 75 f.). Das von Meyer-Lübke an der ersten Stelle noch angeführte aprov. *ataïna* « Besorgnis », auch *taïna* « Verzögerung, Besorgnis, Klage » und das verwandte afrz. *ataïne* « Verdruss, Bedrückung, Herausforderung, Streit », nach Tobler « Kränkung,

Angriff », deren Herleitung von der fränk. Entsprechung des mhd. *tagedinc, teidinc* « Verhandlung » durch Diez, 683 lautlich unmöglich ist (*REW*, 8526) gehen wohl auf ein *adtagīna und dieses auf fränk. *artagîn, das Verbalsubstantiv von *artagên, zurück, das dem ahd. *arzagên*, mhd. *erzagen* « verzagen » entsprach; die germ. Bedeutung « das Verzagen » verschob sich im Gallorom. zu « Verzögerung » einerseits, zu « Besorgnis, Verdruss » andererseits. Da das Ahd. *-î* auch bei starken Verben bietet und andererseits *-ên, -ôn*, die den got. *-ains, -ons* entsprochen hätten, nicht mehr aufweist (Kluge a.a.O.), so ist die Annahme eines altfränk. *artagîn zu *artagên ohne Bedenken. Die Bedeutung « Herausforderung, Kränkung » des afrz. *ataïne* stammt von *aatine*. Afrz. *aatine, ataïne, gehine, guerpine, haïne, plevine, saisine*, von dem ait. *sagina* « Nutzniessung, Herrschaft », nit. *staggina* « Pfändung » stammt, rühren alle von der Entlehnung fertiger fränk. Wörter her und erweisen keine Verwendung des fränk. Suffixes *-în* der Verbalabstrakta im Gallorom. Allerdings hat Meyer-Lübke seiner Zeit afrz. *gesine* « Wochenbett », das einen lat. Stamm hat, an die Gruppe *aatine, guerpine* angechlossen; aber kalabr. *jacina* « Lager », sizil. *jacina* « Wöchnerin » weisen zusammen mit aprov. *jazina* « Wochenbett » und dem frz. Worte auf ein schon lat. *jacīna, dass denn auch von Meyer-Lübke, *REW*, 4565 angesetzt wurde und über Gallien und Italien verbreitet war. Wegen dieser Verbreitung und seines Alters kann *jacīna keine Nachbildung germ. Verbalsubstantiva sein. Afrz. *covine* « Gedanke, Plan, Lage eines Menschen, Gefolge, Versammlung, Verkehr », auch *covin* « Gedanke, Plan, Art, Zusammenkunft », ist nicht, wie Meyer-Lübke in der *Frz. Grammatik* behauptet, von *covir* « wünschen » abgeleitet, sondern wegen des aprov. *convina* « Übereinkunft, Plan, Gedanke » von *convenir*; *convenīna wurde durch Haplologie zu *convīna und dieses in Frz. durch Dissimilation zu *covine*, das dann allerdings als Ableitung von *covir* gefühlt werden mochte. Seine Bedeutung « Gedanke » entstand aber nach dem aprov. Worte aus « Plan » und dies aus « Übereinkunft ». Gallorom. *convenīna und *convenīnum, das afrz. *covin* ergab, kann die Nachbildung eines fränk. *gaqimîn sein, das dem ahd. *giqimî* « Zusammenkunft » entsprach. Da gallorom. commūnis, *compānio neben fränk. *gamain, *gahlaibo (= got. *gahlaiba* « Genosse ») standen, so konnten die in der Romanisierung begriffenen Franken ihr *gaqimîn in *con-

venīnum, *convenīna übersetzen, so wie die Westgoten ihr dem ahd. *girâti* « Ausrüstung » entsprechendes *garēdi in *conrēde oder *conrēdum latinisierten (Meyer-Lübke, *Einführung*[3], 49). In den zugehörigen Verben, dem fränk. *gaqeman und dem lat. convenīre waren ja auch die Stämme *kwem und *ven einander lautlich ähnlich. Die Übersetzung des fränk. *gaqimîn in *convenīna schliesst offenbar keine Verwendung des Suffixes *-în* im Gallorom. in sich. Afrz. *morine*, aprov. *morina* « grosses Sterben » ist nach ruīna « Untergang » gebildet. Als ein im Latein noch nicht vorhandenes Verbalsubstantiv ist noch afrz. *crestine* « Ansteigen des Wassers » zu nennen, das zu dem vom Wasser gesagten *creistre* « ansteigen » nach *ravine d'eaue* « Wolkenbruch » — *ravir* « ungestüm laufen » gebildet wurde. Die Umgestaltung des afrz. **gostin*, **gostine* aus fränk. wôstî (= ahd. *wuostî*) nach *gast* « unangebaut » zu *gastin*, *gastine* « unangebautes Land » hatte zur Folge, dass nach *gast* — *gastine* zu *desert* afrz. *desertine* « Wüste » gebildet wurde (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 494; *Frz. Gram.*, II, 74). Andererseits bildete man nach *gast* « unangebautes Land » — *gastine* dass. zu *gaut* « Wald » — *gaudine* gleicher Bedeutung, ferner nach afrz. *rave* « Überschwemmung » — *ravine d'eaue* « Wolkenbruch », *ravine* « Giessbach, Schlucht » zu *parfont* « Tiefe » — *parfondine* « profonde ravine ». Alle diese Proportionsbildungen schliessen keinen Gebrauch eines Suffixes *-ine* fränk. Herkunft in sich. Es bleiben afrz. *famine* « Hunger », das *seïne* « Durst » nach sich zog, aprov. *famina*; das in béarn. *hami*, span. *hambre*, logud. *famine* erhaltene *fáminen weiblichen Geschlechtes wurde im Gallorom. zu *famínam wie sonst Adjektiva auf -inus zu solchen auf -ínus (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 495). Kurz, das Frz. kannte ein Suffix *-ine* zur Bildung von Verbal- oder Adjektivabstrakten nicht.

Afrz. *haenge* « Hass », *laidenge* « Beleidigung », *losenge* « Schmeichelei » stammen von fränk. *hâdinga, *laidinga, *lausinga (Baist, *ZrP*, 31, 616), fertigen Wörtern, und *meslange* nach aprov. *mèsclanha* gleicher Bedeutung von lat. miscellānea « Gemisch » wie *lange* von lāneum. Afrz. *coustange* « Kosten » und *vuidange* « Entleerung », mir unverständlich, erweisen jedenfalls keinen Gebrauch des fränk. *-inga* im Gallorom.; ein *-anga* aber (Haberl, *ZrP*, 34, 161) bestand schon in Germ. nicht.

Endlich erklärte Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 499 und *Frz. Gram.*,

II, 120 die diminutive Funktion von *-on* in Frz. und Prov. gegenüber der augmentativen in den anderen rom. Sprachen aus dem Einfluss der Personennamen fränk. Herkunft wie *Hue — Huon, Mile — Milon*, deren Obliquus verkleinernd-kosend geworden wäre. Spitzer, *Das Suffix* -one *im Rom.*, Biblioteca dell'Archivum romanicum, II, 2, 183 ff. hat die Auffassung Meyer-Lübkes bestritten, ja verworfen, weil auch lat. *-io* diminutiv war, weil span. *perdigón* « junges Rebhuhn », *rapagón* « junger Bursche » die wegen des *g* gegenüber dem *z* von *perdiz, rapaz* alt sein müssen, auch für Spanien diminutives *-ón* erweisen und *-on* des frz. *Huon, Milon* erst nach dem Untergange der Flexion *Hue, Huon, Mile, Milon* als kosendes Suffix aufgefasst werden konnte. Spitzer erklärt die diminutive Bedeutung nicht aus kosender, sondern im Gegenteile aus verächtlicher und diese aus der individualisierenden Funktion, die lat. -ō, -ōnem sicher hatte, über die sonst vorhandene augmentative Bedeutung. Die Annahme Ws. von Wartburg, *ZrP*, 43, 113, dass aus der individualisierenden Bedeutung direkt die depretiative entstanden sei und aus dieser einerseits die augmentative, andererseits die diminutive, ist weniger wahrscheinlich als Spitzers vortreffliche Erklärung. Spitzers Argumente gegen die alte Annahme Meyer-Lübkes sind nach meiner Ansicht entscheidend. Dass die diminutive Bedeutung alt ist, gibt jetzt Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 93, A. 2 selbst unter Hinweis auf *auciun caesincli* der Kasseler Glossen 84 zu; dass *Huon, Milon* noch in literarischer Zeit einfach Akkusative von *Hue, Mile(s)* waren, kann nicht bezweifelt werden. Da ist nicht einzusehen, wie man dazu gekommen wäre, den Obliquusformen *Huon, Milon* eine kosende Bedeutung zu geben. Spitzers Einwand, dass dies erst nach dem Untergange dieser Flexion möglich gewesen wäre, ist nicht so unstichhältig, wie Meyer-Lübke an der zuletzt angeführten Stelle behauptet. Dazu kommt, dass, was schon Meyer-Lübke in der *Rom. Gram.* in einer Anmerkung betont hat, auch das Korsische diminutives *-one* hat, das doch germ. Einfluss nicht erfuhr. W. von Wartburg, *ZrP*, 43, 114 wies darauf hin, dass auch it. Mundarten des Festlandes diminutives *-one* kennen. Die Vermutung Meyer-Lübkes, *Das Kat.*, 94 ganz unten, dass auch hier irgendein spezieller Ausgangspunkt werde gefunden werden können, ist ein Notbehelf. Eine Erklärung der gleichen Erscheinung in Italien und Frankreich aus gleichem Grunde ist von vornherein viel wahrscheinlicher als eine Herleitung aus

verschiedenen Ursachen. Wie manche Worterklärung durch die Wortgeographie so wird die Erklärung des diminutiven *-on* aus den germ. Personennamen durch die Wortbildungsgeographie widerlegt. Da nicht einzusehen ist, warum *Huon*, *Milon* eine kosend-verkleinernde Bedeutung angenommen hätten, wenn dem Ausgange *-on* eine diminutive Funktion sonst nicht zukam, so möchte ich nicht einmal mit W. von Wartburg, *ZrP*, 43, 114 zugeben, dass die germ. Namen auf *-on* in Frankreich die Entwicklungstendenz zum diminutiven verstärkt haben können. Zusammenfassend können wir sagen, dass das Fränk. der frz. Wortbildung zwei Präfixe (*for-*, *mes-*) und drei Suffixe (*-enc*, *-ard*, *-aud*) gegeben hat.

Weiters hat das Fränk. nicht nur auf die Wortbildung, sondern auch die Wortbiegung des Frz. eingewirkt. Die afrz. Flexion *Aude*, *Audain*, *Berte*, *Bertain*, *Blanche*, *Blanchien*, dann *Eve*, *Evain*, *Pinte*, *Pintain*, *Dive* (Flussname), *Divain*, dann *ante*, *antain*, *nonne*, *nonnain*, *pute*, *putain*, *niece*, *necien*, die entsprechende aprov. Flexion *amda*, *amdan*, *puta*, *putan*, gask. *sian* weisen auf eine gallorom. Flexion -a, -ane bei Femininen hin, die höchstwahrscheinlich aus der Flexion der germ. schwachen Feminina *-a*, Obliquus *-ûn* hervorging; vgl. alts. *tunga* « Zunge », Gen. Dat. Akk. *tungun*, *tungon*; ahd. *zunga*, Gen. Dat. Akk. *zungûn*. Das Rom. ersetzte -a, -one nach den Mask. auf -o, -one durch -a, -ane bei den Femininen. Deren Flexion auf -a, -ane ist von der weiter verbreiteten der Mask. auf -a, -anem (scrība, *scrībānem) wohl zu unterscheiden. Da die von Gröber in seinem *Grundriss*, I[1], 658 Anm. vorgebrachte Erklärung der Form *Evain* aus dem lat., aber nach frz. Art betonten Akkusative Evám lautlich unmöglich ist, weil Evám nur im Kirchenlatein Frankreichs möglich gewesen wäre, bei diesem gelehrten Ursprunge aber am volkstümlichen Wandel von *-an* zu *-ain* nicht teilgenommen hätte (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 25), da ferner die Herleitung der Flexion -a, -anem von Wörtern griech. Ursprungs wie *Hēbē*, *Hēbēnis*, *Hēbēni*, *Hēbēn* durch Hermann Suchier, *GGr.*, I[2], 828 wegen des volkstümlichen Charakters der Flexion und ihres Vorkommens besonders bei Frauennamen germ. Ursprungs und in den am stärksten von germ. Einwirkung betroffenen Gegenden der Romania höchst unwahrscheinlich ist, so bleibt nur die Frage zu beantworten, ob Eva, *Evānem einfach nach Cato, Catōnem gebildet worden sei, wie Foerster, *ZrP*, 3, 566 meinte, oder ob

diese Flexion zuerst bei den rom. Frauennamen germ. Ursprungs in Nachbildung der germ. Flexion aufgekommen sei, wie zuerst Schuchardt, *Zs. für vergleichende Sprachforschung*, 22, 169 und *ZrP*, 6, 617 Anm. 1 sowie Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 24, *Einführung*[1], 150,[2], 168,[3], 189 gelehrt haben. Die bei Frauennamen germ. und nichtgerm. Herkunft vorkommende Flexion kann von vornherein ebenso gut von den nicht germ. Namen auf die germ. übertragen sein wie umgekehrt. Aber das schon erwähnte Auftreten der Flexion gerade in den am stärksten von der germ. Einwirkung betroffenen Gegenden der Romania spricht sehr für den germ. Ursprung des Typus. Im Frz. hat diese Flexion zweifellos die stärkste Ausbildung erfahren. Sie war bei germ. und nicht germ. Frauennamen, bei Gattungswörtern, die Frauen bezeichnen, und sogar bei weiblichen Flussnamen Nord- und Ostfrankreichs üblich, wie A. Thomas, *Les noms de rivières et la déclinaison féminine d'origine germanique*, *Rom.*, 22, 489 ff. gezeigt hat; G. Paris, *Les accusatifs en* -ain, *Rom.*, 23, 321 ff., hat die Beispiele in der alten Literatur und in heutigen Ortsnamen gesammelt. Im Prov. war die Flexion dagegen ziemlich wenig üblich. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 24 konnte nur gask., genauer béarn. *sian* « Tante » aus Lespy-Raymond anführen; Thomas, *Rom.*, 22, 497, A. 2, gab gask. Belege und Suchier, *GGr.*, I², 827 *amdan* « Tante ». Da das Frz. sehr stark, das Prov. nur schwach von der fränk. Einwirkung betroffen wurde, so ist die Herkunft der Flexion -a, -anem bei dieser Verbreitung von Frauennamen fränk. Ursprungs sehr wahrscheinlich. Dagegen spricht das Vorkommen der Flexion im Rätischen (Obwald., Engad., Gredner.) und Lombardischen (Blenio, Mailand), das Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 24 nachweist. It. *puttana* « Hure » stammt dagegen von aprov. *putana* (Meyer-Lübke, *REW*, 6890) und rief, neben ait. *putta* « Hure » stehend, als Gegenteil ait. *mammana* « Hüterin junger Mädchen », auch « Hebamme » hervor, während die Entstehung des ait. *marchesana* « Markgräfin » neben *marchesa* mir unklar ist. Das von Suchier, *GGr.*, I², 828 herangezogene rum. *mîni-tă* « deine Mutter », Akkusativ zu *ma-tă*, ist von *mămînĭ*, Genitiv, Dativ von *mamă* « Mutter », ausgegangen, das auf mamani *CIL*, X, 2965 zurückgeht und wegen seiner Isolierung mit Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 59 als Nachbildung von *tată*, *tătînĭ* « Vater » anzusehen ist. Im Rät. und Lombard. sind die Formen auf *-auns*, *-ans*, bez. *-an* Pl. von Bezeichnungen

weiblicher Personen; nach obwald. *dunauns*, altmailänd. *donan* war *domnānes auf rät. und lombard. Gebiete vorhanden und konnte -ānes bei den paar anderen Benennungen weiblicher Personen hervorrufen. *Domnānes aber, das aus den Alpentälern bis Mailand vordrang, entstand durch Anfügung des Plural *-s* aus *domnān, das zu domna in Rätien nach ahd., speziell altalemann. *frouwa*, Pl. *frouwûn* « Herrin » gebildet sein kann. Kurz, die Flexion -a, -āne, -ānes hatte im Frz. fränk., im Rät. alemann. Vorbild. Am Schluss dieses Kapitels ist nur noch auf die zusammenfassende und abschliessende Darstellung durch J. Jud, *Recherches sur la genèse et la diffusion des accusatifs en* -ain *et en* -on, Halle, 1907, hinzuweisen.

Auch auf dem Gebiete der Verbalflexion ist ein wichtiger fränk. Einfluss angenommen worden. Settegast, *ZrP*, 19, 266 ff., insbesondere 268 hat die Endungen *-omes, -ons* der 1. Person Pl. im Afrz. gegenüber lat. -āmus, -ēmus, -īmus aus der ahd. Endung *-umês* der 1. Person Pl. erklärt, nachdem Hermann Suchier, *GGr.*, I[1], 611 ([2], 775) wenigstens das im Norden und Osten Frankreichs gebrauchte *-omes* gegenüber dem zentralfrz. *-ons* aus dem Einfluss der ahd. Endung *-umês* hergeleitet hatte. Daneben hat Settegast allerdings den Vokal *o* der frz. Endung, auf den es hauptsächlich ankommt, zum Teile und die *s*- lose Endung *-om* des Westfrz. zur Gänze aus altbreton. *-om* erklärt, andererseits, was hier gleich miterwähnt sei, die gleichfalls *s*- lose Endung *-am* der 1. Person Pl. im Prov. und Kat. auf got. *-am* (z. B. *nimam* « wir nehmen ») zurückgeführt. Während G. Paris, *Rom.*, 24, 608 die Erklärung von *-omes, -oms* durch Settegast einfach deshalb ablehnte, weil ihm dieser fremde Einfluss auf die Verbalflexion sehr wenig wahrscheinlich schien, hat Meyer-Lübke, *Frz. Gram.*, I, 217 eingewendet, dass das Altfränk., das ja allein statt des Ahd. schlechtweg als gebende Sprache in Betracht käme, *-umês* keineswegs bei allen Verben gebrauchte, sondern nur bei den starken Verben, bei den schwachen auf *-jan* dagegen *-emês*, bei denen auf *-ên -êmês*, bei denen auf *-ôn -ômês*, das afrz. *-uons -uens* ergeben hätte. Dieser Einwand Meyer-Lübkes ist nicht entscheidend. Kögel, *Das keronische Glossar*, 181 hat festgestellt, dass das keronische Glossar, das wichtigste der ältesten, aus dem 8. Jahrhunderte stammenden ahd. Glossare, bei den starken Verben und bei den schwachen auf *-jan* in der Regel *-umês* habe; darnach ist W. Braune, *Ahd. Gram.* [3/4], 253, § 307 a,

der Ansicht, dass diese Form « mit Wahrscheinlichkeit als die ursprünglichste gelten darf ». Die starken Verba und die schwachen auf *-jan* machten aber mindestens drei Viertel aller Verba aus. Die Verba auf *-ôn* hatten allerdings *-ômês*, das gallorom. -ǫmes ergeben hätte; aber dies hätte nach *-ǫmes* aus dem viel häufigeren *-umês* zu -ǫmes werden können. So hätten alle starken und alle schwachen Verba auf *-jan* und *-ôn*, d.i. neun Zehntel aller fränk. Verba, dem Gallorom. eine Endung *-omes*, *-ons* geben können; die Endung *-êmês* der wenig zahlreichen Verba auf *-ên* wäre gegen den mächtigen Einfluss der Endungen *-umês*, *-ômês* nicht aufgekommen. Ein stärkerer Einwand gegen die Herkunft der Endung *-ons* von *-umês* ergibt sich aus dem von Suchier, *GGr.*, I[1], 611, [2], 775 in der Anmerkung schon betonten Vorkommen einer *o*- hältigen Endung im Rät., Piemont., Venezian. Das Rät. Südtirols hat in Ober-Fassa, Unter-Fassa, Greden *-ong* bei den Verben auf *-are* und *-ere*, in Enneberg *-ung* auch bei denen auf *-ire*, während Abtei bei diesen die Mischform *-iung* aus *-ing* und *-ung* gebraucht; Graubünden einerseits, Friaul andererseits bewahren dagegen die lat. Vokale. In Italien ist einerseits *-om* in Piemont und den Po abwärts bis Cremona üblich; es hängt mit dem frz. *-ons* im Westen zusammen. Andererseits wird *-omo* in Venezien gebraucht und grenzt im Nordwesten an *-ong*, *-ung* Südtirols. Nach Piemont könnte -umus von Frankreich her eingedrungen sein. Aber das andere Gebiet von -umus in Südosttirol und Venezien hängt mit dem frz.-piemont. Gebiete nicht zusammen und ein einstiger Zusammenhang lässt sich wohl auch nicht wahrscheinlich machen. Eine Annahme, dass langobard. *-umês* hier in Nordostitalien und gerade nur hier lat. -āmus verdrängt habe, wäre auch wenig wahrscheinlich. Andererseits stimmen *-ong* in Fassa und Greden, *-ung* in Enneberg zu *siong* in Fassa, *song* in Greden, *sung* in Enneberg sowie friaul. *-ing* zu friaul. *sing šing* « wir sind ». Daher wird man mit Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 164 unten doch sumus für die Ursache von -umus in Südtirol und Venezien halten. Dann wäre es aber inkonsequent, die afrz. Endung. *-ons*, *-omes* von afrz. *sons*, *somes* zu trennen, umso mehr als in Frankreich — von Spanien wird jetzt abgesehen — die Endung -umus gerade dort erscheint, wo sumus erhalten ist, und dort nicht, wo sumus fehlt; das Aprov. hat *em*, *sem*, nicht **som*, entsprechend *cantam*, nicht **cantom*. Dass aprov. *salv esmes* des *Boeci*, 6 vielleicht auf ein unter einem Akzente ge-

sprochenes salvisumus zurückgeht, wie jetzt Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 88 annimmt, ändert nichts daran, dass das Prov. in historischer Zeit eben kein **son* oder **soms* besitzt. Kurz, -umus ist in Norfrankreich für -āmus, -ęmus, -īmus nicht wegen des fränk. *-umês*, sondern wegen sumus eingetreten, was aber nicht wegen sprachlicher Schwierigkeit der Einwirkung von *-umês*, sondern wegen des Vorkommens von -umus auf anderen rom. Gebieten anzunehmen ist. — Eine andere Frage ist es, ob nicht wenigstens die Form *-omes* neben *-oms*, *-ons* auf dem Einfluss des fränk. *-umês* beruhe, wie vor Settegast schon Hermann Suchier annahm. Dagegen wendet Meyer-Lübke, *Frz. Gram.*, I, 218, die weite Verbreitung von *-omes* und den Umstand ein, dass « dieser Einfluss erst nach der Wirkung des vokalischen Auslautgesetzes stattgefunden hätte, d. h. also doch zu einer Zeit, wo die Verschmelzung von Romanen und Germanen vollzogen war ». Diese beiden Argumente sind nicht entscheidend, das erste nicht, weil die Franken ganz Nordfrankreich besetzten, das zweite nicht, weil weder die Zeit, in der die Vokale der Auslautssilben schwanden, noch die Zeit, in der das Fränk. in Frankreich ausstarb, bekannt ist und daher nicht behauptet werden kann, dass dieser Vorgang früher als jener gewesen sei. Meyer-Lübke selbst hat a. a. O., 98 aus der Schreibung Nodelus für Natalis im *Polyptychon Irminonis* mit Recht den Schwund des unbetonten *o* oder doch die Reduktion auf *e* geschlossen, die sich somit für die letzte Regierungszeit Karls des Grossen ergibt. Selbstverständlich kann dieser den beiden Sprachen Frankreichs gemeinsame Vorgang viel früher eingetreten sein. Andererseits rief, was schon Diez, *Rom. Gram.*, I, 62 hervorhob, noch Ludwig der Fromme auf dem Totenbette, um die bösen Geister zu verscheuchen, *huz huz quod significat foras foras*, sprach also fränk. Die fränk. Sprache kann und, wie ich glaube, wird noch in Frankreich zu der Zeit gesprochen worden sein, in der die unbetonten Vokale der Paroxytona im Gallorom. schwanden. So kann ein durch die Reduktion des unbetonten *o* auf *e* entstandenes *-omes* durch fränk. *-umês* mit langem *ê* vor den Wandel zu *-oms* bewahrt worden sein. Dafür spricht, was bisher zu wenig beachtet worden ist, die Verbreitung von *-omes*. Suchier dachte bei *-omes* in Flandern an die « starke Germanisierung » und an *-mês* im « Deutschen », somit, wie es scheint, an spätere Einwirkung der das frz. Sprachgebiet im Norden und Osten umgebenden germ. Mundarten. In

Wahrheit ist aber ein Einfluss der Sprache der in Nordfrankreich selbst wohnenden Niederfranken anzunehmen. Um 1200 war *-omes* nur noch im Norden und Osten des frz. Sprachgebietes üblich; aber das von Meyer-Lübke hervorgehobene *avriumes* des Oxforder Rolands 391 weist darauf hin, dass *-omes* früher auch im Westen gebraucht wurde. Dagegen war *-ons* im Zentrum üblich. Nun finden sich die auf fränk. Ansiedlungen hinweisenden Ortsnamen mit *-court*, *-ville*, *-villiers* als zweitem Elemente nach der Karte von Schiber, *Die fränk. und alemann. Siedlungen in Gallien*, im Westen und Norden von Paris sowie in ferneren Osten sehr dicht, in dem unmittelbar an Paris östlich angrenzenden Gebiete aber sehr spärlich. Das Gebiet dichter fränk. Besiedlung deckt sich also mit dem alten Gebiete von *-omes*. Andererseits wäre die Annahme, dass der Vertreter von sumus zum zweiten Male gewirkt habe, dass *somes* aus *sons* + *esmes* *-omes* ebenso hervorgerufen habe wie älteres *sons* die Endung *-ons*, zwar an sich möglich, würde aber, wie Meyer-Lübke selbst, *Frz. Gram.*, I, 218 bemerkte, die geographische Verbreitung nicht erklären. Einerseits war *somes* überall die herrschende Form, andererseits *-omes* von beschränkter Verbreitung. Diesen Mangel an Übereinstimmung in der Verbreitung von *-omes* und *somes* haben Vising, *ZfSL*, 12, 22 und Settegast geradezu als Argument gegen die Herkunft der Endung *-ons*, *-omes* von sumus benützt. Nun findet die Verbreitung von *-omes* in der Einwirkung des fränk. *-umês* eine treffende Begründung. Diese Einwirkung ist daher sehr wahrscheinlich. — Somit ist wohl folgende Entwicklung anzunehmen. Lat. -āmus, -ēmus, -īmus wurden in ganz Nordgallien wie in Nordwestitalien ziemlich frühe nach sumus durch -umus ersetzt, das in Nordfrankreich später zunächst zu *-omes* wurde wie manus zu **maines*. In der Ile de France, wo wenige Franken angesiedelt waren, wurde *-omes* und *somes* durch den Schwund des unbetonten *e* zu *-ons*, *sons*, das der Pariser Rutebeuf gebrauchte. Ausserhalb der Ile de France, wo die Franken dicht angesiedelt waren, blieb *-omes* wegen des fränk. *-umês* der starken und sehr vieler schwacher Verba. Gallorom. **somes* konnte auch auf den von Franken besiedelten Gebiete zunächst zu **soms* werden, weil das fränk. *birum* (nicht **birumês*) kein *-ês* hatte. Völlig unabhängig von der Bewahrung der Endung *-omes* in dem von Franken dicht besiedelten Gebiete wurde **soms* oder *sons* auf dem ganzen Gebiete Nordfrankreichs nach *esmes* zu *somes*. Wie weit das den ältesten Texten

fehlende *sons* die lautgesetzliche Fortsetzung von sumus darstellt, wie weit es erst für *somes* nach *-ons* der anderen Verba eingetreten ist, was Settegast, *ZrP*, 19, 267, Anm. 2 vermutet, kann heute nicht mehr entschieden werden. Später wurde *-omes* in Westen durch die Vermischung mit dem aus dem prov. Gebiete vorgedrungenen *-am* zu *-om* und wich in der Normandie vor dem zentralfrz. *-ons* zurück. Die von Settegast noch vermutete Herkunft des aprov. kat. *-am* von got. *-am* ist sehr wenig wahrscheinlich, weil das Westgot. nur verhältnismässig kurze Zeit in Südfrankreich erklang und selbst dem prov. Wortschatze nur wenig gab. Kehren wir nun zum fränk. Einfluss auf das Frz. zurück.

Das Fränk. hat auch auf die Lautgestalt des Frz. insoferne eingewirkt, als es ihm einen neuen Laut gab, nämlich *h*. Die Galloromanen Nordgalliens lernten *h* wenigstens vor Vokalen sprechen, während sie es vor *l*, *r*, *n* durch *f* ersetzten oder durch den Einschub eines Vokals zu einem vorvokalischen *h* machten. Allerdings wurde *h* nur in den Wörtern germ. Ursprungs und in ein paar lat. Wörtern, die mit lautlich und begrifflich ähnlichen germ. Wörtern vermischt wurden, gesprochen. Erst in neuerer Zeit kam das *h* span., türk., lat., griech. Lehnwörter dazu. Im 16. Jahrhunderte verstummte *h*. Seine Erhaltung im Wallon. und Lothringischen kann wegen der gleichen Bewahrung im Normannischen und im Saintongeais nicht auf deutschen Einfluss zurückgeführt werden; das Verklingen ging wohl vom Zentrum aus und erreichte die Peripherie nicht. Einer besonderen Bemerkung bedürfen die schon aus dem Westgerm. ins Latein Nordgalliens übernommenenen Wörter mit *h* wie helm, hosa. Da vor 400 nach Chr. in dem kelt., dann lat. sprechenden Nordgallien nicht mehr Germanen wohnten als etwa in der Hauptstadt, so werden die Romanen Nordgalliens damals *h* noch nicht sprechen gelernt haben, ebenso wenig wie die Romanen anderer Teile des römischen Reiches. Sie sprachen wie diese *elmus, *osa für helm, hosa. Als die Franken im grosser Zahl im Lande lebten, verbesserten sie, mit den Romanen das Latein radebrechend, *elmus, *osa in *helmus, *hosa. Erst dann wurde gallorom. *osa zu *hosa, nicht anders als altus oder *autus zu *hautus. Erst durch die Franken kam *h* ins Gallorom. Ich habe dies in meinem Buche, 141 f. auseinandergesetzt und das vielfach belegte afrz. *erbergier*, *arbergier* als ein mit Weglassung des *h* aus dem Westgerm. ins Latein Nordgalliens übernommenes Wort erklärt.

Nach Meyer-Lübke, *Frz. Gram.*, I, 125 wäre noch ein zweiter neuer Laut aus dem Germ. ins älteste Frz. übernommen worden, nämlich das *w*. Damit hat es aber eine andere Bewandnis. Das *w* aller altgerm., d.h. altwestgerm., fränk., got., langobard. Lehnwörter erscheint in allen rom. Sprachen als *gu*, das man früher als Lautsubstitution für das den Romanen unaussprechliche *w* auffasste ; s. z. B. Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, I, 37. Aber 1912 hat Josef Schwarz, *ZrP*, 36, 237 ff. einen lat. Wandel von *w* zu *gu* angenommen ; ich habe ihm im meinem Buche, 135 zugestimmt. Wie ich schon dort bemerkt habe, sprechen das Fehlen alter Belege von *gu* und die Wiedergabe des *w* germ. Personen - und Völkernamen durch *b*, *v* bei lat. Schriftstellern gegen einen unmittelbaren Ersatz des germ. *w* durch lat. *gu*. Andererseits spricht die Teilnahme der *ui*-Perfekta im Prov. für einen erst rom. Wandel von *w* zu *gu*. Im späteren Latein konnte *w* ebenso zu *gu* werden wie im Kymrischen und Armenischen oder wie doppeltes *w* im Got. und Altnord. Wahrscheinlich haben somit die Romanen Nordgalliens die altwestgerm. und die fränk. Worter zunächst mit bilabialem *w* gesprochen, das in ihrer Sprache in qui, sanguen vorhanden war, und erst später das *w* wie die anderen Romanen im Anlaut in *gu* gewandelt, etwa in 6. oder 7. Jahrhunderte. Damals sprachen die in der Pikardie, Wallonie und in Lothringen dicht angesiedelten Franken noch ihr germ. Idiom und in diesen das bilabiale *w*. Sie haben nun in der rom. Rede mit den Galloromanen ihres Gebietes deren anlautendes *gu* für *w* immer wieder durch ihr *w* ersetzt und so den Übergang des *w* in *gu* für das Gallorom. dieser Gebiete verhindert. Somit haben die Franken dem Frz. nicht erst *w* gegeben, sondern nur seine Erhaltung im Pikard., Wallon., Lothr. bewirkt. Wie *h* wurde *w* nur in Wörtern germ. Ursprungs und in ein paar lat. Wörtern, die mit germ. vermischt wurden, gesprochen. Über alle diese Fragen hat Begemann, *Anlautendes germ.* w *in Frankreich*, Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiete der rom. Philologie, veröffentlicht von Seminar für rom. Sprachen und Kultur in Hamburg, Band III, gehandelt.

Um den fränk. Einfluss auf das Frz. nach allen Seiten zu betrachten, muss man sich zum Schluss noch fragen, ob das Fränk. etwa auf die frz. Syntax eingewirkt hat. Schon Diez hat an Ende seines Kapitels über die germ. Einflüsse auf die rom. Sprachen daran gedacht

und auf Du Méril, *Essai philosophique sur la formation de la langue française* (1852), 235 ff. hingewiesen, wo Einflüsse der germ. Syntax auf die frz. angenommen werden. Du Mérils Ansichten sind heute selbstverständlich ganz veraltet. Neuere Versuche, fränk. Einflüsse in der frz. Syntax nachzuweisen, sind mir nicht bekannt.

Zusammenfassend kann man sagen : das Fränk. hat dem Afrz. *h* gegeben, auf einem Teile des Gebietes den Wandel des *w* zu *gu* gehindert, die Deklination der weiblichen Personennamen und Personenbezeichnungen beeinflusst, auf einem Teil des Gebietes den Wandel von *-omes* zu *-oms* gehindert, die Suffixe *-ald*, *-ard*, *-enc* geliefert, viele Personennamen und Ortsnamen und manche Gattungswörter gegeben. Schliesslich haben die Franken dem Lande auch seinen neuen auf sie hinweisenden Namen gegeben. Das Land hiess nach ihrer Besetzung nicht mehr Gallia, sondern Francia, die Bewohner nicht mehr Galli, sondern *Francēsēs, ihre Sprache lingua francisca. Während *Francēsēs, von Francia mit -ēsis abgeleitet, afrz. *li Franceis* « die Franzosen » ergab, entstand aus franciscus, francisca *franceis*, *francesche*, das später nach dem Mask. *franceis* durch *franceise* ersetzt wurde (Foerster, *ZrP*, 16, 244 ff. ; Gröber, ebenda, 286 f.). Die Ausdrücke *France* und *franceis* haben ihren geographischen Umfang im Laufe der Zeit mehrfach erweitert; s. Hoefft, France, Franceis *und* Franc *im Rolandsliede*, Strassburg, 1891. Die frz. Sprache ist die einzige rom. Sprache, die nach einem germ. Volke benannt ist ; dies ist jedenfalls ein sehr eigenartiger Umstand.

*
* *

Nachdem der fränk. Einfluss auf das Rom. Nordgalliens behandelt ist, ist die westgot. Einwirkung auf das Rom. Südgalliens und der iberischen Halbinsel zu besprechen. Sie war viel schwächer als der fränk. Einfluss, besonders in Südgallien, wo die Hauptmasse der Westgoten nur vorübergehenden Aufenthalt nahm und von wo sie bald nach Spanien weiter zog. Auch blieb nur das Languedoc ohne Toulouse, damals Septimanien genannt, unter westgot. Herrschaft bis zu deren Ende, während der Norden und Westen Südfrankreichs schon 507, die Provence 536 unter die fränk. Herrschaft kam, diese nach ostgot. Zwischenherrschaft. Es ist noch nicht

festgestellt, ob es prov. Wörter got. Herkunft gibt, die nur im Languedoc vorkommen und dann aus der Zeit stammen würden, in der die westgot. Herrschaft auf das Languedoc beschränkt war. Da schon im 6. Jahrhunderte ein grosser Teil des späteren prov. Sprachgebietes unter fränk. Herrschaft stand, so besitzt das Prov. auch viele Wörter fränk. Herkunft. Die prov. Wörter germ. Ursprungs gehören somit, von den paar an der zweiten Lautverschiebung erkenntlichen ahd. Wörtern abgesehen, drei Gruppen an, den alten Lehnwörtern aus dem Westgerm., den westgot. und den fränk. Wörtern. Während die schon von lat. Schriftstellern überlieferten Wörter wie *ganta*, *sabon*, *taison*, und die in mehreren anderen rom. Sprachen vertretenen wie *bastir*, *benda*, *blanc* u.a. zu den altwestgerm. Lehnwörtern gehören, werden die got. und die fränk. Entlehnungen durch die von rom. Worte geforderte germ. Grundform, die entweder got. *i*, *u*, *ē*, *ō*, *s* und *-a* der schwachen Mask. oder fränk. *e*, *o*, *ę*, *ǫ*, *r* und *-o* der schwachen Mask. bietet, und wo der Lautstand nichts besagt, durch die Verbreitung geschieden. Da der nördlich der Loire gelegene grössere Teil des frz. Sprachgebietes nie, der südlich der Loire gelegene nur durch ein Menschenalter, von König Eurich bis Alarich, unter westgot. Herrschaft stand, so besitzt das Frz. nur sehr wenige direkt entlehnte got. Wörter, als die man wohl afrz. *grape* « Haken », *estache* « Pfahl zum Anbinden » aus got. *krappa, *stakka anführen kann. Das Vorkommen eines Wortes germ. Ursprungs im Prov. und Frz. und nur in diesen beiden Sprachen macht daher fränk., nicht got. Herkunft wahrscheinlich. Mit viel geringerer Sicherheit kann man entgegen der Ansicht Appels, *Prov. Lautlehre*, 10 Wörter germ. Ursprungs, die nur im Prov. (und Kat.) vorkommen, aus dem Got. herleiten, da das Prov. auch fränk. Wörter aufgenommen haben kann, die ins Frz. nicht eindrangen. Hier kann ein eventuelles Vorkommen eines prov. Wortes nur im Languedoc, das sehr lange unter got. Herrschaft stand, entscheiden. Nachdem die allgemeinen Gesichtspunkte, von denen aus man die got. und die fränk. Lehnwörter des Prov. erkennen kann, angegeben sind, ist die wissenschaftliche Literatur darüber zu nennen. Während Mackel in seiner schon genannten Abhandlung, *Die germ. Elemente in der frz. und prov. Sprache*, die got. Lehnwörter zusammen mit den altwestgerm. einerseits, den fränk. andererseits behandelte, hat Appel, *Prov. Lautlehre*, 10 f. die drei Schichten streng geschieden, die dabei in Betracht kommenden

Gesichtspunkte gut angegehen und auch die einzelnen Wörter in den meisten Fällen den einzelnen Schichten richtig zugewiesen. Einzelne Wörter können hier nicht besprochen werden, weil sie eine ausführliche Erörterung erfordern würden, die den Rahmen dieser Abhandlung sprengen möchte.

Ausser Gattungswörtern hat das Westgot. so wie das Fränk. dem Prov. auch viele Personennamen gegeben. Sie sind noch nicht zusammenfassend behandelt. Kalbow hat zwar in der genannten Abhandlung, *Die germ. Personennamen des afrz. Heldenepos*, auch die Namen in Appels *Prov. Chrestomathie* und bei Schultz, *Die prov. Dichterinnen*, zum Vergleich herangezogen, aber doch nur nebenbei behandelt. Eine Bearbeitung der prov. Personennamen germ. Herkunft in Urkunden und literarischen Texten wäre sehr erwünscht, der westgot. und der fränk. Anteil an den Namen interessant.

An Präfixen germ. Ursprungs bietet das Aprov. *for* « zu Unrecht », das von fors « hinaus » zu unterscheiden ist, in *forfaire* « sich vergehen », *forjutjar* « ungerecht verurteilen », die afrz. *forfaire*, *forjugier* neben sich haben, fermer *mes-* « schlecht » in *mescabar*, *mescazer*, *mescomtar*, *mesconoiser*, *mescreire*, *mesdire*, *mesfaire*, *mesfalhir*, *mespartir*, *mesprendre*, die alle auch afrz. Verba zur Seite haben. Die aprov. Verba gehen daher mit den frz. auf fränk., nicht auf got. Vorbilder zurück. — Von suffixen germ. Herkunft fehlt *-aut* dem Prov. Von den von Adams, *Word-formation in Provençal*, 165 angeführten prov. Wörtern auf *-aut* ist *armaut* « Email » über **asmalt* aus germ. *smalt entstanden, *gorbàut* « Mühlrad » aus *gorc* « Mühlgraben » und *balt, dem Grundworte von *baldufa* « Kreisel », zusammengesetzt, *argaut* « Kittel » und *sabaut* « Schlag » dunkler Herkunft und ohne Grundwörter, die des *-aut* entbehren würden, *faraut* « Herold » von afrz. *heraut* entlehnt, weil germ. *h* bei direkter Übernahme geschwunden wäre, afrz. *h* durch *f* wiedergegeben werden konnte, *borsaut*, *marpaut* der Herkunft von afrz. *boursault*, *marpaut* dringend verdächtig. Prov. *barrufaut* « Raufbold » kommt wohl von einem dem nhd. Raufbold entsprechenden ahd. *birouf-bald sowie it. *baruffare* « raufen » von ahd. biroufen (Diez, 278; Meyer-Lübke, *REW*, 1116); es handelt sich um die Entlehnung eines fertigen ahd. Wortes, da das Prov. kein **barrufar* besitzt. Es bleibt *pipaut*, das mit « Lump, Vagabund, Schmutzfink,

Faulpelz » übersetzt wird, aber vielleicht zunächst « Säufer » bedeutete und mit *pipa* « grosses Fass » zusammenhing ; wie es sich auch erklären möge, so kann es wegen seiner Isolierung den Gebrauch eines Suffixes *-ald* im Prov. nicht erweisen. — Das Suffix *-art* kommt in einer grösseren Zahl prov. Wörter vor. Da aber das ihm zugrundeliegende -hard als zweiter Bestandteil von Personennamen im Westgot., nach den überlieferten Namen zu schliessen, nicht üblich war, worauf Philipon, *Rom.*, 43, 48 hinwies, wie schon bemerkt wurde, so können die prov. Wörter auf *-art* nur fränk., nicht got. Namen nachgebildet sein. — Für die prov. Adjektivabstrakta *espesa*, *estreisa*, *groisa* sind oben lat., nicht germ. Vorbilder angenommen worden, ebenso für die Verbalabstrakta *jazina* « Kindbett » und *morina* « grosses Sterben », während *ataïna*, *plevina* (*aplevina*), *sazina* (*dessazina*) aus fertigen fränk. Wörtern hergeleitet wurden. Die von Adams noch als Verbalabstrakta auf *-ina* angeführten Wörter *aizina*, *arsina*, *revolvina* erklären sich anders. *Aizina* « Werkzeug, Gelegenheit, Bequemlichkeit, Behagen », afrz. *aisine* « Leichtigkeit » sind nach ihrer Bedeutung nicht von Verbum aprov. *aizir* « herrichten », *se aizir* « sich bedienen einer Sache », afrz. *soi aisir* « etwas geniessen », sondern vom Substantivum *aize*, *aise* abgeleitet. — Aprov. *arsina*, afrz. *arsin* « Brand » sind nicht vom Verbum ardere albgeleitet, sondern vom Partizip arsus, wie Adams und auch W. von Wartburg, *REW*, 132 *a*, annehmen, gewonnen oder aus arsiōnem, das afrz. *arson* « Brand » ergab, durch Suffixwechsel entstanden. — Aprov. *revolvina* « Refrain » endlich hängt mit *revolim* « Wirbel » zusammen und dieses mit lat. volūmen « Wirbel » ; man ersetzte -ūmen durch -īmen und -īmen durch -īnum, -īna. Somit verwendete das Prov. keineswegs *-ina* zur Bildung von Verbalsubstantiven ; daher kommt auch ein Zusammenhang mit got. *-eins*, dem Ausgange der Verbalsubstantiva, nicht in Betracht. Ein Zusammenhang des diminutiven *-on*, das auch dem Prov. eignet, mit dem Ausgange germ. Personennamen ist schon oben abgewiesen worden. So bleibt ausser dem aprov. *-art* fränk. Ursprungs noch das Suffix *-enc* aus germ. *-ing* übrig. Ob *-enc* vom fränk. oder got. *-ing* stammt, kann man nicht entscheiden ; *-ing* ist in allen germ. Sprachen in seinen verschiedenen Funktionen gebraucht worden. Übrigens können manche prov. Wörter des Ausgangs *-enc* auf fränk., manche auf got. Vorbilder zurückgehen. Aprov. *ferrenc* « eisern » mag wegen des afrz. *ferrant* « eisengrau »

ein fränk., aprov. *ramenc* « in den Zweigen lebend » wegen des it. *ramingo* « Falke, der von Zweig zu Zweig fliegen kann » ein got. Vorbild gehabt haben. Adams, 178 ff. und 306 ff. gibt einfache Verzeichnisse der prov. Substantiva und Adjektiva auf *-enc*, ohne deren rom. Verwandte zu berücksichtigen ; er hat übrigens die oben verworfene Ansicht Plilipons von einem vorrömischen Suffixe *-inco* kritiklos angenommen.

Auf dem Gebiete der Flexion ist die schon erwähnte Deklination *-a*, *-an* weiblicher Personenbezeichnungen als Ergebnis germ. Einwirkung anzuführen. Da aprov. *putan* zu frz. *putain* stimmt, das gewiss auf ein fränk., nicht auf ein got. Vorbild zurückgeht, da die Akkusative *Cauban*, *Estevenan* aus Bordeaux bezeugt sind (Thomas, *Rom.*, 22, 497, A. 2), das schon 507 in die Hände der Franken kam, und *sian* « Tante » in dem nicht sehr weit davon entfernten Béarn üblich ist, so gehen die paar prov. Fälle der Flexion *-a*, *-an* gewiss auf fränk., nicht got. Vorbild zurück.

Zusammenfassend kann man sagen, dass das Westgot. auf das Prov. sehr wenig, jedenfalls viel weniger als das Fränk. auf das Frz., eingewirkt hat, dass es dem Prov. einige Gattungswörter und Personennamen, vielleicht auch einige Wörter auf *-enç* gegeben hat.

Dieselbe Wirkung hat das Westgot. auf das Span. und das Port. ausgeübt. Auf dem Gebiete der Lautbildung wird *h* wie in Südfrankreich einfach weggelassen, nicht nachgesprochen und *w* wie sonst in *gu* gewandelt. Auf dem Felde der Flexion wird die schwache Deklination der got. Mask. und Fem. auf *-a*, Akk. *-an*, bez. *-ô*, Akk. *-ôn* in lat. Texten bis in das 11. Jahrhundert durch *-a*, *-anem*, *-o*, *-onem* wiedergegeben, zunächst bei Personennamen got. Herkunft, dann vereinzelt auch bei lat. Personenbezeichnungen wie in dem 974 in Leon vorkommenden *homicidanes* (Baist, *GGr.*, I², 908). In der Wortbildung kommen nur die Wörter auf *-engo* in Betracht, die Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 553 und Hanssen, *Gramática histórica de la lengua castellana*, 150 gesammelt haben ; *-aldo* findet sich nur im frz. Lehnworte *heraldo*, *-ardo* zwar in einem Dutzend Wörter, die aber auch alle aus dem Frz. oder It. entlehnt sind (s. oben).

Es bleiben die Gattungswörter und die Personennamen. Über die Gattungswörter hat Goldschmidt, *Zur Kritik der altgerm. Elemente im Span.*, Bonner Diss., 1887, gehandelt. Seine Abhandlung ist

ganz verfehlt. Weder die germ. noch die rom. Sprachgeschichte ist richtig beurteilt, unmögliche Herleitungen werden vertreten und dafür die richtige Verbindung des span. *lua* « Handschuh » mit got. lofa « flache Hand » (über westgot. *lūfa) auf Seite 26 verworfen. Frz. Lehnwörter wie *botar*, *galopear*, *lonja*, *onta*, *sen* werden als « germ. Lehnwörter im Span. » (S. 17 und 32) aufgefasst. Nach dem Erscheinen meines etymologischen Wörterbuchs des Span. werden die got. Lehnwörter des Span., deren ich einige neue gefunden zu haben glaube, im Index leicht zu finden sein.

Das Port. hat die westgot. Lehnwörter meist mit dem Span. gemeinsam. Als ein dem Port. eigentümliches Wort got. Ursprungs sei *fona* « Funke » genannt, weil Meyer-Lübke, *REW*, 3423 dessen Verbindung mit got. fôn, funins, « Feuer » durch Diez, 451 mit Unrecht abgelehnt hat. Allerdings kann *fona* wegen des *o* und des bewahrten *n* nicht auf westgot. *fûn, das dem bibelgot. fôn entsprach, zurückgehen, wohl aber auf den Pl. *fúnûna = bibelgot. fúnôna; so und nicht fônôna, wie Meyer-Lübke, *AnS*, 129, 231 glaubte, lautete ja der Pl. von fôn, Genitiv funins, Dativ funin. Durch die Bewahrung des Akzents und die dann nötige Kürzung des langen Vokals der Pänultima entstand aus *fúnûna rom. *fúnùna und daraus *funna, fona wie aus lat. pilula « kleiner Ball » *pilla, port. *pela*.

Neben den paar Gattungswörtern gab das Westgot. dem Span. und dem Port. viele Personennamen. Die span. Personennamen got. Herkunft harren noch der Bearbeitung. Nur die in Ortsnamen enthaltenen sind von Jungfer, *Über Personennamen in den Ortsnamen Spaniens und Portugals*, Berliner Programm, 1902, behandelt worden, dessen Ansichten aber oft unrichtig sind. Die port. Namen hat Meyer-Lübke, *Rom. Namenstudien*, I. *Die altport. Personennamen germ. Ursprungs* (Sitzungsberichte der Wiener Akademie der Wissenschaften, 149, 2. Abhandlung) besprochen. Seine Abhandlung hat eine ausführliche und in vielen Punkten richtigstellende Rezension durch den Germanisten Th. von Grienberger, *Zs. für deutsche Philologie*, 37, 541 ff. erfahren. In den *Rom. Namenstudien*, II. *Weitere Beiträge zur Kenntnis der altport. Namen* (Wiener Sitzungsberichte, 184, 4. Abhandlung), hat Meyer-Lübke dann 1. *Alfonso*, 2. *Die span. und port. Patronymika auf -ez* besprochen und 3. *Nachträgliches zu den westgot. Namen* gegeben, wobei er sich mit Grienberger auseinandergesetzt hat. Auch die Ortsnamen germ. Ursprungs in Spanien

und Portugal sind noch nicht bearbeitet ; die Bearbeitung ist schwierig, weil die Kenntnis der den Romanisten meist unzugänglichen arab. Quellen dazu nötig ist. Wie die Franken dem von ihnen besetzten Gebiete in Nordgallien so haben die Goten, die zunächst 415 Barcelona besetzten, zusammen mit den Alanen dem von ihnen zuerst in Besitz genommenen Gebiete im nordöstlichen Spanien einen neuen Namen gegeben, wenn *Catalanes*, *Cataluña* wirklich von *Got-alani, *Got-alania herkommt. Diese Annahme begegnet allerdings grossen lautlichen Schwierigkeiten. Besonders *c* für *g* ist sehr schwer zu rechtfertigen, wenn man schon *Catalonia* aus *Cotalania durch Versetzung der Vokale, *Catalani* aus Cotalani + Catalonia erklären will. Zur Erklärung des *c* für *g* nimmt Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 184 jetzt arab. Vermittlung des Namen an, da die Araber den Goten *cut* nannten. Da sich die Goten nur in der ersten Zeit auf Barcelona beschränkten und die Alanen, die Cartagena durch das Los erhalten hatten, später mit den Vandalen nach Afrika zogen, so kann das Gebiet von Barcelona bis Cartagena von den Romanen nur in der Zeit von 415 bis 429 *Gotalania genannt worden sein. Der Name wäre dann von den Arabern übernommen, umgestaltet und in der Form mit *c* den Romanen zurückgegeben worden. Ob sich diese Annahmen dokumentarisch belegen lassen werden, wird sich zeigen. Ausser den Westgoten, den Vandalen, die schon 429 nach Afrika weiter zogen, und den ursprünglich skythischen, aber germanisierten Alanen kamen noch die Sueben 409 nach der Halbinsel und gründeten in Galizien ein Reich, das 470 von den Westgoten unterworfen wurde. Ich habe oben *laverca* und *fieltro* als sueb. Lehnwörter erklärt und hebe noch hervor, dass nach Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 187 « im alten Suevenlande die Zahl der Orte mit germ. Namen unendlich viel grösser ist als im alten Gotenlande, dass Galizien und Nordportugal ihrer wesentlich mehr bietet als Katalonien ». Während der Name der Sueben, der in dem der Schwaben fortlebt, auf der Pyrenäenhalbinsel sich nicht erhalten hat, ist der Name der Vandalen zweifellos im Landschaftsnamen Andalusien bewahrt. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, I³, 302 hat festgestellt, dass der Name *Andalusia* von den christlichen Schriftstellern im frühen Mittelalter nicht gebraucht wurde, dass aber die arabischen Schriftsteller *andalus* gebrauchten, dass der Verfasser des Akhbār madjmoua (*Recherches*, I, 42) und

Arīb bei Ibn-Adhārī, 2, 6 *andalus* nur auf das, was man später « die Halbinsel des Tarif » nannte, angewendet haben, somit auf die Gegend, wo jetzt die Stadt *Tarifa* liegt, dass diese Stadt im Altertum *Traducta* hiess, dass nach Gregor von Tours, 2, 2 die Vandalen von Traducta nach Afrika übersetzten und dass das Gebiet von Tarifa offenbar deshalb nach den Vandalen benannt wurde, weil diese von dort nach Afrika übersetzten. Erst später wurde arabisches *andalus* von der Stadt Traducta und ihrem Gebiete auf die ganze Baetica übertragen. Meyer-Lübke, *Das Kat.*, 185 hat auf diese Feststellungen Dozys hingewiesen und die sprachliche Form mit Recht als schwierig erklärt. Arabisches *andalus* könnte zwar aus lat. Vandalus « der Vandale » entstanden sein; aber man erwarte doch eigentlich portus Vandalorum. Ausserden sei der Schwund des *v* zu rechtfertigen. Hiezu bemerke ich folgendes. Da die Araber im Jahre 429, in dem die Vandalen von Traducta nach Afrika übersetzten, noch ferne diesen Gebieten waren, so kann arabisches *andalus* nicht von den Arabern herrühren, aber auch kaum von den Berbern, den Eingebornen des nordwestlichen Afrika, weil diese in Schiffahrt und Handel tief unter den hoch kultivierten Bewohnern des südlichen Hispanien standen und ihre Benennung eines in Südspanien, nicht in Nordafrika liegenden Ortes den Bewohnern Südspaniens nicht aufdrängen konnten. Die Benennung des Hafens Traducta nach den Vandalen rührt von den Bewohnern des südlichen Hispanien her und wurde drei Jahrhunderte später von den Arabern übernommen. Da diese *b* und *w* in ihrer Sprache hatten, so hätten sie *v* von *Vandalus nicht einfach weggelassen. Ausserdem konnte ein Hafen, in dem sich die Vandalen einschifften, nur als « Hafen der Vandalen » oder als « vandalischer Hafen » bezeichnet werden. Der Name des Hafens kann von nächsten grossen Handelshafen ausgegangen sein. Dieser war *Malaca*, jetzt Málaga, da Gades damals, im 5. Jahrhunderte, tief heruntergekommen war (Hübner bei Pauly-Wissowa-Kroll, 7, 461). Nicht weit östlich von Malaca lag *Mainákē*, eine von den Phokern gegründete griech. Stadt, die jetzt *Almuñecar* heisst. Da die Schiffahrt im Mittelmeer im späteren Altertum zu einem grossen Teile in den Händen der Griechen lag und ausser Mainákē noch eine zweite griech. Kolonie an der Südostküste Spaniens sich befand, nämlich *Akra leukē* (Alicante), so darf man annehmen, dass auch im westlichsten Teile des mittelländischen Meeres die Schiffahrt damals

vielfach von Griechen betrieben wurde und dass griech. Seeleute die neue Benennung der Hafenstadt Traducta aufbrachten. Diese war für Seeleute wichtig, weil sie an der Meerenge lag und sich dort Werften befanden, wie in Akhbār madjmoua angegeben wird. Als griech. Bildung lässt sich nun *andalus* wohl erklären.

Die Griechen gaben das ihrer Sprache fehlende konsonantische *u̯*, das germ. *w* ja damals war, durch vokalisches *u* wieder, germ. *Wandalôs* daher durch Οὐάνδαλοι; dieses ist bei griech. Schriftstellern oft bezeugt (s. Schönfeld, *Wb. der altgerm. Personen- und Völkernamen*, 253), während das daneben vorkommende Βάνδιλοι, Βάνδηλοι auch Βανδίλοι, Βανδῆλοι wegen *b*, gesprochenen *b̄*, wegen des *i* vor *l* und wegen des Akzents zunächst auf lat. *Vandili* zurückgeht, nicht direkt aus dem Germ. stammt. Nun nannten die Griechen die Bewohner des nordwestlichen Afrika Μαῦροι und bildeten dazu das Adjectiv Μαυρούσιος « maurisch », das auch substantiviert für den Mauren gebraucht wurde. Als nun die Vandalen, 50.000 Mann stark, in das Land der Μαῦροι oder Μαυρούσιοι übersetzten, da nannten griech. Seeleute, die jene Küsten befuhren und von dem gewaltigen Ereignisse gehört hatten, den Hafen, von dem aus die Vandalen hinüber gefahren waren, πορθμός *Οὐανδαλούσιος « vandalische Überfahrt », indem sie nach Μαῦροι Μαυρούσιος zu *Οὐανδαλοι ein Adjektiv *Οὐανδαλούσιος bildeten. Aus der Rede der griech . Seeleute ging die neue Bezeichnung in die lat. Sprache der Bewohner jener Küsten über, u. zw. wie πυξίς und andere Wörter auf -ίς, -άς in der Form des Akkusativs. So entstand portum *uandalusium, bez. mit vulgärer Weglassung des auslautenden *m* portu *uandalusiu, in dem das anlautende *u* mit dem auslautenden von portu in ein *u* verschmolz. So sagte man portu *andalusiu, wozu man einen neuen Nominativ portus *andalusius oder kurzweg *Andalusius bildete. Diese form hörten drei Jahrhunderte später die Araber und machten daraus *andalus*, das sie dann auf die ganze Baetica, ja auf ganz Spanien anwendeten. Arabisches *andalus* « Andalusien, Spanien » und *andalusî* « andalusisch, spanisch » Fem. *andalusîja* gingen dann wieder ins Rom. über und wurden dort vertauscht, weil *-ía* im Rom. ein häufiger Ausgang von Ländernamen war. So ergab sich span. *andaluz* « andalusisch », *Andalucía* « Andalusien ». So hat sich wenigstens der Name des unglücklichen germ. Volkes nach mannigfachen Wechselfällen im Namen einer herrlichen span. Landschaft erhalten.

*
* *

Wie Spanien von den Westgoten so wurde Italien 490 von den Ostgoten erobert. Dieses Land war zwar schon seit 476 in den Händen der Germanen, nämlich der Scharen Odoakers. Dieser, selbst Rugier, war mit Rugiern, Skiren, Turcillingen, Erulern nach Italien gekommen. Während die Eruler, von denen übrigens nur eine Abteilung nach Italien zog, nach Bremer, Pauls *Grundriss*, III², 384 Nordgermanen waren, redeten die Rugier, Skiren und Turcilingen ostgerm. dem Got. nahe verwandte Mundarten. Wenn sie Wörter ihrer Sprache in das Rom. Italiens eingeführt haben, so unterschieden sich diese jedenfalls kaum von den got. Wörtern und wurden von den got. überdeckt, weil das Got. um so vieles länger von den Romanen Italiens gehört wurde. So dürfen alle in ostgerm. Form im It. vorhandenen Wörter als got. Lehnwörter aufgefasst werden. Der ostgot. Einfluss auf die it. Sprache hatte denselben Grad von Stärke wie der westgot. auf das Span. und das Port. Eine nachhaltige Einwirkung auf die Laut- und Formenbildung fand nicht statt; *puttana* neben *putta* ist keine Nachbildung got. Flexion, sondern anders zu erklären (s. oben). Auch die Wörter auf *-ardo* stammen, wie oben angenommen wurde, aus Frankreich, die auf *-aldo* aus dem Langobard., weil sie hauptsächlich im Lombard. vorkommen (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 551). Es bleibt das Suffix *-ingo*, nordit. *-eng*. Da *-ing* in seinen verschiedenen Funktionen in allen germ. Sprachen gebraucht wurde, wie ich schon einmal bemerkt habe, so kann die Verwendung von *-ingo*, *-eng* im It. von vornherein auf got. oder langobard. Vorbilder zurückgehen. It. *guardingo* « vorsichtig » ist von Bruckner in seiner gleich zu nennenden Abhandlung, 14 auf ein dem got. *unweniggo* « unverhofft », gesprochenen *unweningo* analoges got. Adverb zurückgeführt worden, kann aber auch aus dem Langobard. stammen, selbst wenn dieses *t* für das alte *d* hatte; ein *guartingo wäre ja nach guardare mit Notwendigkeit zu *guardingo* geworden. Die von Salvioni, *Fonetica del dialetto della città di Melano*, 66 und darnach von Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 553 verzeichneten mailänd. Wörter auf *-eng* und die von Flechia, *Memorie della Reale accademia di Torino*, serie II, XXVII, 275, von Salvioni, *AGIt*, 9,258 und *Studi di filologia romanza*, 7,231 und von Bertoni in seinem gleich

zu nennenden Buche, 24, Anm. 1 angeführten sonstigen nordit. Wörter auf *-engo*, *-eng* sprechen durch ihr Vorkommen in der Lombardei, der alten Longobardia, und in den an sie angrenzenden Gegenden stark für langobard. Herkunft des Suffixes.

Somit gab das Ostgot. wahrscheinlich dem It. keine Suffixe. Wohl aber lieh es ihm manche Gattungswörter und Namen. Die got. Elemente des It. wurden zweimal behandelt, beide Male zusammen mit den sonstigen germ. Bestandteilen, zuerst in ausgezeichneter Weise von W. Bruckner, *Charakteristik der germ. Elemente im It.*, Baseler Programm, 1899, und dann weniger gut von Bertoni, *L'elemento germanico nella lingua italiana*, Genua, 1914. Der Germanist Bruckner, der zuvor eine abschliessende Monographie über das Langobard., die Schrift *Die Sprache der Langobarden* (*Quellen und Forschungen zur Sprache und Kulturgeschichte der germ. Völker*, 75) geschrieben hatte, hat dann in der genannten Schrift die altwestgerm., die got., langobard., mhd. und nhd. Lehnwörter des It. behandelt, zwischen den langobard. und den mhd. auch noch die Wörter fränk. Herkunft besprochen, die aus den beiden rom. Sprachen Frankreichs ins It. kamen und die eigentlich afrz., bez. aprov. Lehnwörter des It. sind. Die Gründe, die dazu zwingen, das einzelne Wort einer bestimmten Schicht zuzuweisen, sind jeweils klar angegeben. Es ist der got., bez. langobard. Laut- und Formenstand, der zwischen got. und langobard. Herkunft eines it. Wortes entscheidet. Die Abhandlung Bruckners ist vor allem mit vollständiger Kenntnis des germ. Wortschatzes und der germ. Sprachgeschichte geschrieben, was man keineswegs von allen Abhandlungen über Germ. im Rom. behaupten kann. Die Einwände von Goldschmidt, *ZrP*, 24,574 ff. gegen Ansichten Bruckners sind vielfach unzutreffend. Bruckner hat dann noch ein Kapitel seines Themas, nämlich « die Diphthonge germ. Lehnwörter im It. » in der *ZrP*, 24,61 ff. behandeltt. Da das Buch von Zaccaria, *L'elemento germanico nella lingua italiana*, Bologna, 1901, geringen Wert hat, brauchen wir uns damit nicht weiter zu beschäftigen und können zu Bertonis Buche übergehen. Er skizziert zunächst die historischen Verhältnisse, die das Eindringen got., langobard., fränk. Wörter ins It. verursachten, bespricht dann die Kriterien zur Unterscheidung der altwestgerm., got., langobard. und späteren germ. Lehnwörter, gibt dann ein alphabetisches Verzeichnis der it. Wörter germ. Ursprungs ohne

Unterschied der Schichte mit Erörterung der Etymologie und stellt endlich die Lehnwörter in begriffliche Gruppen zusammen, wobei er über die von den Lehnwörtern bezeichneten Sachen ausführliche Auskunft gibt. Bertonis Buch ist von Bruckner, *LgrP*, 35,337 f., von mir, *ZrP*, 38, 622 ff. und von Salvioni, *Rendiconti del Real istituto lombardo di scienze e lettere*, serie II, 49, 1011 ff. besprochen worden. Die Erörterung über die Scheidung der Schichten enthält unrichtige Behauptungen. Das Lessico verzeichnet auch ganz unmögliche Etymologien, von deren manche von Bertoni selbst als unrichtig erkannt und trotzdem neben den richtigen angeführt werden. Beide Teile lassen ein klares und sicheres sprachwissenschaftliches Urteil oft vermissen, wo es möglich gewesen wäre. Da Bertoni die germ. Elemente des It. (mit Ausnahme der jüngsten Entlehnungen in die Grenzmundarten) nicht wie Bruckner bloss charakterisieren, sondern erschöpfend darstellen wollte, hätte er die Mundarten mehr berücksichtigen sollen. Am ehesten befriedigt das Kapitel über die von den Lehnwörtern bezeichneten Sachen. Im Gegensatze zu Bruckner und mir hat Salvioni eine völlig ablehnende Kritik veröffentlicht, die der Unbeteiligte als in mancher Hinsicht ungerecht bezeichnen muss. Salvioni hat einer Liste der von Bertoni übergangenen Wörter germ. Ursprungs, die jedoch vielfach ganz junge Entlehnungen in Grenzmundarten sind, ein Verzeichnis aller it. Wörter, für die ein germ. Ursprung sicher oder angenommen ist, hinzugefügt und so der Kritik Bertonis eine eigene Abhandlung hinzugefügt, die den von ihm gewählten Titel « Dell'elemento germanico nella lingua italiana » verdient. Bertoni, *Per l'elemento germanico nella lingua italiana e per altro ancora*, Modena, 1917, erweist viele Ausstellungen und Ergänzungen Salvionis als geringfügig oder auf Artikel bezüglich, die erst nach dem Erscheinen seines Buches veröffentlicht wurden, verzeichnet auch die Fehler in den Textausgaben Salvionis, kurz enthält mehr persönliche Bemerkungen oder Dinge, die mit den germ, Elementen des It. nicht zusammenhängen.

Ausser vielen Gattungswörten gab das Ostgot. dem It. auch Personennamen. Die it. Personennamen germ. Ursprungs sind von Trauzzi, *Attraverso l'onomastica del medio evo in Italia*, Rocca San Casciano, 1911, behandelt worden. Bertoni, 21 ff. hat einen kurzen Auszug daraus gegeben. Ausser got. und viel zahlreicheren langobard. waren auch viele fränk. Namen in Italien üblich ; der Ero-

berung des Langobardenreiches durch Karl den Grossen folgte eine starke Invasion von Franken in Italien. Da das Niederfränk. im Gegensatze zum Langobard., das die zweite Lautverschiebung mitgemacht hat, im grossen und ganzen auf der urgerm. Stufe der Konsonanten stehen geblieben ist so wie das Got., so können fränk. von got. Namen nur durch den Vokalismus (got. *i*, *u*, *ê* = fränk. *e*, *o*, *â*) unterschieden werden, von langobard. dagegen nur durch den Konsonantismus, durch das Fehlen oder das Vorhandensein der zweiten Lautverschiebung, weil das Fränk. und das Langobard. beide den westgerm. Vokalismus hatten. Bianchi, *AGIt*, 10,396 hat schon hervorgehoben, dass der Stand der Verschlusslaute zwischen langobard. und fränk. Herkunft entscheide ; *p*, *d*, *g* spricht für langobard., *b*, *d*, *g* für fränk. Ursprung.

Über Ortsnamen got. Ursprungs in Italien endlich weiss ich nichts zu sagen.

Um die Besprechung der zweiten Schicht zu beenden, muss ich noch einiges über den burgundischen Einfluss sagen. Die Burgunden wurden 443 von Aetius in Savoyen angesiedelt und errichteten von dort aus ein neues Reich an der Rhône, das aber 534 von den Franken erobert wurde. Die Burgunden wurden später sowie die Franken romanisiert. Das 880 gegründete niederburgund. Reich, das das Land östlich der Saône und der Rhône von Chalon-sur-Saône bis zum Mittelmeer umfasste, und das 887 errichtete hochburgund. Reich, zu dem die Franche-Comté und die Westschweiz gehörten, waren schon rom. Reiche. Die Burgunden haben in Ortsnamen Spuren hinterlassen. Stadelmann, *Études de toponymie romane*, Fribourg, 1902, und F. de Saussure, *Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman*, *Journal de Genève* vom 22. Dezember 1904, supplément, Perrenot, *Études de toponymie franc-comtoise : Les noms de lieu en -ans, -ange dans la partie occidentale de la Maxima Sequanorum considérés comme anciens établissements burgondes*, *Mémoires de la société d'émulation du Doubs*, 8e série, VII, Longnon, *Les noms de lieu de la France*, 196 ff. und Norden, *Römer und Burgunden : Ein Beitrag zur römisch-germ. Forschung*, *Berliner Sitzungsberichte*, *Phil.-hist. Klasse*, 1921, Nr. 35 haben davon gehandelt. Man beachte noch E. Muret, *Le suffixe germanique -ing dans les noms de lieu de la Suisse française et des autres pays de langue romane*, Mélanges de linguistique offerts à M. F. de Saussure, Paris, 1908. — Es fragt sich, ob es auch burgund. Gattungswörter im Rom. gebe.

Die von Brunot, I, 127 aus dem Burgund. hergeleiteten prov. *caupir*, *rampa*, *espeut* stammen nicht daher. *Caupir* bedeutete nicht « sich eines Dings bemächtigen », wie Diez, 545 meinte, sondern « niedertreten », wie Thomas, *Essais de philologie française*, 148 erkannte, und entstand daher nicht aus « burgund. got. » *kaupjan = mdd. *keufen*, wie Bruckner, *ZrP*, 24, 62, A. 2 deshalb annahm, weil das Got. *kaupon*, nicht **kaupjan* sagte, sondern aus *caupizar* « niedertreten » (calce pīnsāre) durch Rückbildung (*REW*, 6517). Prov. *rampa* « Krampf » stammt von demselben germ. Worte wie it. *rampa* « Kralle » got. Ursprungs ; es liegt kein Grund vor, das prov. Wort aus dem Burgund. statt aus dem Got. wie das it. herzuleiten. Prov. *espeut* mit offenem *e* geht wegen des afrz. *espieu* auf fränk. *speut und nicht auf das burgund. Wort zurück, selbst wenn das Burgund. *eu* und nicht wie das nahe verwandte Got. *iu* hatte. Mit den drei von Brunot angenomnenen burgund. Wörtern ist es also nichts. In meinem Buche, 53 habe ich für *mor*, *morre* « Schanze » und *sarria* « Art Korb » burgund. Ursprung vermutet. Für *mor* nehme ich diese Herkunft jetzt selbst nicht mehr an, weil ich die Verwandten in anderen rom. Sprachen, vor allem span., port. *morro* nicht als prov. Lehnwörter ansehen kann. An der Herkunft des aprov. *sarria* von einem burgund. *sahrrja halte ich dagegen fest, obwohl man wegen des nprov. *sari* « Korbweide » in Cantal und wegen des kat. *sarria* « Lastkorb der Saumtiere », von dem span. *sarria* « Korb zum Fortschaffen des Strohes » neben dem bodenständigen *sera* stammt, ein Vordringen von *sarria* über die Rhône in den Westen annehem muss. Für den burgund. Ursprung tritt nicht so sehr die Verbreitung im Rom. als die Lautform ein. Prov. kat. *sarria* verlangt eine Grundform mit *rr*, während span *sera* « Feigenkorb », port. *ceira* gleicher Bedeutung auf eine got. Form mit einfachem *r* zurückgehen ; das Burgund. hatte nun im Gegensatz zum Got. die westgerm. Konsonantengemination durch *j* angenommen (Bremer, Pauls *Grundriss*, III³, 822). Wer aprov. *sarria* von einem fränk. *sahrrja herleitet, muss wegen des kat. *sarria* wieder ein Vordringen des rom. *sarria* über sein ursprüngliches Gebiet hinaus annehmen ; das Gebiet zwischen Carcassonne und Narbonne, aus dem die Katalanen ihr *sarria* empfangen konnten, gehörte ja dem westgot. Reiche bis zu dessen Untergange an und in der Marca hispanica der Franken sprach man schon rom., nicht mehr fränk. So hat denn auch

Meyer-Lübke, *REW*, 7518 und im Wörterverzeichnisse die burgund. Herkunft von *sarria* angenommen. Nach der Verbreitung kann noch südostfrz., aprov. *lona* « Sumpf » von der burgund., nicht von der got. Entsprechung des altnord. *lon* « Sumpf » herstammen. Viele Wörter haben die Burgunden dem Rom. jedenfalls nicht gegeben. Erwähnenswert ist noch, dass die von ihnen dicht besiedelte Landschaft nach ihnen *Burgundia*, später *Bourgogne* hiess.

*
* *

An die in Frankreich von fränk., westgot. und burgund., in Spanien und Portugal von westgot. und sueb., in Italien von ostgot. Wörtern gebildete zweite Schichte der germ. Wörter des Rom. schloss sich in Frankreich und Italien im 6. Jahrhunderte die aus ahd. und langobard. Wörtern bestehende **dritte Schichte** an. Die germ. Wörter dieser Schichte sind durch das Vorhandensein der zweiten oder hochdeutschen Lautverschiebung charakterisiert. Bei frz. Wörtern germ. Ursprungs, die keinen der von der zweiten Lautverschiebung betroffenen Verschlusslaute enthalten, kann der dem Niederfränk. fehlende ahd. Umlaut des *a* zu *e* und die Nichtteilnahme an urfrz. Lautveränderungen, die die fränk. Wörter mitmachten, den ahd. Ursprung sichern. So ist afrz. *enkenbeler* « knebeln » von ahd. *knebil* « Knebelholz » nicht von fränk. *knabil abgeleitet (Mackel, *Frz. Studien*, 6,180) und afrz. *eslingue* « Schleuder » kommt wegen der Bewahrung des *i* und *g* von ahd. *slinga* « Schleuder » (Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, 163); die Bemerkung Meyer-Lübkes, *REW*, 8027 *a* dagegen, dass ahd. *slinge*, lies *slinga*, dem frz. Worte für die Schleuder begrifflich ferne stehe, ist haltlos, weil ahd. *slinga* gerade « Schleuder » (*funda*) und nicht « Schlinge » wie das nhd. Wort bedeutete. Die ahd. Wörter des Frz. sind von Mackel zusammen mit den anderen altgerm. Lehnwörtern in der früher genannten Abhandlung besprochen worden ; die langobard. des It. von Bruckner, *Charakteristik*, 16 ff. und von Bertoni. Unter den frz. Wörtern ahd. Herkunft sind *coiffe* « Haube » und *touffe* « Büschel » die interessantesten. Jenes geht auf ahd. **kupfja*, die Vorstufe des belegten *chupfa* « mitra », zurück ; bemerkenswert ist, dass die gallorom. Vorstufe von *coiffe* im 6. Jahrhunderte in der Schreibung *cofea* bei Venantius Fortunatus vorkommt. Frz. *touffe* hängt, wie schon Diez, 689

erkannte, mit ahd. *zopf* « Haarbüschel » zusammen, verlangt aber eine, wie Diez sagte, « halb hochdeutsche » Grundform **topf*, die zwischen westgerm. **topp* und ahd. *zopf* stand. Das von Meyer-Lübke, *REW*, 8989 angesetzte fränk. *tupfa hat jedenfalls in den niederfränk. Mundarten, zu denen das Salfränk. gehörte, nie bestanden ; haben doch nicht nur das niederfränk. sondern auch das Mittelfränk. und das nördliche Rheinfränk. *pp* unverschoben belassen (W. Braune, *Ahd. Gram.* 3/4, 107, § 131 b). Das zwischen Würzburg und Bamberg gesprochene Ostfränk. aber gab dem Frz. aus geographischem Grunde kein Wort. So bleibt das Südrheinfränk., das dem Alemann. nahe stand, und das Alemann. selbst. Aber diese Mundarten haben auch *t* zu *z* verschoben ; die Schwierigkeit von *touffe* liegt eben darin, dass seine Grundform die Verschiebung des *pp* zu *pf*, aber keine des anlautenden *t* zu *z* verlangt. Das Wort muss zu einer Zeit entlehnt sein, in der *pp* schon zu *pf* verschoben war, aber *t* noch nicht zu *z*, und aus einer deutschen Mundart entlehnt sein, in der *p* früher als *t* verschoben wurde. Nun kommt in der ostfränk. Übersetzung des Tatian *phorta* gegenüber dem allgemein oberdeutschen *porta* vor (W. Braune, *Ahd. Gram.*, 110, § 133, Anm. 1) ; in dieser fränk. Mundart nahm somit lat. *porta* an der Verschiebung des *t* nicht mehr teil, wohl aber an der des *p*, die also später als die des *t* erfolgte. Das Fränk. kann *topf dem Rom. nicht gegeben haben. Das in mhd. Zeit auftretende mitteldeutsche, niederrheinische *porze* erklärt sich wie Otfrieds *palinza* dadurch, dass das Mittel- und Rheinfränk. anlautendes *p* überhaupt nicht verschob, wohl aber *t*. Andererseits bieten der erste Teil des keronischen Glossars und das erste und zweite Reichenauer Glossar, alles altalemann. Texte, *puzza*, *puzzi* aus lat. puteus gegenüber *phuzzi* im Tatian, mhd. *pfütze* (Braune, a.a.O.). Im Altalemann., das in germ. Wörtern *p* und *t* durchaus verschob, nahm puteus, bez. *putea, die Vorstufe des it. *pozza* « Pfütze », an der Verschiebung des *tt* (aus *tj*) noch teil, an der des *p* aber nicht mehr ; in dieser Mundart trat somit die Verschiebung des *p* früher ein als die des *t*. In dieser Mundart wurde also westgerm. **topp*- zuerst zu **topf* und dann zu *zopf*. Die Verschiebung des in puteus enthaltenen anlautenden *p* und die des in *toppa vorliegenden inlautenden *pp* erfolgte ja wahrscheinlich zu derselben Zeit, durch denselben Verschiebungsakt, da beide Verschiebungen dasselbe Ergebnis *pf* hatten. Somit kann das Gallorom. Ostfrankreichs ein *topf

« Haarbüschel » aus dem Altalemann. empfangen haben, als die zweite Lautverschiebung bereits begonnen hatte, aber noch nicht abgeschlossen war.

Über die langobard. Wörter des It. ist nach der grundlegenden Darstellung Bruckners kaum etwas von allgemeiner Bedeutung zu sagen. Es ist nur zu betonen, dass das Langobard. dem It. nicht nur viele Gattungswörter, sondern auch die Suffixe *-aldo* und *-engo*, *-eng*, für die oben langobard. Ursprung vertreten wurde, und viele Personen- und Ortsnamen gab. Über die it. Personennamen langobard. Ursprungs habe ich schon oben aus Anlass der Namen got. Herkunft einiges bemerkt. Unter den Ortsnamen sind die mit *Fara* aus langobard. fara « Geschlecht » hervorzuheben, an deren heutiger Verbreitung Ludo Hartmann, *Die Geschichte Italiens im Mittelalter*, I. Anhang, die Ausdehnung der langobard. Siedlungen bestimmt hat, und die Ortsnamen auf *-engo* im Piemont, in der Lombardei, der Valle Leventina und der Emilia, die Flechia, *Di alcune forme dei nomi locali dell'Italia superiore, Memorie della Reale accademia di Torino*, serie II, XXVII, 275 ff., und Salvioni, *Nomi leventinesi in -engo, Bollettino storico della Svizzera italiana*, XX, 40; XXI, 52; XXV, 93 ff., darnach Bertoni, *L'elemento germanico*, 24 f. behandelt haben. Diese Namen mit einem in manchen Fällen germ., in anderen lat. Stamme hatten ihr Grundwort, bez. ihr Vorbild in den langobard. Namen auf *-ing*, die den überaus zahlreichen deutschen Ortsnamen auf *-ing*, *-ingen* entsprachen. Das Vorkommen der Ortsnamen auf *-engo* hauptsächlich in der Lombardei und den an sie angrenzenden Landschaften wie Piemont, Leventina, Emilia macht den langobard. Ursprung wahrscheinlich; die Lombardei aus *Longobardia* war ja nach Ausweis des Namens am stärksten von den Longobardi besiedelt. Es ergibt sicht, dass das Langobard. auf das It. viel stärker eingewirkt hat als das Ahd. auf das Frz. Dies ist begreiflich, weil die Langobarden sich in Massen im rom. Lande niederliessen, während das Ahd. nur von der Sprachgrenze her wirken konnte. Die *Suebi id est Alamanni*, die nach Gregor von Tours, 2, 2 und Fredegar, 2,60 am Anfang des 5. Jahrhunderts in Gallien eindrangen, zogen ja bald nach Hispanien, speziell Galizien weiter, wenigstens ihre Hauptmasse. Die Langobarden haben denn auch der von ihnen am stärksten besiedelten Landschaft Italiens, der Lombardei den Namen gegeben; die Bewohner dieser Landschaft, romanisierte und altrom., hiessen und heissen nach ihnen *Lombardi*. Dieser

Name geht auf lat. *Longobardi* zurück, das nach Schönfeld, *Wörterbuch der altgerm. Personen- und Völkernamen*, 151, seit dem 5. Jahrhunderte vielfach für älteres, direkt aus dem Germ. entlehntes Langobardi gebraucht wurde und aus Langobardi durch Volksetymologie entstanden war; wenn auch die Romanen nicht wussten, was -bardi bedeutete, so konnten sie doch bei dem Anblick der langen Gestalten dieser Germanen an longus denken. Die rom., z.T. pejorative, Bedeutungsentwicklung des it. *lombardo* ist von Meyer-Lübke, *REW*, 5113 skizziert, von Margarete Zweifel, *Untersuchung über die Bedeutungsentwicklung von Langobardus-Lombardus* mit besonderer Berücksichtigung frz. Verhältnisse, Halle, Niemeyer 1922, ausfürlich dargestellt worden.

Die durch die zweite Lautverschiebung charakterisierten ahd. und langobard. Wörter bilden, wie gesagt, die dritte Schicht der germ. Wörter des Rom. Diese Schicht ist nur in Frankreich und Italien vertreten, aber nicht in Spanien, wohin Westgermanen im 6. Jahrhunderte nicht mehr kamen. Das Span. und das Port. können direkt entlehnte altgerm. Wörter mit der hochdeutschen Lautverschiebung nicht besitzen und besitzen sie nicht, wie Baist, *Die hochdeutsche Lautverschiebung im Span.*, *Rom. Forschungen*, I, 106 ff. gezeigt hat; Baist musste im Jahre 1882 wegen mancher damals im Umlauf befindlicher Etymologien von Diez erst nachweisen, was heute selbstverständlich ist.

*
* *

Auf die dritte Schicht der altgerm. Wörter folgten in Nordwestfrankreich zeitlich als **vierte** die normannischen, genauer dänischen Wörter. Den dän. Wikingern waren an der nordwestlichen Küste Frankreichs allerdings die Sachsen vorhergegangen. Von Ostfriesland aus, das so genannt wurde, weil nach dem Abzuge der Sachsen die Friesen einrückten, unternahmen die Sachsen schon in der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts Raubzüge an die Küsten Frankreichs, wie Ammianus Marcellinus, 27, 8, 5; 28, 2, 12; 28, 51; 30, 7, 8 berichtet. Später fassten die Sachsen dort, lange vor den Normannen, festen Fuss, so dass die Nordwestküste Frankreichs litus Saxonicum genannt wurde, und liessen sich auch an der Küste der Loire nieder. Die Hauptmasse dieser Sachsen fuhr später nach England hinüber. Nur ein

kleiner Teil blieb in Frankreich zurück; zu Bayeux im Calvados lebten im 6. Jahrhunderte Sachsen, da Gregor von Tours, 5, 27 und 10, 9 von *Saxones Baiocassini* spricht. Im 12. Jahrhunderte sprach man dagegen nach Benoît de Sainte-Maure in Bayeux dänisch; ob die Sachsen von Bayeux zunächst romanisiert wurden und ihre schon rom. Nachkommen später dänisch lernten oder ob das Sächsische sich bis in das 9. Jahrhundert in Bayeux erhielt und unmittelbar durch das Dänische abgelöst wurde, wie Kluge, *GGr.*, I², 509 anzunehmen scheint, kann man nicht entscheiden. Jedenfalls ist es wegen der geringen Zahl der in Frankreich zurückgebliebenen Sachsen nicht wahrscheinlich, dass die frz. Wörter germ. Ursprungs, die ihre Entsprechung im Ags. haben, auf die Sachsen in und um Bayeux zurückgehen; jene Wörter werden aus dem Ags. Englands stammen, als die Sachsen und mit ihnen die Angeln längst die grosse Insel besetzt hatten. Da also das Gallorom. des 6. Jahrhunderts kaum sächsische Lenwörter empfing, so schliessen sich an die ahd. Wörter, von denen *topf spätestens im 7. Jahrhunderte ins Ostfrz. drang, zeitlich die normann. oder dän. Wörter, an. Die skandinavischen Wikinger, die sich selbst wohl *Normenn* « Nordmänner », was später « Norweger » bedeutete, in der Einzahl *Normann* nannten und darnach von den Romanen *Normanni*, in der Einzahl *Normannus* geheissen wurden, waren jedenfalls Dänen, da sie von den alten Geschichtsschreibern wiederholt als *Dani* bezeichnet werden (Dümmler, *Geschichte des ostfränk. Reiches*, I, 186); Benoît de Sainte-Maure spricht daher vom *daneschier*, das man in Bayeux lernen konnte. Der von Meyer-Lübke in der *Einführung* gebrauchte Ausdruck « Wörter altnordischer Herkunft » ist viel zu allgemein, da das Altnordische das Altdänische, das Altisländische, Altnorwegische und Altschwedische umfasste. Wenn auch eine Minderheit der nach Frankreich gekommenen Wikinger aus Südschweden gestammt haben mag, so war doch die Hauptmasse Dänen und die im Norden des Skager Rack wohnenden Germanen haben sich an den Wikingerzügen fast gar nich beteiligt; s. Kluge, *GGr.*, I², 509. Da sich die Dänen 859 dauernd in Rouen festsetzten und 911 das Land am Unterlaufe der Seine ihnen überlassen wurde, da anderseits Herzog Wilhelm Langschwert in der ersten Hälfte des 10. Jahrhunderts seinen Sohn zum Erlernen des Dän. von Rouen nach dem entlegenen Bayeux schicken musste, so erhielt sich die dän. Sprache im allgemeinen nur ein Jahrhundert in der

Normandie, von ein paar kleinen, vom Verkehr abgelegenen Orten vielleicht abgesehen. Die altdän. Wörter des Normann. wurden wohl alle in der Zeit von 860 bis 960 aufgenommen. Sie sind an der nordgerm. Lautform und am Vorkommen speziell in den nordgerm. Sprachen einerseits, an der Beschränkung auf die Normandie andererseits zu erkennen. Es handelt sich um Gattungswörter, Personennamen und Ortsnamen. Die ältere wissenschaftliche Literatur über die Rolle des Dän. in der Normandie hat Nyrop, I, 481 f. verzeichnet; zu ihr tritt Ch. Joret, *Les noms de lieu d'origine non romane et la colonisation germanique et scandinave en Normandie*, Paris, 1913. Selbst Däne, hat Nyrop, I, 19 die altdän. Gattungswörter, Personen- und Ortsnamen im Frz., speziell im Normann. sehr gut zusammengestellt und richtig beurteilt. Wegen der Ortsnamen ist noch die Schrift von Göken, *Norm. Ortsnamen bei Ordericus Vitalis*, Lingen, 1913, die ich selbst nicht kenne, anzuführen. Wie die Franken und Langobarden haben auch die dän. Wikinger oder *Normenn* dem von ihnen besetzten Lande einen neuen Namen gegeben. Die Entwicklung eines neuen frz. Stammes *Normand-* vom Nom. Sing. — Akk. Pl. *Normanz* aus nach *granz*, *grant*, *grande* ist längst erkannt. Frz. Wörter allgemeinen Gebrauchs, die aus dem Altdän. stammen würden, fehlen wohl. Dass afrz. *adouber* « ausrüsten » nicht, wie Mackel, *Frz. Studien*, 6, 23 und Meyer-Lübke, *REW*, 159 meinen von altdän. dubba stammt, das selbst entlehnt ist, habe ich S. 38 gesagt. Für afrz. *batel* lässt es Meyer-Lübke in der *Einführung* und im *REW*, 985 unentschieden, ob es von ags. bát oder von dem daraus entlehnten anord. bátr herkomme. Woher er das von ihm im Wörterverzeichnisse, 1063 *a* angeführte ndd. *bat* hat, weiss ich nicht; das Mnd. gebrauchte sonst *boet* (s. Kluge, *Boot*). Das erstmalige Vorkommen von *batel* bei dem Normannen Wace, *Saint-Nicolas*, 380, macht jedenfalls die ndd. Herkunft unwahrscheinlich, erweist aber auch keineswegs die von den Normannen, weil ein ags. Wort durch den Schiffsverkehr auch zuerst an die Küste der Normandie gebracht worden wäre. Die Tatsache, dass ags. bát ins Anord. entlehnt wurde und nicht umgekehrt das anord. ins Ags. wie in so vielen anderen Fällen, weist darauf hin, dass eine kulturhistorische Ursache der Ausbreitung des ags. Wortes bestand, das auch kymr. *bâd* ergab. Man beachte noch, dass später mengl. *bȯt* ins Niederl. eindrang. Da somit das engl. Wort in alter Zeit eine starke Expansionskraft bewiesen hat, so ist

Herkunft des afrz. *batel* aus dem Altengl. wahrscheinlicher als die aus dem Altdän. Endlich ist die Behauptung Meyer-Lübkes, *Einführung* [3], 53, dass die Grundwörter des nfrz. *bittes* « Bätingshölzer » und des afrz. *gaber* « verspotten » sich nur im Anord. finden, nicht richtig; neben anord. biti, gabba stehen mhd. *bizze*, schweizerdeutsches *bissen* « Holzkeil », die Kluge, Pauls *Grundriss*, I[2], 335 *a* anführt, und mnd. *gabben*. Trotzdem dürften *bittes* und *gaber*, die wegen der Bewahrung des *i* und des *t*, bez. des *g* nicht aus dem Fränk. stammen können, altdän. Herkunft sein ; nur ist dies nicht wegen der Beschränkung des germ. Wortes auf das Anord., sondern wegen der frz. Lautform und deshalb anzunehmen, weil die Entlehnung eines Seemannswortes und eines Audruckes wie *gaber* aus der Sprache kühner Seefahrer und wilder Kraftmenschen wie der Wikinger verständlich, die aus dem Mnd. unwahrscheinlich ist. Da *gaber* verloren gegangen ist, so sind die nautischen Ausdrücke *bittes*, *tillac*, *varangue*, *cingler* « segeln », *vague* un *girouette*, das wohl zunächst die Windfahne am Topp der Masten bezeichnete, die einzigen frz. Wörter altdän. Ursprungs, die sich einer weiteren Verbreitung noch heute erfreuen.

Die Normannen waren der letzte germ. Volksstamm, der sich in grosser Masse in einem rom. Lande niederliess, von der bald zu erwähnenden deutschen Kolonisation Siebenbürgens abgesehen. Nach 900 konnten die rom. Sprachen aus den germ. Wörter nur durch Soldaten, Seeleute, Kaufleute germ. Sprache, die sich vorübergehend in rom. Lande aufhielten, oder durch den Verkehr an der Sprachgrenze empfangen. Durch besondere, von diesen Arten der Entlehnung verschiedene Umstände, nämlich durch die Römerzüge der deutschen Kaiser im späteren Mittelalter kam nach der sehr wahrscheinlichen Annahme Bruckners, 28 die spätahd. Vorstufe des mhd. *scherje* « Scherge » ins It. und ergab dort *sgherro* « Henkersknecht ». Langobard. Ursprung kommt nicht in Betracht, weil das Langobard. keinen Umlaut hatte, wie Meyer-Lübke, *REW*, 7980 richtig bemerkte ; erst mhd. ist auch unmöglich, weil das Mhd. schon *š* sagte. Dagegen konnte ahd. *sk* oder spätahd. *sχ* durch it. *sg* wiedergegeben werden, ohne dass man mit Bruckner die im Anlaut nur in den ältesten Denkmälern, sonst sehr selten vorkommende Schreibung *sg* für *sk* (W. Braune, *Ahd. Gramm.*, 125, § 146, A. 3) zur Erklärung des it. *sg* heranziehen müsste und dürfte. Da das Alemann. und das Fränk. *rr* für *rj* in ahd. Zeit bieten (Braune, 99, § 118,

Anm. 3), so kann geradezu *skerro zugrundeliegen. In manchen der ahd. Mundarten, die wie das Altbayr. und das Altostfränk. *rj* bewahrten, entwickelte sich, wie Braune a.a.O. mitteilt, zwischen *r* und *j* ein Vokal, den Schreibungen wie *herigunga*, *herihunga* neben *heriunga* « Verheerung » bezeugen; so bestand wahrscheinlich *skerijo neben skerjo. Das aus *skerijo zunächst entstandene altmail. **sgherijo* wurde nach den bei Bonvesin vorkommenden altmailänd. *fijo* = tosk. *figlio* in tosk. *sgheriglio* umgesetzt; altit. *sgheriglio* « Häscher », das Meyer-Lübke, *REW*, 7980 im Suffix nicht verständlich war, enthält überhaupt kein Suffix. Das einfache *r* von *sgheriglio* und das *rr* von *sgherro* geben das Nebeneinander von *rj* und *rr* in Ahd. getreu wieder. Da die Römerzüge der deutschen Kaiser im 9. Jahrhunderte begannen und im 12. *sk* zu *sch* wurde, so stammt it. *sgherro* aus der Zeit vom 9. zum 11., somit ungefähr aus derselben Zeit wie die frz. Wörter normann. Herkunft. Mit diesen kann das it. Wort spätahd. Ursprungs zur vierten Schichte gerechnet werden.

*
* *

Auf diese dünne vierte folgte eine ebenso dünne **fünfte Schichte**, von den frz. Wörtern mittelengl. und mittelndl. Herkunft und it. *saccomanno* « Trossknecht », *far saccomanno* « plündern » (darnach *saccomanno* « Plünderung ») gebildet, das von mhd. *sackman* « Trossknecht, Plünderer », *sackman machen* « plündern » stammt (Diez, 279). Da mlat. *saccomannus* und das davon abgeleitete *saccomannare* in it. Chroniken des 13. Jahrhunderts vorkommen (Bruckner, 29), so wurde mhd. *sackman* spätestens am Anfang des 13. entlehnt. Ins Afrz. kamen keine mhd. Wörter, weil der Strom der Lehnwörter im 11., 12., 13. Jahrhunderte in umgekehrter Richtung floss. Ein paar mittelengl. Wörter wurden aufgenommen. Frz. *bride* « Zügel », das seit dem Ende des 13. Jahrhunderts bezeugt ist, stammt von mengl. *brīdel* (Baist, *Rom. Forsch.*, 19, 633), *est* « Osten » von mengl. *ēst* (Kluge, *GGr.*, I², 514), wegen des Vokals nicht von ags. éast, wie Diez, 576 und Meyer-Lübke, *REW*, 2814 sagen, anglonorm. *faude* « Schafstall » wohl auch von mengl. *fald*, nicht von ags. fald, wie Diez, 582 und Meyer-Lübke, *REW*, 3160 lehren, weil nur der erst in mengl. Zeit erfolgende Aufenthalt zahlreicher Franzosen in England die Entlehnung eines solchen Ausdrucks

ermöglichte, afrz. *ferdin*, *ferlin*, der Name einer Münze, von mengl. *fẹ̄rdhing* (nengl. *farthing*), *fẹ̄rdhling*, wegen des afrz. *e* kaum von ags. feordhing, feordhling, wie Diez, 137 und Meyer-Lübke, *REW*, 3248 angeben, afrz. *havene*, nfrz. *havre* « Hafen » von mengl. *havene* (Kluge, *GGr.*, I², 514), nicht, wie Diez, 614 sagte, von ags. haefene und auch nicht, wie Meyer-Lübke, *REW*, 3982 meint, von ndd. *hafen*, *nord*, *sud*, *ouest* von mengl. *north*, *sūth*, *west* (Kluge, a. a. O.), weil sie gleichzeitig mit *est* entlehnt wurden, afrz. *utlague*, *ullague* « geächtet » von mengl. *ūtlag* und kaum von ags. utlag, wie Diez, 623 und Meyer-Lübke, *REW*, 9102 *a* sagen, u. zw. aus demselben Grunde wie *faude* nicht. Afrz *est*, *ferdin*, *havene* verlangen eine mittel-, nicht altengl. Grundform. Nur anglonorm. *farrin* « Ferkel », *Vie de Saint Giles*, 1234, weist auf altengl. fearh, nicht auf mengl. *fẹ̄rh* (Baist, *ZrP*, 28, 109), auf das aber *ferin* gleicher Bedeutung im *Song of Dermot*, 1962 zurückgeht; da Guillaume de de Berneville die *Vie de Saint Giles* im letzten Viertel des 12. Jahrhunderts dichtete und *éa* erst un´1200 zu *ē* wurde (nach Kluge, Pauls *Grundriss*, I², 1041), so ist *farrin* bei ihm begreiflich. Andererseits kommt afrz. *est*, das auf die Grundform mit *ē* zurückgeht, auch schon im 12. Jahrhunderte in der Schreibung *le best* in den *Quatre livres des rois*, 248 vor, wie Diez anmerkte. Das alte *éa* wurde offenbar in manchen Teilen Englands schon im 12. Jahrhunderte monophthongiert. Da man unter « angelsächsisch » die Sprache Englands bis zum Ende des 11. Jahrhunderts versteht, so können auch *est*, *farrin* getrost als mittelengl. Lehnwörter bezeichnet werden. Eine weite Verbreitung haben nur die Namen der vier Himmelsrichtungen gefunden; die anderen mittelengl. Lehnwörter sind ausserhalb des Frz. Englands, des Anglonormann., wenig oder gar nicht gebraucht worden. Dieses Anglonormann., das durch mehrere Jahrhunderte in inniger Berührung mit dem Mittelengl. stand, hat aus diesem nicht nur einzelne Wörter übernommen, sondern von ihm auch Einflüsse im Satzbau erfahren; hierüber handelt E. Burghardt, *Über den Einfluss des Englischen auf das Anglonormannische in syntaktischer Beziehung*, Halle, 1915.

Ausser mittelengl. gehören noch mittelniederl. Wörter des Frz. zur fünften Schichte. Wie jene hauptsächlich im Frz. Englands, so kommen diese in den an das Niederländische, speziell an das Flämische angrenzenden frz. Mundarten, im Pikard. und Wallon. vor. In Texten des 13., 14., 15. Jahrhunderts aus dem pikard. und wallon.

Gebiete finden sich manche Wörter, die aus dem Mittelniederl. stammen. Solche Wörter sind so wie neuniederl. Lehnwörter hauptsächlich von Dietrich Behrens im Artikeln der von ihm herausgegebenen *Zeitschrift für frz. Sprache und Literatur* und anderswo mit gleich grosser Kenntnis des frz. und des niederl. Wortschatzes und immer verständigem Urteil behandelt worden. Behrens hat seine Artikel dann ein zweites Mal, in manchmal verbesserter Form, im Bande *Beiträge zur frz. Wortgeschichte und Grammatik*, Halle, 1910, herausgegeben. Weiters hat Theodor Braune in der Artikelserie « Neue Beiträge zur Kenntnis einiger rom. Wörter deutscher Herkunft », *ZrP*, 18, 513 ; 19, 348 ; 20, 354 ; 21, 213 ; 22, 197 — in 18, 513 steht « Abkunft » statt « Herkunft » im Titel — manche jüngere germ. Lehnwörter des Frz. wie auch des It., daneben aber auch ältere, mit guter Kenntnis des germ. Wortschatzes, aber mit oft unrichtiger Beurteilung der rom. Lautgeschichte besprochen, während sein Aufsatz « Über einige rom. Wörter deutscher Herkunft », *ZrP*, 10, 262 ff., dessen Fortsetzung jene « neuen Beiträge » sind, nur ganz verfehlte Herleitungen des frz. *auberge*, *fief*, *harangue*, afrz. *arroi*, *algier* enthält.

*
* *

Auf die fünfte folgte endlich die letzte, die **sechste Schichte**; sie umfasst die Entlehnungen der rom. Sprachen aus den germ. in der Neuzeit, seit 1500. Während Mittel- und Unteritalien nebst Sardinien sowie Spanien und Portugal wegen ihrer grossen Entfernung vom germ. Sprachgebiete in neuerer Zeit keine Wörter direkt aus germ. Sprachen entlehnt haben, vielleicht abgesehen von einigen direkt bezogenen neuengl. Lehnwörtern des Span. und des Port., haben nicht nur das Frz. und das Nordit., die auch an den früheren Schichten grossen Anteil hatten, sondern auch das Rät. und das Rumän. in neuerer Zeit aus dem Deutschen entlehnt, das Frz. auch aus dem Niederl. und dem Engl. Diese Entlehnungen müssen noch besprochen werden.

Unter den nhd. Lehnwörtern des Frz. ist zwischen denen der Schriftsprache und denen der östlichen Mundarten zu scheiden. In die Schriftsprache kamen deutsche Wörte im 16. Jahrhunderte und am Ende des 18. und im 19., während die klassische Periode solche Eindringlinge strenge fernhielt. D. Behrens, *Über deutsches Sprach-*

gut im Frz., Giessen, 1924, hat die nhd. Lehnwörter des Frz. nach den Berufen, deren Angehörige diese Wörter ins Frz. einführten, geordnet und jeweils die Anwesenheit von Deutschen dieser Berufe auf frz. Boden besprochen ; er hat eine abschliessende Darstellung geliefert. Die frühnhd. Wörter des Frz. des 16. Jahrhunders, die meist durch deutsch sprechende Soldaten in frz. Diensten eingeführt wurden, hat Nyrop, I, 58 gut zusammengestellt. Die nhd. Wörter im Frz. des 19. Jahrhunderts sind zusammen mit den neuengl. und den neundl. von Pfeiffer, *Die neugerm. Bestandteile der frz. Sprache*, Stuttgart, 1902, behandelt worden. Pfeiffer hat die Wiedergabe der deutschen Laute, die Bedeutungsveränderungen mancher deutscher Wörter im Frz., die bei solchen Wörtern oft wirksame Volksetymologie besprochen und die Lehnwörter in begrifflichen Gruppen und schliesslich in alphabetischer Ordnung vorgeführt. Darnach ist die Zahl dieser Lehnwörter ziemlich gross ; doch sind viele davon als Fachausdrücke nur einem kleinen Kreise von Franzosen geläufig. Im Gegensatz hiezu bezeichnen die zahlreichen nhd. Lehnwörter der ostfrz. und südostfrz. Mundarten die verschiedensten Begriffe des täglichen Lebens weiter Kreise ; sie stammen aus angrenzenden deutschen Mundarten. Die deutschen Lehnwörter im Frz. Lothringens und der Franche-Comté warten noch auf eine zusammenfassende Darstellung. Eine einzelne Mundart ist von Graf, *Die germ. Bestandteile des patois messin*, Metz, 1900, untersucht worden. Die schweizerdeutschen Lehnwörter der schweizerfrz. Mundarten haben eine abschliessende Darstellung durch Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der frz. Schweiz, kulturhistorisch-linguistische Untersuchung*, I. Teil, Strassburg, 1914, II. Teil : *Etymologisches Wörterbuch*, Strassburg, 1917, erfahren. Man sehe noch Quinche, *De l'influence de l'allemand sur le parler populaire de la Suisse française*, *Zeitschrift für frz. und engl. Unterricht*, 8, 4, ein. Manche deutsche Lehnwörter des Lothring. und des Schweizerfrz. sind übrigens älter als 1500, stammen somit aus dem späteren Mhd. Die starke Beeinflussung der ostfrz. Mundarten durch das Deutsche veranlasst, die Frage aufzuwerfen, ob sie etwa auch in ihrem Satzbau nach dem Deutschen sich irgendwie gerichtet haben. Diese Frage ist von Arthur Franz, *Zur gallo-rom. Syntax* (*ZfSL*, Supplement X), 79 ff. im Anhange « Lothringische und germ. Syntax » behandelt worden ; er ist in der Annahme deutscher Einwirkungen viel zu weit gegangen, wie Lerch, *LgrP*, 42 (1921), 37 f. bemerkt hat.

Überaus stark war der deutsche Einfluss auf die rät. Mundarten der Schweiz und Südtirols, während das Friaul. nur wenig empfangen hat. Während das Rät. seine Wörter altgerm. Herkunft wie z. B. oberengad. *guerra*, *gadanyér* wahrscheinlich nicht direkt, sondern erst vom It. erhalten hat, weil germ. Soldaten Roms, got. und langobard. Ansiedler in diese Alpentäler kaum kamen, haben die rät. Mundarten der Schweiz und Südtirols in neuer Zeit sehr viele Wörter aus dem Deutschen, aus dem Alemann. der Schweiz und dem Bayrisch-Österreichischen Nordtirols übernommen. Ascoli hat im Glossar der von ihm im *AGIt*, VII herausgegebenen altobwaldischen Texte zuerst darauf hingewiesen. Genelin, *Germ. Bestandteile des rätorom.* (*surselvischen*) *Wortschatzes*, Innsbrucker Programm, 1900, hat die deutschen Lehnwörter des Obwald. zusammengestellt und dabei auch die des Engadinischen, Grednerischen und Ladinischen berücksichtigt, in der Einleitung die Wiedergabe der deutschen Laute und die formale Einreihung der deutschen Wörter besprochen. Gartner, *GGr.*, I², 620 hat die allgemeinen Gesichtspunkte treffend hervorgehoben, die für die Bestimmung der gebenden deutschen Mundart in Betracht kommen. Wichtig ist, dass das Deutsche dem rät. Wortschatze nicht nur zahlreiche äussere, sondern auch viele innere Lehnwörter zugeführt hat, Übersetzungen deutscher Ausdrücke mit rom. Sprachstoff. Obwald. *quintar ora* « ausrechnen » besteht zwar aus zwei rom., von lat. computāre und forās stammenden Wörtern, ist aber doch nur eine Übersetzung des deutschen *ausrechnen*, weil keine andere rom. Sprache die Fortsetzung von computāre forās verwendet. Über solche innere Lehnwörter hat Ascoli a.a. O. gehandelt, der von « materia romana e spirito tedesco » sprach.

Die neueren deutschen Lehnwörter des It. sind wie die des Frz. in Wörter der Schriftsprache und in Wörter der dem deutschen Sprachgebiete benachbarten Mundarten zu scheiden. In die it. Schriftsprache kamen deutsche Wörter im 16. Jahrhunderte durch die Landsknechte, so *lanzichenecco*, *brindisi*, später durch deutsche Technik und Naturwissenschaft, so *cobalto*, *niccolo*, *quarzo*, *zinco*, wobei aber immer die Möglichkeit zunächst frz. Herkunft zu berücksichtigen ist, im ganzen allem Anschein nach weniger als ins Frz. Die oberit. Mundarten empfingen in neuerer Zeit viele deutsche Wörter das täglichen Lebens an den Stellen, wo sie nicht an rät., sondern unmittelbar an deutsche Mundarten angrenzten, aus diesen, im 18. und

der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts aus dem Deutsch der österreichischen Soldaten und Verwaltungsorgane, die dort Dienst taten. Nachdem Bruckner, 29 ff. und Bertoni, 67 die neueren deutschen Lehnwörter der it. Schriftsprache und der oberit. Mundarten kurz behandelt, Bertoni in der Anmerkung auch wissenschaftliche Literatur über die oberit. Germanismen angegeben hatte, verzeichnete Salvioni in der schon früher genannten Abhandlung « Dell'elemento germanico nella lingua italiana » in den *Rendiconti del Real istituto lombardo di scienze e lettere*, serie II, 49, 1011 ff. viele deutsche Lehnwörter oberit. Mundarten, wozu W. von Wartburg, *LgrP*, 40 (1919), 173 Nachträge lieferte.

Endlich haben die rumän. Mundarten Siebenbürgens und des Banats, aber auch die rum. Schriftsprache manche deutsche Wörter aus der Sprache der schon im 12. und 13. Jahrhundert ins Land gerufenen Deutschen Siebenbürgens und der erst im 18. Jahrhunderte angesiedelten Schwaben des Banats entlehnt. Über diese Wörter hat J. Borcia, *Deutsche Sprachelemente im Rumänischen*, *Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, 10, 138 ff., gehandelt. Bei der Sammlung der neueren deutschen Lehnwörter des Rumän. ist zu beachten, dass manche Wörter schon im 12. und 13. Jahrhunderte übernommen, manche zunächst aus dem Madjarischen, das reich an deutschen Lehnwörtern ist, entlehnt sein können. Die Erwähnung der deutschen Lehnwörter des Rumän. gibt Anlass, den Blick in die Vergangenheit zu richten und zu fragen, ob das Rumän. etwa altgerm. Lehnwörter besitze; haben doch seit der Mitte des 3. Jahrhunderts nach Chr. Gepiden im westlichen, Goten im östlichen Teil des heutigen rumän. Sprachgebietes gelebt, die Gepiden zuerst als herrschendes und dann als den Avaren unterworfenes Volk durch mehrere Jahrhunderte, bis sie unter den nachgekommenen Völkern aufgegangen waren, die West- und Ostgoten allerdings nur anderthalb, bez. zwei Jahrhunderte bis zu ihrem Abzuge in den Westen. So sind denn tatsächlich altgerm. Wörter im Rumän. dreimal angenommen worden. Zuerst suchte R. Loewe, *Zs. für vergleichende Sprachforschung*, 39, 297 ff. got. Wörter im Rumän. nachzuweisen ; aber Meyer-Lübke, ebendort 39, 593ff. hat gezeigt, dass die betreffenden Wörter entweder nicht germ. oder sehr spät aus dem Deutschen oder zunächst aus dem Madjarischen, das sie vom Deutschen empfangen hatte, bezogen seien. Weiters leitete Diculescu, *ZrP*, 41, 420 ff. sechzehn rumän. Wörter aus dem

Gepidischen her. Dazu bemerkte Zauner, *LgrP*, 45 (1924), 338, dass Diculescus Aufstellungen « bei unserer Unkenntnis des Gepidischen, bei Diculescus Verachtung der Lautentwicklung und bei der Bedeutung der angeblich entlehnten Wörter jeder Überzeugungskraft entbehren ». Von diesen Einwänden sind der erste und der dritte nicht entscheidend ; der zweite ist sehr berechtigt. Das Gepid. kennen wir allerdings nicht direkt, da ausser ein paar Namen von Gepiden, die Schönfeld, 288 zusammenstellt, nichts überliefert ist. Aber Jordanes hat im Werke *De origine actibusque Getarum*, 17, 94/5 die Goten *parentes* der Gepiden genannt und von den Gepiden gesagt : *sine dubio ex Gothorum prosapie et hi trahunt originem* ; derselbe hat 25, 133 die Ostgoten und Gepiden als *parentes* der Westgoten bezeichnet und die drei Stämme als *omnem linguae huius nationem* zusammengefasst (Bremer, Pauls *Grundriss*, III² 825 f.). Darnach war die Sprache der Gepiden der wohlbekannten Sprache der Goten sehr ähnlich und man kann gepid. Formen nach got. ansetzen. Auch salfränk. Formen setzt man meist nur nach Wörtern des Ahd., Ags. an und lehnt die Herleitung frz. Wörter von salfränk. nicht wegen Unkenntnis des Salfränk. ab. Auch die Bedeutungssphäre der nach Diculescu entlehnten Wörter entscheidet nichts; wir kennen die kulturhistorischen Verhältnisse, die den Übergang einzelner Wörter aus dem Gepid. ins Rom. veranlassen konnten, nicht und können daher nicht sagen, welche Begriffsgruppen von der Entlehnung ausgeschlossen waren. Wohl aber kann man Diculescu vorwerfen, dass er zu wenig erwogen habe, was lautlich möglich ist und was nicht. Die Herleitung des rumän. *rofii* « Milchschorf auf dem Kopfe und im Gesicht der Säuglinge » von einem gepid. *hrufei ist unmöglich, weil *u* im Rumän. geblieben ist ; die daneben gemachte Annahme eines gepid. *hrofei hat keine Stütze im Germ., das nur *hrufōn und das Adjektiv *hreufa hatte (Falk-Torp unter *roe* II und *ry*). Die Erklärung des rumän. *tureci* « wollene Gamaschen, Stiefelschäfte » aus einem gepid. *þeubreki, Pl. von *þeubrōk, ist kaum möglich, weil die Annahme eines Umlauts von *ō* zu *ē* im Gepid. sehr unwahrscheinlich ist ; der Name des Gepidenfürsten *Reptila*, auf den sich Diculescu beruft, hängt allerdings wahrscheinlich mit dem Namen des Hasdingers *Raptus* zusammen, erklärt sich aber nach Schönfeld, 188 durch Ablaut, nicht durch Umlaut. Dieser ist für das Gepid. unwahrscheinlich, weil das nahe verwandte Got. ihn nicht kannte ; noch das Krimgot. hatte nach *lachen* « ridere »,

ada « ovum » aus bibelgot. *blahjan*, **addi* keinen Umlaut. Die für die Herleitung des rumän. *strugure* « Traube » von gepid. *þrūbilō angenommene Wiedergabe des gepid. *þ* durch rumän. *st* wird durch *Strapstila* bei Fredegar und Paulus Diaconus für *Trapstila* bei Jordanes nicht erwiesen; das dann weiter verschleppte *Strapstila* kann ja für *Trapstila* durch Vorwegnahme des inlautenden *st* verschrieben sein. Überdies nimmt Diculescu selbst für *tureci* die Wiedergabe des gepid. *þ* durch *t* an und bezeichnet sie S. 426 als « normal ». Manche Herleitungen Diculescus sind also lautlich unmöglich. Andere sind begrifflich unwahrscheinlich, so besonders die Herleitung des rumän. *sburdà* « vor Freude umherspringen, umhertanzen» von einem gepid. *behurdan (richtiger *bihurdan) « mit einer Hürde umgeben ». Diculescu nimmt einen Übergang von « Gehegtes, Eingefriedetes » zu « Gemächliches » an und vergleicht nhd. *behagen* « placere, convenire » neben *Hag* « Zaun », lat. *contentus* « zufrieden » neben *continere* « einfrieden ». Beide Parallelen sind falsch. Das ursprünglich ndd. *behagen*, alts. *bihagôn* « passen, gefallen » hängt mit ahd. *hag* « Gebüsch, Einfriedung » nicht zusammen und lat. *contentus* ist nicht Partizip von *continere* « umschliessen », sondern von *contineri re* « sich auf etwas beschränken », da es zunächst « sich auf etwas beschränkend, sich mit etwas begnügend, mit etwas zufrieden » bedeutete. Die auf *bihurdan zurückgeführten Verba afrz. *behorder*, aprov. *baordir* « turnieren, spielen », im Prov. auch « tanzen », haben die zweite Bedeutung aus der ersten infolge der Turniere entwickelt, die eben ein Spiel waren; im alten Dacien gab es aber keine ritterlichen Turniere. Mhd. *behurden* « mit einer Hürde umgeben », auf Grund dessen Diculescu sein gepid. *behurdan angesetzt hat, was an sich sehr bedenklich ist, war von *hurt*, Pl. *hürde* abgeleitet; das entsprechende got. *haúrds* ist nur in der Bedeutung « Tür » bezeugt, wonach auch das gepid. Wort wahrscheinlich « Tür » bedeutete. Rumän. *îmburdà* « eine Mauer niederreissen » leitet Diculescu von einem gepid. *andbehurdan her, das das Gegenteil von *behurdan bezeichnet hätte; wenn das Gepid. schon *hurd und *behurdan besessen hätte, so hätte es « eine Hürde wegnehmen » mit *andhurdan, nicht mit *andbihurdan ausgedrückt, wie das von Diculescu verglichene got. *andhamon* « entkleiden » zeigt. Die Herleitung des rumän. *iasmă* « Gespenst, Ungeheuer » von einem gepid. *eþma « Atem » ist begrifflich nichts weniger als zwingend. Die Annahme einer gepid.

Entsprechung des bremerischen *smete* « Streich, Schlag », hollsteinischen *smeete* « Streich », also eines neundd. Wortes, ist sehr kühn. Endlich hat Diculescu Erklärungen der von ihm aus dem Gepid. hergeleiteten Wörter aus anderen Quellen nicht immer widerlegt, was er hätte tun müssen, um für seine Erklärung Platz zu machen. Skok, *ZrP*, 43, 187 ff. hat gezeigt, dass fast alle von Diculescu aus dem Gepid. erklärten Wörter von slav. oder madjar. Wörtern hergeleitet werden können und meist auch vor Diculescu bereits hergeleitet worden sind. Diculescu hat diese Herleitungen nicht berücksichtigt oder mit einer sie nicht widerlegenden blossen Verneinung abgetan. Zusammenfassend kann man sagen, dass die Herleitungen Diculescus unnötig, ausserdem meistens lautlich oder begrifflich unmöglich sind. Im Eingange seines Aufsatzes weist Skok richtig auf lat. brūtis hin, das in drei Inschriften aus dem 3., bez. aus dem Anfang des 4. Jahrhunderts vorkommt, von denen zwei aus dem heutigen Serbien und Bulgarien stammen (Domaszewski, *Neue Heidelberger Jahrbücher*, 3, 193), und das später auf der Balkanhalbinsel in vegliot. *bertain* weiter lebte. Aus der Zeit und der Gegend bezeugt, wo Claudius die Goten schlug (Domaszewski), stammt brūtis gewiss von got. brūþs « Schwiegertochter », Stamm brūþi. Im Rumän. ist es aber nicht erhalten. Lat. brūtis got. Herkunft ist das einzige sichere altgerm. Wort des Balkanlateins. Endlich hat Giuglea im Aufsatze « Cuvinte şi lucruri », *Dacoromania*, 2, 327 ff. einige rumän. Wörter aus dem Langobard. hergeleitet, wogegen wieder Zauner, *LgrP*, 45, 338 f. sich wandte. Langobard. Herkunft rumän. Wörter ist von vornherein weniger wahrscheinlich als gepid., weil die Langobarden nur vorübergehenden Aufenthalt in Ungarn genommen haben, von etwa 500 bis 568. Giugleas Herleitungen sind dann auch begrifflich unwahrscheinlich. Rumän. *strungă* « Verschlag, in den die Schafe zum Melken getrieben werden », das Giuglea aus langobard. (= ahd.) stanga « Stange » + lat. ruga « Gasse » herleitet, bezeichnete, wie Zauner feststellt, wahrscheinlich zunächst ein Türchen im Stall, durch das die Schafe getrieben werden, und kommt nach Zauner von lat. stringere « einschnüren » bei einer Grundbedeutung « Enge ». Zauner hätte auf vegliot. *strunga* « Zollschranke », das Meyer-Lübke, *REW*, 8227 über triest. *stranga* aus it. *stanga* + nhd. *Schranke* herleitet, und auf it. *stringa* « Band zum Schnüren » hinweisen können. Offenbar bezeichnete *stringa « Einschnürung », das auf der Apenninen- und Balkanhalbinsel

bestand, auf letzterer einen Engpass und wurde nach rūga « Gasse » zu *strunga « Engpass », das in Ortsnamen Rumäniens vorkommt (Giuglea, 340) und in der Sprache der Hirten das Türchen, durch das man die Schafe trieb, benannte, ganz wie lat. rūga « Gasse » in mazedorum. *arugă* « Stalltür ». Herkunft des rumän. *băgà* « hineinstecken, einschlagen » von einem *baugāre, Ableitung von langobard. *bauga « Ring » mit einer Grundbedeutung « Ringe oder Fesseln anlegen » ist begrifflich höchst unwahrscheinlich, die von baga « Schlauch » (Meyer-Lübke, *REW*, 880) freilich nicht minder; es liegt griech. ἐπάγην, Aorist von πήγνυμι « ich stecke hinein, ich schlage ein » zugrunde, wobei ich nach M.L. Wagner, *RFE*, 10, 233, Anm. 1 rumän. *pedepsì* « züchtigen, strafen » aus mgriech. ἐπαίδευσα gesprochenen *epéđepsa* und lat. *campsāre* vergleiche. Rumän. *sgribulì*, *sgriburì* « vor Kälte zittern, mit den Zähnen klappern » leitet Giuglea von der langobard. Entsprechung des mhd. *griuwel* « Schrecken, Grauen » her, nachdem Puşcariu, *ZrP*, 37, 114 es mit den von Meyer-Lübke, *REW*, 3898 angeführten und von ahd. *grûwisôn* « Grausen empfinden » hergeleiteten nordit. Wörtern für den Schauder verbunden und onomatopoetischen Ursprung vermutet hatte. Dieser ist auch mir wahrscheinlich, weil frz. *brrou*, nhd. *brr* die Interjektion des Kälteschauers ist; es handelt sich um gebrochene Reduplikation, d.h. Dissimilation von *sbriburì. Für rumän. *amărî* « verbittern, betrüben » wird die Annahme einer Kreuzung des lat. *amārīre mit germ. **marrjan*, die sogar Zauner zulässt, nicht zutreffen; der Wandel des *i* zu *î*, um dessentwillen Zauner die Kreuzung annehmen möchte, kommt nach *r* auch in anderen lat. Wörtern vor (Tiktin, 31). Nach Weglassung einiger lautlich und begrifflich unmöglicher, schon von Zauner erledigter Herleitungen bleibt die des rumän. *nastur* «Knopf » von langobard. nastila, durch Giuglea; bei *nastur* hält auch Zauner die germ. Herkunft für « ziemlich sicher », nachdem er die Herleitung von lat. *nassula « kleine Reuse » durch Puscariu, Nr. 1156 und Meyer-Lübke, *ZrP*, 32, 462 und *REW*, 5839 als lautlich und begrifflich unwahrscheinlich mit Recht abgelehnt hat. Die von Puşcariu als Möglichkeit erwogene, von Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, 236 und Schuchardt, *ZrP*, 33, 79 ff. mit Sicherheit angenommene Herkunft von it. *nastro* « Band », richtiger die von romagnol. *naster* « Bandschleife » (*cappio*) germ. Ursprungs ist das Wahrscheinlichste. Eine Bandschleife, ein Knoten ähnelt einem Knopfe und

Kaufleute konnten *naster* von Ravenna nach der Balkanhalbinsel verschleppen, zunächst ins Istrorumän., das das Wort weiter gab. Zusammenfassend kann man sagen, dass sichere altgerm. Wörter im Rumän. bisher nicht nachgewiesen sind. Sicher besitzt das Rumän. nur neugerm., mhd. und vor allem nhd. Wörter.

An die nhd. Wörter des Rumän., des Nordit., des Rät. und des Frz. schliessen sich als zu derselben Schicht gehörig noch die neundl. und die neuengl. des Frz. an. Die ndl. Wörter des Frz. zerfallen wie die nhd. in die der Schriftsprache und die der nördlichen, an das Ndl. angrenzenden Mundarten. Die in den Wörterbüchern der frz. Schriftsprache vorkommenden Wörter ndl. Ursprungs sind von Pfeiffer, 60 und 82 in begrifflichen Gruppen und in alphabetischer Ordnung vorgeführt, die der nördlichen Mundarten besonders von Behrens in zahlreichen Artikeln, die er dann im Bande *Beiträge zur frz. Wortgeschichte und Grammatik* gesammelt hat, besprochen worden. Während die ndl. Wörter der frz. Mundarten den verschiedensten Gebieten des täglichen Lebens angehören, bezieht sich die Mehrzahl der schriftsprachlichen Wörter gleichen Ursprungs auf die Schifffahrt und den Fischfang. Sie sind durch den Aufschwung des ndl. Seewesens und Handels im 16. und 17. Jahrhunderte in die benachbarte Sprache eingeführt worden. Solche nautische Ausdrücke germ. Ursprungs im Frz. und von da aus auch in anderen rom. Sprachen sind von Baist im Aufsatze « Germ. Seemannsworte in der frz. Sprache », *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*, 4, 257 ff., auch separat, Strassburg, 1903, besprochen worden. Die neuengl. Wörter endlich, die im 18. und noch mehr im 19. und 20. Jahrhunderte aus den bekannten Gründen ins Frz. von Nordfrankreich und besonders von Paris eingedrungen sind, wurden von Pfeiffer, 61 und 87 in begrifflichen Gruppen und in alphabetischer Ordnung vorgeführt (s. auch E. Bonnaffé, *Dictionnaire des anglicismes*); Pfeiffer, 34 ff. hat auch die oft schwierige Wiedergabe der engl. Laute durch frz. besprochen. Wie Pfeiffers begriffliche Übersicht zeigt, beziehen sich die engl. Lehnwörter des Frz. auf die verschiedensten Gebiete der menschlichen Tätigkeit. Noch immer werden neue engl. Wörter in die Umgangssprache der höheren Schichte, der Hauptstadt und die Sprache der Pariser Presse aufgenommen; darüber haben Tardel « Das engl. Fremdwort in der modernen frz. Sprache » in der *Festschrift der 45. Versammlung deutscher Philologen und Schulmannen*, Bremen, 1899 und zuletzt

Mathias Scherer, *Engl. Sprachgut in der frz. Tagespresse der Gegenwart*, Giessen, 1923 (*Giessener Beiträge zur rom. Philologie*, XI) gehandelt. Das Engl. ist die einzige germ. Sprache, von der die rom. Sprachen in der Gegenwart bereitwillig Wörter übernehmen, obwohl sich auch dem Eindringen engl. Wörter eine begreifliche Opposition entgegenstellt.

*
* *

Bisher ist nur von den direkt aus germ. Sprachen entlehnten Wörtern die Rede gewesen. Es muss aber doch darauf hingewiesen werden, dass viele frz. Wörter germ. Ursprungs ins It., Span., Port. übergegangen sind. Darauf hat Meyer-Lübke, *Einführung*[3], 46 hingewiesen und Bruckner, 23 sowie Bertoni, 65 f. haben die it. Wörter besprochen, die von frz. Wörtern frank. oder spätgerm. herstammen. Man sehe noch mein Buch, 201 f. ein.

Im Vorhergehenden habe ich die bisherige Forschung über die germ. sprachlichen Einflüsse auf die rom. Sprachen vorgeführt. Wenden wir zum Schluss den Blick von der Vergangenheit auf die Zukunft. Was ist noch zu tun ? Darauf antworte ich : Die rom. Namen germ. Ursprungs, Personen- und Ortsnamen, müssen vor allem erforscht werden.

Das Suffix -attus, -ittus, -ottus

Das Suffix -attus, -ittus stammt wahrscheinlich aus dem Germ. Diese bereits von Diez, *Gram.*, II, 371 ; Meyer-Lübke, *Einf.* [1], 166, [2] 185, [3], 204 für -ittus, von Haberl, *ZrP*, 34, 33 f. auch für -attus angenommene Herkunft soll ausführlicher dargelegt werden. Zunächst ist die Verbreitung im Rom. zu behandeln. Das Suffix -attus trat an Tiernamen und bildete Bezeichnungen junger, kleiner Tiere. Das Alt- und Mittelfrz. hatte *aiglat*, *cervat*, *corbat*, *louvat* ; das Nfrz. hat noch *corbeillat*, *cornillat*, während das seit dem 14. Jahrhundert bezeugte *verrat* nach kat. *verrac*, sp. *verraco*, port. *varrasco* « Eber » (dieses für **varraco*) für **verrac* eintrat (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 548) u. zw. von Nom. *verras* aus, der aus **veracs* entstanden war ; zu *verras* bildete man allerdings den Obliquus *verrat* nach *cervas-cervat*, als *cervaz* zu *cervas* geworden war.

Verrat hat keine diminutive Bedeutung. Eine Bedeutung « junger Eber » ist nicht zu ermitteln, wie Meyer-Lübke, *Frz. Gram.*, II, 118 betonte ; die Annahme Nyrops, III, 99, dass das Wort seine diminutive Bedeutung verloren habe, entbehrt daher der sicheren Begründung. Das Aprov. hatte *aigronat*, *aucat*, *balenat*, *cerviat*, *colombat*, *creagat*, *dragonat*, *galinat*, *irondat*, *leonat*, *lebrat*, *lobat*, *mulat*, *paserat*, somit mehr Wörter als das Frz. Das von Adams, 148 noch angeführte *vairat* « Makrele » gehört nicht hieher, geht vielmehr auf (piscem) variātum « bunt gefärbter Fisch » zurück. Das Sp. besitzt *balenato*, *cervato*, *chibato*, *jabato*, *lebrato*, *lobato*, *mulato*, *niñato*, das Port. *baleato*, *cervato*, *chibato*, *lobato*, das It. *bigatto*, *cerbiatto*, *lupatto*, *ocatto*, *orsatto*, lombard. *corbat*, *golpat*, avenez. *celegato* « junger Sperling », *loato* « junge Lerche », amail. *olcellato* (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 548). Sp., port. *novato* « Neuling », sp. *cegato* « kurzsichtiger Mensch », it. *cicatto* « blinder Bettler », it. *omicciato* « kleiner Kerl », trevis. *tosato* « Junge », friaul. *bambinat*, *pizulat*, *brutat* « hässlicher Kerl » sind wegen ihrer Vereinzelung erst nach den Bezeichnungen junger, unbeholfener Tiere gebildet. In Sachnamen erscheint das Suffix in Frz., Prov. nicht, in Sp. in *arroyato* « Bächlein », *riatillo* « kleiner Fluss », in It. in *culatta* « Bodenstück », *pignatta*, alt auch *pignatto* « Topf », *usatto* « Reitstiefel », während das von Meyer-Lübke in der *Rom. Gram.*, unter -attus angeführte trevis. *covato* « Brutnest » wohl von it. *covata* « Brut, Nest voll kleiner Vögel » stammt und die noch verzeichneten Wörter val-levent. *peltrat* « Kupferschmied », venez. *segato* « Säger » mir unverständlich sind. Da im Ausdruck *il bello di Roma* « der Hintere » und in den Redensarten *non istare a dire al culo vieni* « sich rasch davon machen », *ti riconosco, disse il culo all' ortica* « darauf falle ich nicht zum zweiten Mal herein » der *culo* personifiziert erscheint, so reiht sich *culatta* « kleiner Hinterer » an *omicciatto* « kleiner Kerl » an und rief, da es den Boden eines Gefässes bezeichnete, *pignatta* und *usatto* hervor. Sp. *arroyato* bezog sein Suffix von *riatillo*, das sp. *riachuelo*, port. *riacho* « kleiner Fluss », it. *riǫttolo* « kleiner Bach » neben sich hat. Allen liegt *rīattulum zugrunde, das sp. **riacho*, späteres *riachuelo*, port. *riacho*, it. **riáttolo* ergab, welches nach it. *riǫzzolo* « kleiner Bach » zu *riǫttolo* wurde. In Spanien entwickelte sich **rīattulum* auf die bekannte Weise zu **rīatellum*, *riatillo*. Es ist ganz unwahrscheinlich, dass *rīattulum im Latein von rīus für rīvus abgeleitet wurde,

weil -attus nicht an Sachnamen trat. Ir. *ríathor* « torrens » und kymr. *rhaiadr* « cataracta » weisen auf ein gall. *rēatro- (Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, 228), älteres *reiatro-; vgl. wegen des *ē* gall. *Rēnos*, latinisiert *Rhēnus* zu ir. *rían* « Meer » gleichen Stammes. Gall. *rēatro-, das wohl die Bedeutung des ir. *ríathor* « Sturzbach » hatte, ergab lat. *reatrum, *riatrum, das nach rīus zu *rīatrum wurde. Da das Nomina instrumenti bildende Suffix -ātrum (*arātrum*) bei *rīatrum begrifflich nicht in Betracht kam, so machte sich das Bedürfnis nach Dissimilation der beiden *r* geltend und traf das zweite *r*, weil das erste durch rīus geschützt war. Da *tl* schon *cl* geworden war, so wäre *tl* ungewohnt gewesen und ebenso *tn*, *tm*. Deshalb kam eine Diss. des zweiten *r* zu *l*, *n*, *m* nicht in Frage; es blieb die Diss. durch Unterdrückung. Wie in **plōppus* aus *pōpulus* fand « die Verringerung der Konsonanz am Silbenschlusse einen Ersatz in der Dehnung » (Meyer-Lübke, *Einf.*, 179); *rīatrum wurde zu *rīattum. Da das kleine Tiere bezeichnende -attus, wie sich zeigen wird, aus dem Germ. stammte und eine stärkere germ. Einwirkung auf das Volkslatein erst in den letzten beiden Jahrhunderten der Existenz des römischen Reiches erfolgte, gall. Wörter aber gleich bei der Romanisierung der Gallier in deren Latein übergingen, so bestand *rīattum schon, bevor diminutives -attus üblich wurde. Für das damalige Sprachgefühl entbehrte *rīattum des diminutives Ausgangs, stand aber als Benennung des Sturzbaches zu rīus « Fluss, Flüsschen » (vgl. span., port., it. *rio* dieser Bed.) in demselben Verhältnis wie ein Diminutiv zu seinem Grundworte. Deshalb gab man dem Worte das damals gewöhnliche Diminutivsuffix -ulum. So entstand lat. *rīattulum. Zusammenfassend kann man sagen, dass -attus in Gallien, Italien und Hispanien Benennungen junger Tiere bildete. Man darf wohl genauer sagen : in Gallien, Hispanien, Nord- und Mittelitalien, weil zwar speziell nordit. Wörter auf *-ato*, aber keine speziell südit. auf *-atte*, *-attu* dieser Art vorhanden sind. Dieselbe Verbreitung hatte -ittus, da rum. *-ețe* ein zum Plural *-eți* neu gebildeter Sing. ist (Meyer-Lübke, *LgrP*, 43 [1922], 255/6) und kalabr. *-iettu* wegen des *ie* aus der it. Schriftsprache stammt (Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 547). An dieser Stelle hat Meyer-Lübke zwar auch der iber. Halbinsel -ittus abgesprochen, weil das dort üblich gewesene -īttus eine Verschränkung des iberorom. -īccus mit einem aus Frankreich und Katalonien eingedrungenen -ittus sei. Das

Argument ist nicht entscheidend; -īccus kann sich ja auch mit einem bodenständigen -ĭttus zu -ĭttus vermischt haben. Wichtiger ist, dass *Atitta*, *CIL*, II, 1087 (Alcalá del Río) und *Baritto*, *CIL*, II, 5911 (La Toscana bei Bailén) -ittus, -itta, -ittō für das Latein Hispaniens erweisen. Wenn somit -ittus erst sekundär aus Gallien oder Italien nach Hispanien gelangt sein sollte, so muss es doch schon in römischer Zeit dorthin gekommen sein. Wie ferner span. *riachuelo* Diminutiv von **riacho* = port. *riacho*, so war span. *navichuela*, *navichuelo* « Schifflein », nach dem erst *barquichuelo* « kleiner Kahn » gebildet wurde, Diminutiv von **navicha*, das aus *navīttula entstanden sein kann; afrz. *navete*, aprov., kat. *naveta*, it. *navetta* führen ja auf ein *navitta, das in Spanien zu *navītta wurde Die Diminutivbildung *navīttula war nur im Volkslatein möglich und der Wandel des *tt'l* über *cc'l* zu *ch* setzt hohes Alter des Wortes voraus. Kurz, -ittus war auch in Spanien bodenständig. Die span. Suffixform *-ete*, *-eta* allerdings stammt aus Frankreich (Hanssen, 152). Im Gegensatz zu -attus trat -ittus nicht nur an Bezeichnungen von Tieren und allenfalls Menschen, sondern auch an Sachnamen. Frz., aprov., kat. *-et*, it. *-etto*, span., port. *-ito* sind allgemein übliche Diminutivsuffixe, für die Beispiele nicht gegeben zu werden brauchen. Für die Form ist bemerkenswert, dass saintong. *chaudrit*, *-ite* « sensible au chaud » (Jônain), berrichon *boulite* « kleine Öffnung », *loubite* « ärmliche Hütte », *menitte* « Händchen », *souritte* « kleine Maus » (Jaubert), ille-et-vil. *mizeritte* « Feldmaus » (Orain), lyonn. *couita* « Schwänzchen », *salita* « wilder Sauerampfer », *senglita* « kleine Spritze aus einem Holunderstengel » (Puitspelu), aprov. *auzelit* « Vögelchen », *capit* « Schutzdach » (zu *cap* « Dach »), die alle von Horning, *ZrP*, 20, 352, A. 1 angeführt wurden, aprov. *branquit* « kleiner Zweig », das Adams, 239 hinzugefügt hat, -ĭttus für das Prov., Südwest- und Südostfrz. erweisen, wo aber *-it* gegen *-et* nicht aufkommen konnte. Die Verschränkung von -ittus mit -īccus zu -ĭttus fand somit nicht nur auf der Pyrenäenhalbinsel, sondern auch in Südgallien mindestens bis zur Loire-Linie statt, somit wohl im Latein des Westgotenreiches; während auf der iber. Halbinsel -ĭttus altes -ĭttus ersetzte, verdrängte in Südfrankreich das ursprüngliche -ĭttus wieder im grossen und ganzen das jüngere -ĭttus. Neben -attus und -ittus bestand endlich -ŏttus als allgemeines Diminutivsuffix im Frz., Prov., It.; Nyrop, III, 141 f. und Meyer-Lübke, *Frz. Gram.*,

II, 118 gaben frz., Adams 256 aprov., Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 550 it. Beispiele. Span. *-ote, -ota* ist wegen des *o* statt *ue* und des *-e* aus Frankreich entlehnt (Hanssen, 152); mazedorum. *cămişotă* « Hemd » stammt von it. *camiciotto* und zog *strînotă* « kleines Kleid » nach sich (Meyer-Lübke, *LgrP*, 43, 1922, 256), während mazedorum. *mişotă*, *mijotă* « Händchen » an frz. *menotte* erinnert, das vielleicht durch frz. Gouvernanten nach dem reichen Saloniki kam und dort umgestaltet wurde.

Woher stammt nun das Diminutivsuffix -attus, -ittus, -ottus? Aus dem Altertum ist nur die Form mit *i* bezeugt und auch diese nur indirekt durch -itta in Frauen-, seltener Männernamen und -itto in Männernamen. Die Namen auf -itta, -itto in Inschriften der Kaiserzeit sind von J. Klein, *Rheinisches Museum*, 31, 297 ff. gesammelt und von Zimmermann, *ZrP*, 28, 345 ff. besprochen worden; aus der Liste Kleins muss man mit Mommsen, *Ephemeris epigraphica*, 4, 523 und Zimmermann die Namen auf -ita ausscheiden, deren einfaches *t* Klein und ihm folgend Meyer-Lübke, *Einf.*, 204 als ungenaue Schreibung für *tt* ansehen, die aber eben kein -itta bieten. Da Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 547 bemerkte, dass sich mit der Verbreitung des rom. Suffixes die der lat. Namen auf -itta nicht decke und diese Verbreitung für die Herkunft des Ausgangs von grosser Bedeutung ist, so muss die Verbreitung der Namen auf -itta angegeben werden. Dabei werden die Männernamen auf -itta als solche bezeichnet; die sonstigen Namen auf -itta waren Frauen-, die auf -itto Männernamen. Man findet im *Corpus inscriptionum lat.* aus Brittannien *Casitto*, VII, 740, aus Südgallien *Glaritta*, XII, 3768 (Nîmes) und *Jullitta*, XIII, 1413 (Limoges), aus Hispanien *Atitta*, II, 1087 (Alcalá del Río) und *Baritto*, II, 5911 (La Toscana bei Bailén), aus Rätien *Pussitta civis Raeta*, VII, 972 (zufällig in einer Inschrift aus England), aus Noricum *Atitto*, III, 5523 (Hasenbach im Lande Salzburg), *Vepitta*, III, 11234 (Petronell in Niederösterreich), nach dem Zusammenhange *Marcus Sulpicius Vepitta* einen Männernamen, aus Pannonien *Gallitta*, III, 3268 (Vinkovcze) und *Ephemeris epigraphica*, 2, 387, Nr. 714 (Budapest), *Politta*, *CIL*, III, 3858 (Laibach), *Pollitta*, III, 1074 (Karlsburg in Siebenbürgen), dann aus Rom *Abitta*, VI, 7096, das nach dem Zusammenhange *C. Julius C. l. Abitta* ein Männername war, *Callitta*, VI, 21875, für das der Herausgeber *Gallitta* liest, das bei Plinius, *Epist.*, 6, 31, 4 und in zwei Inschriften aus Pannonien (s. oben) über-

liefert ist, *Julitta*, VI, 23263, *Nebitta*, VI, 753, das nach dem Zusammenhang *Mamertino et Nebitta cons.* ein Männername war, *Pollitta*, VI, 30861, *Salvitto*, XV, 2419, das auch bei Plinius, *Hist. nat.*, 7, 54 überliefert ist, aus Mittelitalien *Avittius*, IX, 423 (Venosa), *Avittia*, IX, 607 (Venosa), *Nevitta*, IX, 3921 (Celano), aus Nordafrika *Bonitta*, VIII, 2906 (Lambaesis), *Livilitta*, VIII, 6777 (Kheng), aus Dalmazien *Julitta*, III, 2941 (Zara). Auf ein *Livitta*, das von *Livia* abgeleitet war wie das bezeugte *Livilitta* von *Livilla*, weist die Ableitung *Livittiana*, VI, 9494 (Rom); vgl. *Pollittianus*, VI, 1365 (Rom) zu *Pollitta*. Die Namen sind aus Rom, wo in der Kaiserzeit viele Germanen als Soldaten und als Sklaven lebten, und aus denjenigen Provinzen hauptsächlich bezeugt, die an die von Germanen bezetzten Gebiete grenzten, wie Rätien, Noricum, Pannonien. In Bezug auf Pannonien ist zu beachten, dass im 3., 4., 5. Jahrhunderte nach Chr. das Gebiet an der mittleren Donau, das heutige Niederösterreich und Ungarn von germ., speziell ostgerm. Völkern besetzt war, von Lugiern, Vandalen, Burgunden, Gepiden, Rugiern (Bremer, Pauls *Grundriss*, III², 824 und 826 f.). Dies ist zum Verständnis der Männernamen auf -itta wichtig, weil die schwachen Maskulina im Ostgerm. auf *-a* ausgingen. Jedenfalls ist die Verbreitung der lat. Namen auf -itta, -itto der Annahme germ. Herkunft des Ausgangs durchaus günstig. Weniger gut stimmt sie zur Verbreitung des Suffixes -ittus, -itta im Rom., wie schon Meyer-Lübke erkannte. Man muss wohl annehmen, dass das Suffix von Rom aus in die westlichen Provinzen kam, z. T. über Nordafrika, wo ja zwei Namen auf -itta bezeugt sind. Die leichtfertige Behauptung von Sittl, *Die lokalen Verschiedenheiten der lat. Sprache*, 141, dass -itta das einzige Suffix sei, das wir im Altertume für Afrika in Anspruch nehmen dürfen, ist schon von Schuchardt, *ZrP*, 6, 625 A. am Schluss, zurückgewiesen worden. Die Grundwörter der angeführten Namen auf -itta, -itto sind meistens klar. Von den Gentilnamen *Atius*, *Cassius*, *Julius*, *Naevius*, *Salvius*, *Varius*, *Vepius* (dieser *CIL*, XII, 2623), *Livius*, bez. *Livia*, *Livilla* sind *Atitta*, *Atitto*; *Casitto*; *Julitta*, *Jullitta*; *Nevitta*, *Nebitta*; *Salvitto*; *Baritto*, das wohl für *Varitto* steht; *Vepitta*; *Livittiana*, *Livilitta* abgeleitet, von den Familiennamen *Gallus* und *Paulus*, *Paula*, bez. bezeugtem *Polla Gallitta*, *Galitta*; *Politta*, *Pollitta*. Die Herleitung des Namens *Atitta*, *CIL*, II, 1087 wie auch der Formen *Atita*, XIII, 10002 (432); XV, 3132 und *Atitus*, II, 6999, 189 *a* von lat. atta « Vater »

durch Zimmermann, *ZrP*, 28, 347 ist unwahrscheinlich, weil den vier Belegen mit *Ati-*, zu denen noch ein unsicherer fünfter Beleg, nämlich *Atittae*, XV, 2718 träte, nur einer mit *Atti-* gegenübersteht, nämlich *Attitus*, II, 6999, 189 *b*. Auch diesem *Attitus* geht in derselben Inschrift *Atitus* vorher, das eben angeführt worden ist. *Bonitta* und *Glaritta*, das wohl für *Claritta* geschrieben ist, waren von bonus, clārus abgeleitet, *Pussitta* aus pusillus durch Suffixtausch entstanden. *Avitta* endlich, für das *Abitta* überliefert ist, auf das aber *Avittius*, *Avittia* zurückweisen, hing mit dem römischen Familiennamen Avītus zusammen. Die Namen auf -itta, -itto waren hauptsächlich von Geschlechts- und Familiennamen abgeleitet. Namen auf -attus, -atta sind aus den Inschriften bisher nicht nachgewiesen worden. Dies überrascht nicht, weil die Wörter auf -attus, -atta nach den rom. Sprachen junge Tiere bezeichneten und von diesen in den Inschriften nicht gesprochen wurde. Auffälliger ist das Fehlen von Namen auf -ottus, -otta. Da für rom. -ittus in den Inschriften nur -itta, -ittō bezeugt sind, so sind auch -attus, -ottus ähnlicher Form und gleicher Bedeutung auf -atta, -attō, bez. -otta, -ottō zurückzuführen. Erst sekundär bildete man zu dem weiblichen Diminutivsuffixe -itta, -atta, -otta das männliche -ittus, -attus, -ottus, während -ittō, ittōnem; -attō, -attōnem; -ottō, -ottōnem verloren gingen. Die paar frz. Wörter auf *-eton*, die Nyrop, III, 186 anführt, können ebenso gut das im Frz. diminutive *-on* an *-et*, *-ete* angefügt haben, was auch Nyrop glaubt. In Italien und Spanien aber konnten sich diminutive *-ettone*, *-etón* nicht halten, weil *-one*, *-ón* dort augmentative Funktion entwickelten. Woher stammte nun -itta, -atta, -otta? Klein, der die Namen auf -itta sammelte, und ihm folgend Cornu, *Rom.*, 6, 247 sahen im Vorkommen einiger Namen auf -itta in lat. Inschriften einen Beweis der lat. Herkunft des Ausgangs. Aber dieses Vorkommen beweist nur, dass -itta im Latein der Kaiserzeit üblich war und an lat. Namen gefügt wurde, aber nicht, dass es lat. Ursprungs war. Die Schwierigkeit, -itta aus den vorhandenen lat. Suffixen zu erklären, und das Fehlen von -itta in der Zeit der Republik sprechen direkt gegen echt lat. Ursprung, wie Gröber, *ZrP*, 2, 183 hervorhob. In späterer Zeit haben Horning, *ZrP*, 20, 352 und Zimmermann, *ZrP*, 28, 344 ff. -attus, -ittus aus lat. Sprachmaterial zu erklären gesucht, Horning aus -ātulus, -ītulus, Zimmermann aus -ātis, -āti, -ātem, den von ihm nach-

gewiesenen obliquen Kasus der Subst. auf -ās bez. aus -ītus durch Konsonantendehnung und Vokalkürzung. Da diese Vorgänge in Paroxytonis nicht stattfanden und die Flexion -ās, -ātis keine Spuren im Rom. hinterlassen hat, so ist Zimmermanns Erklärung von vornherein abzulehnen. Die Herleitung Hornings wäre eher möglich. Da nach der Untersuchung von Axel Ahlberg, *Studia de accentu latino* (Lund, 1905) in proparoxytonierten Ableitungen langer Vokal + einfacher Kons. zu kurzen Vokal + doppelter Kons. wurde (īlico, Jūpiter, mūcidus zu illico, Juppiter, muccidus), so wären -ātulus, -ītulus zu -attulus, -ittulus geworden und darnach -ātus, -ītus zu -attus, -ittus. Die Erklärung setzt nur diminutive -ātus, -ītus als Ausgangspunkt voraus. Hornings Erklärung hat somit keine lautliche Schwierigkeit; die Behauptung Meyer-Lübkes, *Einf.*, 204, dass ein Übergang von -īt- zu -itt- bisher nicht erwiesen sei, ist wegen mittimus, mittitis, mittere, die allgemein auf *mĭtimus, *mĭtitis, *mĭtere zurückgeführt werden, kaum haltbar. Die Schwierigkeit liegt vielmehr darin, dass -ātus, -ītus in diminutiver Funktion nicht bezeugt sind. Für diminutives -ātus, -ātulus führt Horning bellātulus « gar schön », Plautus, *Casina*, 854, an. Ein *bellātus bestand sicher, da sein Komparativ *bellātior, *bellātiōrem aprov. *belaire*, Obl. *belazor* « schöner », afrz. *bellezour* dass., das Neutrum *bellātius afrz. *le belais* « das Schönste » (P. Meyer, *Rom.*, 36, 15; Tobler, *Wb.*) ergab (Diez, 519 f.); vgl. bellātius « gar hübsch », Plautus, *Rudens*, 463. Es liegt wohl das Part. Pass. *bellātus « schön gemacht » von einem sē *bellāre « sich schön machen » zugrunde, das wegen des lautlichen Zusammenfalls mit bellāre « Krieg führen » später zu *bellīre wurde, der Vorstufe des afrz. *belir*, aprov. *belezir* « gefallen », ferner des afrz. *abelir* « verschönern, gefallen », aprov. *abelir* « gefallen », kat. *abellir* « verschönern », it. *abbellire* dass. Der Ersatz von *bellāre durch *bellīre zog den von *bellātus durch *bellītus nach sich, das asp. *bellido* « schön », *Cid*, 1368 (wo *vellido* überliefert ist), Berceo, *S. Oria*, 27, *Alexandre*, 2087 b (C. Michaelis, *ZrP*, 19, 601, A. 1), aport. *velido*, *Dinis*, 142; Alfonso X, *C. M.*, 423 ergab (Diez, 529). Das von Diez noch herangezogene *belledissomo* bei Fernando Galiani entstand wohl durch Diss. aus **bellidissimo*, dem Elativ von **bellido*, das wegen seines *d* ein asp. Lehnwort gewesen sein dürfte. Lat. *bellātus bestand späterhin in Gallien und in

umgestalteter Form in Hispanien, war von einem Adjektiv, nicht von einem Substantiv und schon gar nicht von einem Tiernamen abgeleitet, hatte gegenüber bellus keine ausgesprochene diminutive Bedeutung und kann aus diesen Gründen nicht das Muster für Bildungen wie *lupattus « Wölflein », *cervattus « kleiner Hirsch » gewesen sein. Die Entstehung von -attus aus -ātulus ist auch deshalb unwahrscheinlich, weil den rom. Sprachen ein diminutives -ātulus fehlt. Man könnte aprov. *perdigalh* « junges Rebhuhn » einwenden, das aus *perdīcātulum entstanden sein könnte. Aber *perdigalh* hat *perdigal* gleicher Bedeutung neben sich. Afrz. *perdrieux*, das Godefroy vorsichtig mit « sorte d'oiseau » erklärt und das aus *perdrīcālis entstand wie *tieus* aus tālis, beweist, dass aprov. *perdigal* die ursprüngliche Form ist, aus der *perdigalh* durch Suffixtausch oder so wie *belh*, *folh*, *pradelh* aus *bel*, *fol*, *pradel* entstand. Das It. kennt ein diminutives *-acchio* in *birracchio* « junges Rind », *buciacchio* « junger Ochse », *orsacchio* » junger Bär », *poltracchio* « junges Füllen », somit gerade bei Bezeichnungen junger Tiere. Dieses *-acchio* kann aus -ātulus oder -attulus entstanden sein. Die Beschränkung des ursprünglich auf -ulus ausgehenden Suffixes auf das It., das -ulus länger als das Sp., Port., Frz., Prov. bewahrte, macht die Herkunft jenes *-acchio* von -attulus, einer Weiterbildung des bereits vorhandenen -attus, wahrscheinlicher als die umgekehrte Herkunft des weitverbreiteten -attus von einem örtlich begrenzten -ātulus oder -attulus. Kurz, die Erklärung von -attus aus lat. Sprachstoffe wäre sehr schwierig. Für -ītulus, -ittulus, -ittus berufen sich Horning und Zimmermann auf lat. avītus « grossväterlich », patrītus « väterlich » ; aber patrītus ist in den rom. Sprachen überhaupt nicht erhalten, avītus nur im Roussillon als *abit* in Perpignan, *avi* in Prades (nicht Padua, wie Meyer-Lübke, *REW*, 834 und im Wörterverzeichnis angibt) u. zw. in der Bedeutung « Grossvater » (Tappolet, *Die rom. Verwandtschaftsnamen*, 63) und nicht in der « vom Grossvater abstammend », aus der nach Horning der Begriff « junger Mensch » entstanden sein soll, sondern in der entgegengesetzten Bedeutung. Zimmermann geht vom Personennamen Avītus aus, der allerdings in den Inschriften sehr oft vorkommt, und von patrītus, für dessen Verwendung als Personenname er aber nur *Patritia*, *CIL*, XIII, 10010 (3275) anführen kann, auch dieses wahrscheinlich mit Unrecht, weil es wohl umgekehrte Schreibung für *Patricia* « die Patrizierin »

ist. So bleibt Avītus; aber ein einziger Name konnte nicht ein in Inschriften von Hispanien bis Dalmazien vorkommendes Suffix entwickeln. Das von Horning noch angeführte lat. hirquitallus « heranwachsender Knabe, der eine männliche Stimme bekommt » ist nicht von einem *hirquita abgeleitet (Lattes, *AlL*, 9, 460)- sondern aus hircus, hirquus « Bock » und *tallus zusammenge, setzt, das mit griech. τᾶλις « mannbares Mädchen » urverwandt war. Gallorom. capritus « Zicklein », *Lex Salica*, 5, endlich, das afrz. *chevri*, aprov. *cabrida, cabridet* dass. ergab, hing mit Juno Caprōtīna zusammen, das der aus Gallien stammende Ausonius, 385, 9 gebrauchte, und mit dem Familiennamen Capratinus, der in mehreren Inschriften, darunter in der aus Nemausum (Nîmes) stammden *CIL*, XII, 3631 vorkommt. Neben dem -ōt- von Caprōtīna und dem -āt- von Caprātīnus bestand das -īt- von caprītus, wenn auch die Bildungsweise nicht klar ist. Jedenfalls konnte das einzelne, auf Gallien beschränkte caprītus nicht ein fast über das ganze römische Reich verbreitetes Suffix -itta hervorrufen. Das von Meyer-Lübke, *Einf.*, 204 für diminutives -ītus geltend gemachte *bellītus, die Vorstufe des asp. *bellido* « hübsch », war wieder auf Spanien beschränkt und kann deshalb auch nicht der Ausgangspunkt des gemein rom. -ittus gewesen sein. Somit ist auch die Herleitung von -ittus aus lat. Sprachstoff bisher nicht gelungen. Dies und das Auftreten von -itta erst in der Kaiserzeit weist auf fremden Ursprung von -itta hin.

Es fragt sich nun, aus welcher anderen Sprache lat. -itta stammte, das Meyer-Lübke schon in der *Rom. Gram.*, II, 547 als « unlat. Verkleinerungssuffix » bezeichnete. Gröber, *ZrP*, 2, 184 dachte an gall. Ursprung, weil sagitta « Pfeil » aus dem Gall. stamme. Er erklärte dann in *AlL*, 5, 456 sagitta als gall. Ableitung des aus dem Gall. stammenden sagum « viereckiges Stück groben Wolltuches », das das am Fuss des Pfeilschaftes zur Wahrung des Gleichgewichtes angebrachte Stück Stoffes bezeichnet hätte; Walde stimmte bei. Die Vermutung Zimmermanns, *ZrP*, 28, 347, dass sagitta Diminutiv von saga « Wahrsagerin, Zauberin » gewesen sei und « witzig » den den Tod androhenden Pfeil benannt habe, ist nicht ernst zu nehmen. Gröbers Auffassung ist auch unwahrscheinlich, soweit sie das Suffix -itta betrifft, weil ein Diminutivsuffix -itto, -ittā den kelt. Sprachen zu fehlen scheint. Eine Bildung neuer Diminutiva auf -itta im Latein nach sagum-sagitta

ist auch nicht glaublich, weil sagitta nach der Überlieferung nicht mehr das am Pfeilschafte angebrachte Stückchen Stoffes bezeichnenete und somit, wenn von sagum abgeleitet, jeden begrifflichen Zusammenhang mit sagum verloren hatte. W. Schulze, *Zur Geschichte der lat. Eigennamen*, 77 dachte an etruskischen Ursprung; dieser ist nicht nur wegen der geographischen Verbreitung der Namen auf -itta, wie Meyer-Lübke, *Einf.*, 205 bemerkt, sondern auch wegen des Auftretens derselben erst in der Kaiserzeit, in der der etruskische Einfluss längst vorüber war, sehr unwahrscheinlich. Es bleibt die germ. Herkunft übrig, zu der das Vorkommen erst in der späteren Kaiserzeit und das Fehlen im Südit. und Rum. stimmt. Sie wird als sicher oder doch als sehr wahrscheinlich gelten können, wenn das Germ. entsprechende Ausgänge hatte. Westgerm. -atto lag, wenn man Unsicheres beiseite lässt, in *Cariatto* bei Fredegar, 89; *Waratto*, *Mon. Germ. hist.*, *Script.*, 1, 117, 19; 2, 280, 32; 2, 311, 35 und in anderen merowingischen Quellen, in *Gumattius*, *CIL*, XIII, 8886 (Inschrift aus Dodewaard in Holland) vor, westgerm. -itto in *Charietto*, dem Namen eines *comes utriusque Germaniae* bei Ammian, 17, 10, 5; 27, 1, 2 und bei anderen Geschichtsschreibern, das entsprechende got. -itta in *Fravitta*, das Schönfeld, 92 aus den von ihm belegten Formen *Fravita*, *Fravittos*, *Frabettas* rekonstruiert hat und das einen Goten benannte, und in *Nevitta*, Ammian, 17, 6, 3; 21, 8, 1 u. ö., einem Namen, dessen Träger nach Ammian « *origine barbarus* » war. Ähnliche Bildungen waren ahd. *Heinzo*, *Kuonzo*, die schon Kluge, Pauls *Grundriss*, I², 327, Urgerm., 10 mit *Charietto* verband, *Frizzo*. Die Namen waren Kurzformen, die vom ersten Bestandteile der wie gewöhnlich aus zwei Elementen zusammengesetzten altgerm. Namen abgeleitet waren. So gehörten *Cariatto*, *Charietto* zu *Chariovalda*, Tacitus, *Ann.*, 2, 11, oder zu einem anderen mit germ. haria- « Heer » gebildeten Namen, *Waratto* zu einem mit dem Stamme des got. wars « behutsam » zusammengesetzten Namen wie den germ. Volksnamen *Varini*, *Varisti*, ahd. *Werinberath*, *Werinfrid*, ags. *Werenhaeth Werenfrith* (Schönfeld, 258), *Gumattius* zu einem mit as. gumo « Mann » gebildeten Namen, got. *Fravitta*, *Nevitta* zu Namen mit got. frauja « Herr », niujis « neu » als erstem Bestandteil, ahd. *Heinzo*, *Kuonzo*, *Frizzo* zu *Heinrich*, *Kuonrât*, *Fridrîch*. Die germ. Soldaten des römischen Heeres, die gewohnt waren, in ihrer germ. Umgangssprache solche Kurzformen der germ. Namen zu gebrauchen, bildeten entsprechende Kurzformen

auch zu den römischen Namen. Nun bestanden diese in der Republik und unter den Kaisern aus dem Vornamen, z. B. *Caius*, dem Geschlechtsnamen, z. B. *Julius*, und dem Familiennamen, z. B. *Caesar*. Da es nach Varro nur etwa dreissig Vornamen gab und derselbe Vorname gleichzeitig vielen Personen zukam, so konnte er nur innerhalb der Familie zur Unterscheidung dienen, aber nicht ausserhalb der Familie. So konnten die germ. Soldaten des römischen Heeres den Geschlechts- und den Familiennamen als die eigentlichen Namen ihrer Offiziere ansehen und von ersten Namen, dem Geschlechtsnamen, die Kurzform bilden, so wie sie sie im Germ. vom ersten Bestandteil des zweiteiligen Namens ableiteten. Die Annahme, dass die Kurzformen ursprünglich nur von Geschlechtsnamen gebildet wurden, ist deshalb wahrscheinlich, weil die grosse Mehrheit der in den Inschriften vorkommenden Namen auf -itta von Geschlechtsnamen ausgegangen sind. Von den oben angeführten lat. Namen auf -itta, -itto waren 8 von Geschlechtsnamen abgeleitet, nur 2 von Familiennamen. Erst später bildete man Kurzformen auf -itta auch zu Familiennamen, aber in geringerem Umfange. Aus dem barbarischen Latein der germ. Soldaten des römischen Heeres gingen die Bildungen in das Latein der römischen Soldaten und aus der lat. Soldatensprache in die lat. Umgangssprache weiterer Kreise über. Die Namen auf -itta, -itto wurden zuerst in der vertraulichen Rede gebraucht. Die Bemerkung Gröbers a. a. O., dass die Namen auf -itta auch von manchen in der ersten Person sprechenden Stiftern von Weihinschriften gebraucht wurden und dieser Gebrauch dem Begriffe des Kosenamens widerspreche, ist richtig. Man wird daher sagen, dass die lat. Namen auf -itta zunächst wie die germ. Namen Kurzformen waren, die im praktischen Leben statt der zu langen Vollnamen gebraucht wurden, aber zunächst keinen kosenden Charakter hatten. Später müssen sie ihn allerdings, nach der Bedeutung des rom. Suffixes zu schliessen, angenommen haben u. zw. infolge ihres Gebrauches in familiärer Rede. Schon Meyer-Lübke, *Rom. Gram.*, II, 547 dachte an die Möglichkeit, dass diese Namen auf -itta erst im Laufe der Zeit kosend geworden sind. Man nannte eine Julia schmeichelnd Julitta. Da sonst als schmeichelnde Anrede Diminutiva gebraucht wurden, so entwickelte sich im Bewusstsein der Sprechenden die Ansicht, dass auch die Formen auf -itta Diminutiva seien. Nunmehr fügte man -itta auch an Gattungswörter und bildete z. B. zu

filia « Tochter » ein *filiítta, die Vorstufe des frz. *fillette*, aprov. *filheta*, kat. *filleta*, it. *figlioletta*, sp. *hijita*. Nach filia- *filiítta schuf man zu filius ein *filiíttus, die Vorstufe des afrz. *fillet*, aprov. *filhet*, kat. *fillet*, it. *figlioletto*, sp. *hijito*. Endlich übertrug man -ittus, -itta von den Personenbezeichnungen auf die Sachnamen.

Über den Ausgang ist noch etwas zu sagen. Die Männernamen auf -ittō enthielten die spätere südwestgerm. Form des germ. Ausgangs, die auf -itta die got., in alter Zeit aber auch westgerm. Form. Die schwachen Mask. nämlich, zu denen ahd. *Heinzo*, *Kuonzo* gehörten, endigten im Ahd., As. auf *-o*, im Got. auf *-a*, aber auch im Afries. und Ags. auf *-a* ; vgl. *Chariovalda*, Namen eines Führers der Bataver, bei Tacitus (van Helten, *Beiträge zur Gesch. der deutschen Spr. und Lit.*, 28, 512, A. 2; 29, 344). Nach Much, *Anzeiger für d. Altertum*, 27, 120 gab es sogar im alten Südwestgerm. *-a* bei schwachen Mask., so in *Nasua*, dem Namen eines Führers der Sueben, bei Caesar, *Bellum gall.*, 1, 37, 7. Das Latein behielt die männlichen Personennamen auf *-a* bei, weil es selbst Männernamen auf *-a* hatte, nämlich *Agrippa*, *Cotta*, *Sulla*. Daneben verwendete aber das Volkslatein -itta auch bei weiblichen Namen, weil *-a* für das Fem. charakteristisch war. Als man -itta auf Gattungswörter übertrug, die Personen bezeichneten und die bei dem Ausgange *-a* in der Volkssprache nur weibliche Personen bezeichneten — *erēmita*, *pāpa*, *poēta*, *prophēta* waren ja nicht volkstümlich —, da verwendete man -itta nur bei Bezeichnungen weiblicher Personen und bildete für männliche die Nebenform -ittus. Da der germ. Ausgang sicher kurzes *i* hatte, so war -ittus, das frz., prov., kat. *-et*, it. *-etto* ergab, die ursprüngliche Form, -īttus, das im Sp., Port., vereinzelt im Aprov., Saintong., Berrichon, Lyonn. vorkommt, sekundär aus -ittus + -īccus entstanden ; -īccus ist ja in sp., port. *-ico* erhalten und von Horning, *ZrP*, 20, 341 ff. auch aus Frankreich nachgewiesen worden. Nach seiner Verbreitung entstand, wie schon bemerkt wurde, -īttus wahrscheinlich im Westgotenreiche unter den Königen Eurich und Alarich II. Haberl, *ZrP*, 34, 35 bemerkte : *-ito* ist viel häufiger als *-eto* und gehört nach den früheren Ausführungen der Zeit der Gotenherrschaft an. Er bezog sich auf seine Bemerkung auf S. 31, dass « bei früher Aufnahme des Suffixes das germ. *i* zu *e* wurde, während es zu einer Zeit, als der Übergang von kurzem *i* zu geschlossenem *e* schon abgeschlossen war, zu *i* wurde », Haberl erklärt somit *i* des sp. *-ito* gegenüber sonstigem *e* aus späterer

Herkunft. Dies ist unmöglich, weil westgot. *i* sp. *e* ergab; vgl. *Fernando* aus got. *Friþunands* (Baist, *GGr.*, I², 887). Vielmehr entstand -ittus zwar zur Zeit der Westgotenherrschaft, aber durchaus auf dem Boden des Lateins durch Vermischung zweier längst vorhandenen Suffixe. Soviel sei über -ittus gesagt, Bei -attus erhebt sich die Frage, warum es speziell an Tiernamen gefügt werden sei. Wahrscheinlich war daran -accus schuld. Afrz. *poulache* « junges Pferd », lyonn. *merlachi* « Amselweibchen », aprov. *buzac* « Bussard », *creac* « Stör », sp. *pajarraco* « grosser Vogel », *verraco* « Eber », kat. *verrac* dass., abruzz. *alemanaccho* « animalaccio », *vermenacche* « insieme dei vermi » (Horning, *ZrP*, 20, 335 f.) zeigen -accus, -acca an Tiernamen.

Zum Schluss ist das Suffix -ottus zu besprechen. Haberl, *ZrP*, 34, 34 leitet es direkt aus dem Germ. her und führt aus Förstemanns *Altdeutschem Namenbuch Immod* (neben *Immid*, *Immit*, *Immat*), *Hamozo*, *Marozo*, *Opozo* (neben *Opizo*) an, die nach ihm germ. *ut* enthalten. Da im Ahd. der Mittelvokal oft dem Vokale der Endung assimiliert wurde (W. Braune, *Ahd. Gram.* ³/₄, 58, § 67), so können *Hamozo*, *Marozo*, *Opozo* aus *Hamizo, *Marizo, Opizo entstanden sein und erweisen kein *-ut* oder *-utt*. Weiters hätte ein germ. *-ott* im Ags. und auch im älteren Südwestgerm. ein geschlossenes *o* gehabt (Kluge, *Urgerm.*, 127), im Got. *-utt* gelautet, somit im Vokal nicht zu rom. -ǫttus gestimmt. Die grosse Schwierigkeit, -ottus aus dem Germ. zu erklären, einerseits, die Beschränkung von -ottus auf Italien und Gallien, somit auf einen Teil des von -ittus eingenommenen Gebietes andererseits machen die Entstehung von -ottus aus -ittus erst im Latein wahrscheinlich. Es entstand wohl aus -ittus im 5. Jahrhunderte, als Italien und Gallien noch unter römischer Herrschaft standen, der grösste Teil Hispaniens dagegen schon von Westgoten und Sueben besetzt war und geringeren Verkehr mit Italien und Gallien hatte. Eine Entstehung von -ottus aus -ittus + -occus ist wenig wahrscheinlich, weil -occus, nach den Beispielen Hornings, *ZrP*, 19, 176 ff., 10, 344 ff. zu schliessen, einen pejorativen und geringschätzigen Beigeschmack hatte und deshalb sich kaum mit dem kosenden -ittus vermischt hätte. Obwohl Meyer-Lübke, *Rom. Gr.*, II, 548 sagte, dass -ǫlus trotz der Bedeutungsgleichheit mit -ittu kaum ein -ǫttu hervorgerufen haben kann, ist mir die Entstehung von -ottus aus -ittus + -ǫlus doch das Wahrscheinlichste,

besonders da sie sich in folgender Weise begreiflich machen lässt. Da *e* für kurzes *i* in den Inschriften seit dem 3. Jahrhunderte vorkommt, so war im 5. der Wandel des kurzen *i* zu *e* bereits ebenso vollzogen wie die Verschmelzung des *i̯* von -iólus mit dem stammauslautenden Kons. Damals hatte man die Diminutivsuffixe -ętus, -ęllus, -ęllus, -ǫlus. Da ist es begreiflich, dass man nach -ętus, -ęllus, -ęllus ein -ǫttus zu -ǫlus bildete. Das neue -ottus erreichte nicht die starke Verbreitung von -ettus und -ollus, -olus.

Riga. Josef Brüch.

CHRONIQUE PHILOLOGIQUE

DES

PARLERS PROVENÇAUX ANCIENS ET MODERNES

(1913-1924)

Nous employons les mots « *parlers provençaux* » dans le même sens que J. Ronjat dans son *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes* (Thèse de Paris, 1913). Pour la délimitation précise du domaine *provençal* ainsi entendu, nous renvoyons aux pp. 2-9 de cet ouvrage.

Nous ne mentionnerons dans notre chronique que les travaux d'ordre strictement philologique, — du moins tous ceux qui sont parvenus à notre connaissance —, et nous laisserons de côté tous ce qui est publications de textes, études de folklore, etc.

I

Bibliographie.

Joseph Anglade, *Bibliographie de la grammaire provençale*, dans *Estudis Románics*, II (Llengua i literatura), vol. IX de la *Biblioteca filológica de l'Institut de la llengua catalana*, Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, Palau de la Diputació, MCMXVII, pp. 73-91. Bibliographie qui se propose simplement d'indiquer les ouvrages principaux se rapportant à l'ancien provençal. L'auteur l'a complétée depuis ; cf. ci-dessous.

Id., *Bibliographie grammaticale*, pp. xv-xxxvii de la *Grammaire de l'ancien provençal*, Paris, C. Klincksieck, 1921. Ne concerne que l'ancienne langue (κοινή des troubadours et dialectes). Pour les dialectes modernes, cf. ci-dessous. Bibliographie destinée à rendre beaucoup de services à ceux qui s'occupent d'ancien provençal. Contient : I. Traités grammaticaux anciens. II. Traités grammaticaux modernes : A. Ouvrages généraux.

B. Grammaires provençales. C. Études particulières (1. Phonétique. 2. Article, noms, adjectifs, pronoms. 3. Verbes. 4. Prépositions, adverbes, formation des mots. 5. Syntaxe). D. Métrique. E. Études dialectales. F. Dictionnaires. G. Dictionnaires étymologiques. H. Toponymie. — [A corriger, p. XXIII, l. 12 : K. OREANS, au lieu de SABERSKY (H.); p. XXIV, l. 1 : C. CHABANEAU, au lieu de K. OREANS ; p. XXV, l. 16 : *Inclination* au lieu de *Declination*].

ID., *Pour étudier les patois méridionaux* (*Notice bibliographique*), Paris, E. de Boccard, 1922, 35 p. Bibliographie de caractère élémentaire, « destinée en principe à ceux qui désirent avoir quelques connaissances des études dialectales concernant le Midi de la France ou qui veulent contribuer à leur développement » (cf. p. 5). L'auteur rappelle en terminant son avant-propos qu'il n'a voulu faire qu'un choix et que, conformément à son but, il a dû laisser de côté des articles de valeur. « A défaut d'une bibliographie complète du sujet, ajoute-t-il, celle-ci rendra quelques services ». Nous pensons tout à fait comme lui.

On trouvera une bibliographie phonétique concernant l'ancien provençal dans la *Provenzalische Lautlehre* (Heildelberg, 1918) de M. C. Appel, p. 137-40. Moins complète que celle de M. J. Anglade citée plus haut, mais largement suffisante pour un débutant.

Signalons enfin, outre la bibliographie contenue dans la 4e édit. de l'*Altprovenzalisches Elementarbuch* (1920) de M. O. Schultz-Gora, la *Bibliographie Occitane* (titre de la 1re page = *Bibliographie méridionale*) publiée par M. E. H. Guitard, Paris, Occitania, 1925, avec un *Abrégé d'histoire de la Littérature occitane*, par M. Joseph Rouquet. Opuscule de 33 p., sans aucune prétention scientifique, et où la partie proprement philologique peut être considérée comme inexistante. C'est plutôt un catalogue de librairie.

II

HISTOIRE DES PARLERS PROVENÇAUX.

AUGUSTE BRUN, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* (Thèse principale de la Faculté des Lettres de Paris), XV-505 p., Paris, Champion, 1923. — *L'Introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon* (Thèse complémentaire de la Faculté des Lettres de Paris), 95 p., Paris, Champion,

1923. De l'enquête vaste et consciencieuse à laquelle s'est livré M. A. Brun, il ressort la conclusion suivante : « En Provence, en Languedoc, en Gascogne, on a accepté le français sans résistance, et on a renoncé brusquement à l'emploi écrit des idiomes locaux ; en Béarn, on a résisté dans la mesure où il se pouvait, et sciemment. En Roussillon [nous en parlons, bien que cette province soit en dehors de notre domaine], sans qu'on puisse parler de résistance délibérée, un état d'équilibre se fixe, où le français prend ses positions, où le catalan maintient une notable partie des siennes, un bilinguisme s'établit, très spécial, puisque le parler local ne cesse ni de s'écrire ni de s'imprimer, et la victoire définitive du français comme langue écrite n'est assurée que cent ans environ après l'édit du Conseil Souverain [2 avril 1700] » : cf. *L'Introduction du français*, p. 85. Sans doute la documentation peut toujours être complétée en pareille matière ; sans doute aussi peut-on relever quelques erreurs — d'ailleurs inévitables — dans la transcription de tel ou tel texte. Quoi qu'il en soit, le travail de M. A. Brun, qui comble une grave lacune, nous paraît définitif. Voir le compte rendu de M. E. Bourciez, dans la *Revue Critique*, 1924, p. 286-90.

Cl. Brunel, *Les premiers exemples de l'emploi du provençal dans les chartes*, dans *Romania*, XLVIII (1922), p. 337-364.

On trouvera aussi quelques indications sur la pénétration du français dans les provinces du Midi de la France dans D. Behrens : *Beiträge zu einer Geschichte der französischen Sprache : I. Die Ausbreitung der franz. Spr.*, article qui a paru dans la *Zeitsch. für franz. Sprache und Literatur*, XLV (1919), cf. p. 158-160—, et dans M. A. Dauzat, *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles* (Introduction), *Rev. Lang. Rom.*, LVI (1913), p. 285 sq.

Johannes Leip, *Provenzalisches und frankoprovenzalisches bei französischen Lexikographen des 16. bis 18. Jahrhunderts*, Giessen, Selbstverlag des Romanischen Seminars, 1921, xviii-104 p., in-8. Travail sérieux ; voir le compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LXII (1923), p. 220-21.

C. Grapengeter, *Die nordfranzösischen Elemente in Mistrals Werken*, Kieler Dissertation, Berlin, 1916.

Citons pour mémoire trois articles ou opuscules, conçus dans un but de propagande linguistique :

P. Jèpo, *Le bilinguisme*, dans *La Cigalo lengadouciano*, VI (1913), p. 113-8.

Abbé J. SALVAT, *La langue d'oc à l'école*, Occitania, Paris, 1924, 14 p. in-8, et *La lenga d'oc e la gleiza*, Occitania, Paris, 1924, 14 p. in-8.

III

GRAMMAIRE HISTORIQUE DES PARLERS PROVENÇAUX.

A) OUVRAGES GÉNÉRAUX OÙ IL EST FAIT MENTION DU PROVENÇAL.

E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, Paris, Klincksieck, 2e éd., 1923. La partie consacrée au provençal et à l'ancien français, qui comprenait 87 pages in-12 dans l'édition de 1910, en contient 95 in-8 dans la seconde. L'auteur a complété son exposé, dans la mesure où les limites d'un manuel le lui permettaient. Peut-être cependant aurait-il pu ajouter à son texte quelques détails intéressants qui lui avaient été signalés par J. Ronjat dans son compte rendu de la 1re éd. ; cf. *Rev. Lang. Rom.*, 1910, p. 440 sq. Une douzaine de lignes aurait suffi, nous semble-t-il. Mais l'auteur est seul juge en pareil cas. Les pages que M. E. Bourciez a consacrées à l'ancien provençal font autorité, et c'est le meilleur raccourci de philologie méridionale qui existe. Voir le compte rendu de la 2e édit. par G. Millardet, *Rev. Lang. Rom.*, LXII, 1923, p. 161-177.

P. E. GUARNERIO, *Fonologia romanza*, Milano, Ulrico Hoepli, 1918 (XXIV-642 pp., pet. in-8). L'ancien provençal occupe une place relativement faible dans cet ouvrage, mais ce qui est dit est d'ordinaire juste. P. 12, signalons une division défectueuse du territoire provençal : section occidentale avec le gascon, et section orientale avec le dialecte de Montpellier et le parler du Languedoc (?). P. 183 sq., l'auteur aurait pu citer les cas de diphtongaison de *ę* devant *r* + cons. que l'on constate par ex. dans l'Auvergne septentrionale (*tearra*, *tiarra*). Il ne dit rien non plus de la diphtongaison spontanée de *ǫ*, en toute position, qui se constate dans beaucoup de parlers méridionaux (Prov. or., Dauphiné occid., Auvergne, Rouergue, etc.) ; cf. J. Ronjat, *Rev. Lang. Rom.*, 1910, p. 441. Voir le compte rendu de G. Millardet, dans *Rev. Lang. Rom.*, 1920, p. 325-330.

W. MEYER-LÜBKE, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (dritte neubearbeitete Auflage), Heidelberg,

C. Winter, 1920, XVI-301 p. in-8. On trouvera dans le livre du savant romaniste bien des détails qui intéressent l'ancien provençal. Du reste l'éloge de ce livre — surtout dans sa troisième édition — n'est plus à faire. On lira cependant dans la *Rev. Lang. Rom.*, LXII, 1924, p. 423-32, le compte rendu très fouillé de J. Ronjat qui rectifie certains faits de détail et même quelques points de doctrine.

A. Zauner, *Romanische Sprachwissenschaft :* I. *Lautlehre und Wortlehre I*, 4e édit., 1921, 160 p. ; II. *Wortlehre II und Syntax*, 3e édit., 1914, 156 p., Berlin et Leipzig, W. de Gruyter (collect. Göschen, nos 128 et 250).

Karl R. von Ettmayer, *Vademecum für Studierende der romanischen Philologie* (VIII-188 p.), Heidelberg, C. Winter, 1919. Bon manuel, mais qui nécessite quelques précautions de la part des débutants.

G. Millardet, *Linguistique et Dialectologie romanes. Problèmes et méthodes* (Publications spéciales de la Société des Langues romanes, Montpellier, t. XXVIII), Paris, Champion, 1923, 521 p. Ouvrage de première importance. Signalons en particulier l'étude des suffixes *-ĭllum* et *-ĭttum* dans l'aire gallo-romane où *-ll* aboutit à *-t* (p. 69 sq.), l'évolution de *jŭgum*, *pĭlum*, etc. en landais (p. 208 sq.), de *cubitum* > *coide*, etc. en v. prov. (p. 272 sq.), de *domna* > v. prov. *dompna* (p. 290 sq.), le traitement gascon de *fr-*, *fl-* (p. 309 sq.), etc.

Philipp August Becker (*Festschrift für*), *Hauptfragen der Romanistik*, Heidelberg, C. Winter, 1922. A signaler en particulier : E. Gamillscheg, *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs* (où il est question de la langue de Guillaume IX de Poitiers), et J. Brüch, *Literaturgeschichte u. Sprachgeschichte* (où l'auteur discute les recherches sur les noms des genres littéraires comme *estampie*, *rotrouenge*, *estrabot*, etc.).

Aux ouvrages signalés ci-dessus il faut joindre les ouvrages ou articles suivants, qui, tout en ayant une portée générale plus ou moins grande, traitent du provençal ancien ou moderne.

Phonétique.

A. C. Juret, *Essai d'explication de la transformation des voyelles latines accentuées ę, ǫ, a en roman ie, uo, e*, dans *Bull. Soc. Linguist.*

de Paris, t. XXIII, p. 138-155. L'auteur propose d'expliquer les phénomènes de diphtongaison spontanée (du provençal et des autres langues romanes) par une sorte d'assimilation partielle de la tonique avec une posttonique en train de se fermer. Cette théorie a été combattue dans l'article ci-dessous.

J. Ronjat, *Accent, quantité et diphtongaison en roman et ailleurs*, dans *Bull. Soc. Linguist.*, t. XXIV, p. 356-377. Indépendamment de la question de fond, on trouvera de nombreux détails intéressant tel ou tel point de la phonétique provençale. Nous-même nous nous sommes occupé de la diphtongaison (en syllabe fermée) dans les langues romanes dans un travail qui va paraître dans les *Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, n° 39.

P. Fouché, *La diphtongaison en catalan*, dans le *Butlletí de Dialectologia catalana*, 1925, p. 1-46. A propos de la diphtongaison conditionnée (par un élément palatal) en catalan, on trouvera des détails intéressant le provençal.

W. Meyer-Lübke, *Beiträge zur romanischen Laut- und Formenlehre :* III. *Die Entwicklung von lat.* -gr- *im Romanischen*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1918), p. 257-267 (pour le prov., cf. p. 261-264). Voir compléments, par G. Rohlfs, dans la même revue, t. XL (1920), p. 341-43 (pour le prov. cf. p. 342 et 343). — IV. *Geschichte der betonten lat.* au. *Ibid.*, XL (1920), p. 62-82. Pour le provençal et le gascon, cf. p. 70 et 71. — V. *Die Entwicklung von zwischensilbischen* n. *Ibid.*, XLI (1921), p. 555-565.

Id., *Zur u-ü-Frage*, dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLI (1913), p. 1-7 et XLIV (1916-17), p. 75-84.

J. Brüch, *Über zwei Punkte der romanischen Lautgeschichte*, dans *Arch. f. n. Spr.*, CXXXIII, p. 354-65. Voir : II. *Anlautendes* n *für* m *und* m *für* n *im Romanischen.*

Elfriede Jacobi, *Zur Geschichte des Wandels von lat. ū > y im Galloromanischen* (Berliner Diss.), Braunschweig, o. J., 1916, G. Westermann, IV-80 p. avec 4 cartes. Voir le compte rendu de M. W. Meyer-Lübke, dans *Literaturblatt für germ. und roman. Phil.*, XXXVIII, p. 25-28, et celui de M. E. Gamillscheg, dans *Herrigs Arch.*, 138 Bd., 1919, p. 126-30.

E. H. Tuttle, Sapia *in western Romanic*, dans *Herrigs Archiv*, 133 Bd., 1915, p. 409-11.

Id., Cogitare *in Gallo-Roman* ; *romanic* cinctu *and* punctu, dans *Roman. Rev.*, IV, p. 381-2.

G. de Kolovrat, *Étude sur la vocalisation de la consonne L dans les langues romanes* (Thèse principale de la Faculté des Lettres de Paris), Paris, Jouve et Cie, 1923, 306 p. (avec un vol. de Suppléments de 72 p.). La partie consacrée au provençal comprend les pp. 170-208 du vol. principal et les pp. 39-42 du Supplément. A utiliser avec précautions.

J. Bacinski, *Zur Geschichte der L-Verbindungen im Romanischen*, dans *ZrPh*, 1924, p. 257-264.

J. Gerhards, *Beiträge zur Kentniss der prähistorischen franz. Synkope des Pänultimavokals*, Bhft. 55 de la *Zeitsch. für rom. Phil.* (Halle, 1913), xii-96 p. Étude sérieuse. Incidemment il y est question aussi du provençal.

K. Tamsen, *Auslautendes A in Paroxytona und in Pausa auf französisch-provenzalischem Boden*, mit 5 Karten, dans *Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiete der rom. Phil.*, veröffentlicht vom Seminar für rom. Spr. u. Kult., Hamburg, Bd. III. In Kommission bei Otto Meissners Verlag, Hamburg, 1915.

E. Philipon, *L'A médial posttonique dans les langues romanes*, dans *Romania*, XLVIII (1922), p. 1-31.

Id., *Les destinées du phonème* ę + i̯ *dans les langues romanes*, dans *Romania*, XLV (1918-19), p. 422-73.

Eva Seifert, *Die Proparoxytona im Galloromanischen*, Bhft. 74 de la *Zeitsch. f. roman. Phil.* (Halle, 1923), xii-148 p. mit 1 Karte. Ouvrage bien documenté. Voir le compte rendu de O. Sch.-Gora dans *Herrigs Archiv*, 146 Bd., p. 298-300.

Maurice Grammont, *L'Assimilation* (*Notes de phonétique générale*). Extrait du *Bull. Soc. Linguist.*, t. XXIV, Paris, Champion, 1923, 111 p. Étude aussi essentielle pour l'assimilation que l'est pour la dissimilation l'ouvrage du même auteur : *La Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes* (Thèse de l'Université de Paris, 1895). Le provençal ancien et moderne y est assez largement représenté.

Morphologie.

J. Vising, *Observations sur les nombres ordinaux dans les langues romanes*, dans *Romania*, L, 1924, p. 481-498.

G. Rohlfs, *Das romanische* habeo-*Futurum und Konditionalis*, dans *Arch. Rom.*, VI, 1922. Cf. Elisa Richter : *Zu Gerhard Rohlfs' Das rom. Habeo-Fut.*, dans *ZrPh*, 1924, p. 91-96.

Ernest G. Wahlgren, *Étude sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé dans les langues romanes*, Uppsala, A. B. Akademiska Bokhandeln, 1920, in-8, x-342 p. Pour la conjugaison provençale, cf. p. 77-81 (parfaits sigmatiques), p. 140-145 (parfaits en *-dĕdi*), p. 222-233 (parfaits en *-ui*). Très bon travail.

P. Fouché, *Morphologie historique du Roussillonnais* (Thèse complémentaire de la Faculté des Lettres de Toulouse), Toulouse, Privat — Paris, Picard, 1924, 192 p. La partie consacrée aux parfaits en *-dedi*, et aux parfaits en *-ui*, *-si*, *-i* (p. 141 sq.) intéresse aussi l'ancien provençal.

A. Zauner, *C' im Anlaut der Mittelsilbe der Proparoxytona im Französischen*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI, p. 210-218. La page 216 est consacrée au prov. *faire*, *feiron* (facere, fecerunt).

Formation des mots.

E. Gamillscheg et L. Spitzer, *Beiträge zur romanischen Wortbildungslehre*, vol. de la *Biblioteca dell' « Archivum Romanicum »*, Série II : Linguistica, 2. Genève, 1921, 230 pp., in-8°, avec 3 cartes. C. r. de W. v. Wartburg, *ZrPh*, 1923, p. 109-115 et de M. L. Wagner, *ibid.*, p. 121-28.

Sémantique.

Carl S. R. Collin, *Étude sur le développement de sens du suffixe* -ata (it. *-ata*, prov., cat., esp., portg. *-ada*, fr. *-ée*, *-ade*) *dans les langues romanes, spécialement au point de vue du français*, Lund, Lindstedt, 1908, in-8°, 277 p.

Syntaxe.

Margarete Miltschinsky-Wien, *Der Ausdruck des konzessiven Gedankens in den altnorditalienischen Mundarten nebst einem Anhang das Provenzalische betreffend*. Bhft. 62 de la *Zeitsch. für rom. Phil.* (1917), viii-188 p. La partie consacrée au provençal (d'ailleurs excellente) contient les pages 165-187.

Leo Spitzer, *Aufsätze zur romanischen Syntax und Stilistik*, Halle, Niemeyer, 1918, vii-392 p.

Arthur Franz, *Zur galloromanischen Syntax*, Jena, W. Gronau, 1920, 128 p. (*Supplementheft X der Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*). Voir la troisième partie intitulée *Zur neuprovenz. Syntax*.

ID., *Studien zur wallonischen Dialektsyntax* (mit sieben Kartenbeilagen). Kapitel IV : *Wallonische u. Galloromanische Dialektsyntax* (nach dem *ALF*), dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLIII (1914-15), p. 113-153.

E. KIEKERS, *Zu den Schaltesätzen im Lateinischen, Romanischen und Neuhochdeutschen* dans *Indogerm. Forsch.*, XXXII, p. 7-22.

J. MELANDER, *Étude sur* magis *et les expressions adversatives dans les langues romanes*, Upsal, impr. Almqvist et Wiksell, 1916, VII-168 p. in-8 (thèse d'Upsal). Ne s'occupe presque exclusivement que du français : mais l'auteur se réserve de traiter postérieurement des autres langues romanes. Voir le compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LX (1918-20), p. 432-3, et de M. L. Foulet, dans *Romania*, XLVII (1920), p. 155-6.

EUGEN LERCH, *Die Verwendung des romanischen Futurums als Ausdruck eines sittlichen Sollens*, Leipzig, Reisland, 1919, VIII-427 p. (intéresse surtout le français).

C. G. SANTESSON, *La particule* Cum *comme préposition dans les langues romanes*, 1921, Paris, Champion, LII-342 p. N'intéresse que très peu le provençal. Voir le compte rendu de M. L. Spitzer, dans *Literaturblatt für germ. u. rom. Phil.*, XLV (1924), p. 223-25.

HJALMAR KALLIN, *Étude sur l'expression syntactique du rapport d'agent dans les langues romanes* (Thèse de Paris), Paris, Champion, 1923, 297 p. Voir le compte rendu de L. Spitzer dans *Arch. Rom.*, VIII (1924), p. 346-7.

B) ÉTUDES SPÉCIALEMENT CONSACRÉES AUX ANCIENS PARLERS PROVENÇAUX.

1) *Koiné des troubadours.*

On trouvera des détails intéressants dans les deux comptes rendus suivants de l'étude de M. H. Morf : *Vom Ursprung der provenzalischen Schriftsprache* (Sitzungsberichte der königlich-preussischen Akademie der Wissenschaften, Berlin, 1912, pp. 1014-1035) :

G. BERTONI, *Rev. Lang. Rom.*, LXVI, pp. 499-504.

J. RONJAT, *Ibid.*, pp. 532-536.

2) *Grammaires et études d'ensemble.*

J. Anglade, *Grammaire de l'ancien provençal (ou ancienne langue d'oc), Phonétique et Morphologie*, Paris, Klincksieck, 1921, xxxvii-448 p. La première grammaire d'ancien provençal écrite en français. Simple et néanmoins entrant dans de nombreux détails. L'auteur a défini son but dans sa préface : « C'est en pensant à nos étudiants — dont les connaissances en linguistique générale sont, par la faute de la direction des études dans les Universités, si incomplètes —, en songeant aussi aux « amateurs » de notre ancienne littérature, dont la bonne volonté est si souvent découragée par des livres écrits en langue étrangère, c'est, dis-je, en songeant à ces deux catégories de lecteurs que j'ai tâché, du moins quand il était possible, de simplifier les explications, de les clarifier pour les mieux mettre à la portée de nos lecteurs, comme je fais de nos auditeurs » ; cf. p. xiii. L'auteur a pleinement atteint son but.

C. Appel, *Provenzalische Lautlehre* (mit einer Karte), Leipzig, O. R. Reisland, 1918, viii-140 p. Ouvrage sérieux, mais certaines explications sont superficielles. Voir les comptes rendus de M. K. Sneyders de Vogel (*Neophilologus*, V, 1920, p. 80 sq.), de M. O. Schultz-Gora (*Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI, p. 458-61), de M. G. Bertoni (*Arch. Rom.*, III, 1919, p. 127-29) et surtout celui de J. Ronjat (*Rev. Lang. Rom.*, LX, 1920, p. 468-73).

Il faut signaler aussi la 4e édition (1920) de l'*Altprovenzalisches Elementarbuch* de M. O. Schultz-Gora (xii-201 + 7 p.), Heidelberg, C. Winter, où la partie consacrée à la phonétique, à la morphologie et à la syntaxe n'a presque pas subi de modification ; de plus, les 4e (1918) et 5e éditions (1920) de la *Provenzalische Chrestomathie (mit Abriss der Formenlehre und Glossar)* de M. C. Appel, Leipzig, O. R. Reisland (5e édition = xli + 344 p.).

Edward L. Adams, *Word-Formation in Provençal*, New-York, The Macmillan Company, 1913, 607 p. (*University of Michigan Studies. Humanistic Series, Vol. II*). Excellente étude.

A. Thomas, *La formation des mots en provençal*, dans *Journal des Savants*, Décembre 1914.

Elise Richter, *Beiträge zur provenzalischen Grammatik*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI, 1921, p. 83-96. Étude très sérieuse à propos de la *Prov. Lautlehre* de M. C. Appel.

G. Bertoni, *Sur la prononciation de* u *en ancien provençal*, dans *Annales du Midi*, Toulouse, 1913, p. 472 sq. Article sérieux, mais dont nous n'admettons pas les conclusions relatives au catalan.

W. Meyer-Lübke, *Die Diphtonge im Provenzalischen*, dans *Sitzungsberichte der prss. Ak. der Wissenschaften*, 1916, p. 342-370, Berlin, W. de Gruyter. Étude de la diphtongaison provençale d'après l'*ALF*. Nous renvoyons à notre article déjà cité : *La diphtongaison en catalan*, et à l'étude de Margarete Polak, *Zur Geschichte der ęi Diphthonge im Prov.*, dans *Herrigs Arch.*, 137 Bd., 1918, p. 210-218.

Id., *Dissimilation labialer Vokale im Provenzalischen*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1917), p. 83-86. Pour *cubitu* > *coide*, cf. G. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes*, p. 271 sq.

E. H. Tuttle, *Vowel-breaking in southern France*, dans *Modern Philology*, XVI (1918-19), p. 585-93. A utiliser avec précautions.

G. Millardet, *A propos de provençal* « dins », dans *Rev. Lang. Rom.*, LXVII (1914), p. 189-203. Excellente étude montrant la multiplicité des conditions nécessaires pour le changement de l'*ę* latin en *i* dans le prov. *dins*.

Cl. Brunel, *Prov.* « caissa », dans *Romania*, XLVI (1920), p. 115 sq. Rejette la base capsa et propose capsea qui de fait se trouve dans de nombreux documents du Midi de la France, mais malheureusement à une date trop tardive. Voir M. G. Bertoni : *Capsea dans *Romania*, XLVII (1921), p. 579 ; et M. E. Walberg : Capsea> prov. *caissa*, etc., dans *Romania*, XLVIII (1922), p. 265-6.

W. Meyer-Lübke, *Die* c' *und* s *Laute im Provenzalischen*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1917), p. 212-16. D'après l'auteur, les deux sons ne se sont confondus que vers le milieu du XIIe siècle : antérieurement à cette date, on a *s* ou *ss* pour le premier, et *c* ou *z* pour le second.

Id., *Provenzalisch* un *aus* cn, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XL (1919), p. 206-207. Un peu hasardeux.

E. H. Tuttle, *Phonological contributions* : [1. ansere *in Spanish*], 2. nive *in hispanic and provencial*, 3. *Provencial* r *for* n, dans *Roman. Rev.*, IV (1913), p. 481-3.

Hans Neunkirchen, *Zur Teilungsformel im Provenzalischen*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLII (1922), p. 35-68 et 158-191. Bonne étude.

W. Schubert, *Die begriffliche Entwickelung der lateinischen Präpo-*

sitionen per *und* pro *im Altprovenzalischen mit einem anschliessenden Vergleich des altfranzösischen Sprachgebrauchs*, Leipziger Diss., 1913, 106 p.

K. Lewent, *Prov.* pois (que) « *obgleich* » ? dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XL (1919), p. 212-15. Cette locution n'aurait eu que le sens causal.

3) *Études dialectales* (*v. prov.*).

Cl. Brunel, *Documents linguistiques du Gévaudan*, t. LXXVII de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, Paris, 1916, 102 p. in-8. Les textes (1309-1552) sont précédés d'une introduction historique et suivis d'une bonne étude linguistique et d'un glossaire.

Id., *Formes absolues et formes conjointes du pronom personnel dans l'ancien dialecte du Gévaudan*, dans *Romania*, XLV (1918-19), p. 84-93. Très bonne étude.

Id., *Le plus ancien acte original en langue provençale*, dans *Annales du Midi*, XXXIII-IV (1921-22), p. 249-61. Texte de la région comprise entre Saint-Afrique et Lodève, accompagné d'un glossaire et d'une étude linguistique.

Signalons du même auteur l'étude linguistique et le glossaire qui accompagnent l'article intitulé : *Le comput en vers provençaux attribué à Raimont Féraut*, qui a paru dans les *Annales du Midi*, XXXVI (1924), p. 269-87.

G. Bertoni, *Sur quelques formes de la « Vie de sainte Enimie »*, dans *Annales du Midi*, XXV (1913), p. 64-6.

C) Études spécialement consacrées aux parlers provençaux modernes.

1) *Généralités.*

Max Křepinsky, *Le changement d'accent dans les patois galloromans*, dans *Rev. de Phil. franç.*, XXVIII (1914), p. 1-61. Étude d'après les données de l'*ALF*.

Eva Seifert, *Zur Lehre vom Akzent in den galloromanischen Mundarten*, dans *Herrigs Arch.*, 136 Bd., 1916, p. 387-94. Critique du travail précédent.

J. Roñjat, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes* (Thèse

de la Faculté des Lettres de Paris), Mâcon, 1913, 306 p. Ouvrage de premier ordre. Voir le compte rendu de M. J. Anglade, dans *Annales du Midi*, XXIX-XXX (1917-18), p. 462-65.

L. Piat, *Grammaire générale populaire des dialectes occitaniens : le genre*, Périgueux, Imp. Cassard frères, 1913, 11 p. in-8 (tirage à part de *Lou Bournat*, bulletin mensuel des félibres du Périgord). A utiliser avec précaution. Voir compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LVII (1914), p. 159.

F. de Gélis, *La vraie langue d'oc*, Toulouse, Guitard, 1921, 114 p. in-12. L'auteur, rempli d'intentions très louables, manque de préparation linguistique. Voir les comptes rendus de M. Cl. Brunel (*Romania*, XLVII, p. 152-3), et de J. Ronjat (*Rev. Lang. Rom.*, LXII, p. 223).

B. Sarrieu, *La Graphie de la langue d'oc*, Bordeaux, La Revue méridionale, 1924, 18 p. Prend position contre les principes orthographiques de l'*Escola Occitana*, d'après laquelle il serait indispensable d'écrire dans toute « l'Occitanie » selon des règles communes.

2) *Dialectes.*

J. Ronjat, *Emprunts et faits de phonétique sintactique dans le parler de Labouheire* (*Landes*), dans *Rev. Lang. Rom.*, LIX (1916-17), p. 38-43. Étude très sérieuse.

G. Millardet, *Le parler de Labouheyre et les lois phonétiques*, dans *Rev. Lang. Rom.*, LX (1918), p. 73-96. Très bon travail.

A. Schneider, *Die Entwicklung der Liquiden L und R in der Mundart von Bayonne*, dans *Rev. Dial. Rom.*, V (1913), p. 374-405. Fait suite au travail du même auteur : *Zur lautlichen Entwicklung der Mundart von Bayonne* (Thèse de Breslau, 1900, 56 p. in-8). Très bonne étude.

W. Meyer-Lübke, *Die Imperfekta im Gaskognischen*, 5e partie (p. 102-4) de l'article *Zur Konjugation im Galloromanischen*, paru dans la *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLIV (1916-17), p. 85-104.

G. Roques, *Grammaire gasconne* (*Dialecte de l'Agenais*), *précédée d'une lettre à M. A. Fallières, Président de la République, — et de l'antériorité du Gascon sur le latin, — Jasmin devant la critique, — Réponse aux Philologues, — Gascon et Languedocien, — Montaigne et*

la langue française, — Origine et prononciation du Gascon, — Poésies gasconnes avec traduction littérale, — Glossaire gascon-languedocien, Bordeaux, Féret et fils, Paris, L. Mulo, 1913, 222 p. Le titre seul indique la valeur du livre.

F. Sarran, *Grammaire gasconne*, 1er fascicule, Auch, Cocharaux, 1920. Bonne grammaire descriptive.

P. Latouche, *Note sur l'amuissement de l'A posttonique dans l'Agenais et le Montalbanais*, dans *Annales du Midi*, XXXII (1920), p. 354-5.

J. Anglade, *Note sur le traitement du suffixe* -anum *dans certains noms de lieu du département de l'Aude*, dans *Annales du Midi*, XXVI (1914), p. 230-31. Article intéressant.

K. Höfele, *Quellen für das Studium der neueren languedokischen Mundart von Montpellier* (Dissert. de Greifswald, 1913, 58 p. in-8 et une carte). Apprend peu de chose sur le dialecte lui-même. Voir les comptes rendus de J. Ronjat (*Rev. Lang. Rom.*, LVII, 1914, p. 161-63) et de M. F. Krüger (*Bull. Dial. Rom.*, V, 1913, p. 40-45).

Otto Zaun, *Die Mundart von Aniane (Hérault) in alter und neuer Zeit* (mit 8 Tafeln), Bhft. 61 de la *Zeitsch. für rom. Phil.*, 1917, xxiii-283 p. Étude excellente. Voir le compte rendu de M. W. Meyer-Lübke, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXXIX (1918), p. 377 sq. et celui de M. Fr. Krüger, dans *Zeitsch. f. franz. Spr. u. Lit.*, XLVI, p. 109-117.

Louis Pastre, *Le sous-dialecte bas-languedocien de Clermont-l'Hérault*, Perpignan, Comet, 1913, 163 p. Simple description, d'ailleurs incomplète.

Pierre Guérin, *Le languedocien nimois*, chez l'auteur à Milhaud (Gard), imprimé à Nîmes s.d. [1924], xi-122 p., petit in-8. Bon travail.

Bruno Durand, *Grammaire provençale*, Aix-en-Provence, Le Feu, 1924, 150 p. in-8. Ouvrage dépourvu de toute prétention scientifique.

E. Portal, *Grammatica provenzale (lingua moderna)*, Milano, Hoepli, 1914, 230 p. in-16. Bon manuel élémentaire.

H. E. Ford, *Modern provençal Phonology and Morphology, studied in the language of F. Mistral*, New York, Columbia University Press, 1921, 90 p. Ouvrage superficiel. Voir le compte rendu de M. F. Krüger, dans *Archiv für das Studium der neueren Spr. und Lit.*, CXLV, 1923, p. 310-13.

B. Schädel, *Mitteilung zur Phonetik der Mundart von Saint-Remy-de Provence* (dans *Mitt. und Abhandl. aus dem Gebiete der rom. Phil.*, veröffentlicht vom Seminar für rom. Spr. u. Kult., Hamburg, Bd. III. In Kommission bei Otto Meissners Verlag, 1915), 36 p. Bonne étude.

Dr P. Pansier, *Histoire de la langue provençale à Avignon, du XIIe au XIXe siècle*, t. I, Avignon, Aubanel, 1924, x-189 p. in-8. Bon travail.

F. Arnaud et G. Morin, *Le langage de la vallée de Barcelonnette*, Paris, Champion, 1920, xlviii-323 p. in-8. Comprend : p. 1-150, lexique du parler de Barcel. ; p. 151-175, glossaire de l'abbaye ; p. 182-248, langue du terroir ; p. 263-322, Éléments de grammaire barcelonaise. Travail sérieux. Voir le compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LXII (1924), p. 432-35 et celui de B. Faucher dans *Annales du Midi*, XXXIII-IV (1921-22), p. 194-98.

G. Bertoni, *Nota sul dialetto di Fontan* (*Alpes-Maritimes*), dans *Romania*, XLVIII (1922), p. 265-6.

3) *Géographie linguistique.*

Général Plazanet, *Essai d'une carte des patois du Midi*. Ch. Ier : *Langue d'Oc et Langue d'Oïl*, dans *Rev. de géogr. comm. de Bordeaux*, mai-juin 1913, p. 166-185 et 208-227. L'auteur manque de préparation linguistique. Voir le compte rendu de M. G. Millardet, dans *Rev. Lang. Rom.*, LVII (1914), p. 113-14.

A. L. Terracher, *Les Aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois* (1800-1900), Paris, Champion, 1914. In-8 de xiv-248-452a pages, avec un *Atlas*. Étude de premier ordre sur les parlers de l'Angoumois (Charente) où voisinent les dialectes français et provençaux.

Margot Henschel, *Zur Sprachgeographie Südwestgalliens* (Thèse de Berlin, 1917), G. Westermann, Berlin, in-8°, 118 p. Bon travail. Voir le compte rendu de M. K. Sneyders de Vogel, dans *Neophilologus*, V (1920), p. 181-83, et de G. Bertoni, dans *Arch. Rom.*, II, 1918, p. 241-45.

F. Fleischer, *Studien zur Sprachgeographie der Gascogne*, Bhft. 44 de *Zeitsch. für rom. Phil.*, 1913, vii-126 p. (16 cartes). Étude sérieuse.

Fritz Krüger, *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon*, dans *Rev. Dial. Rom.*, III, p. 144-183 et 287-338; IV, p. 1-15; V, p. 1-88. Paru en volume : Hamburg, Sekretariat der « Société internationale de Dialectologie Romane », Edmund Siemers Allee, 1913, 195 p. et une carte. Très bon travail.

J. Saroïhandy, *Vestiges de phonétique ibérienne en territoire roman* (extrait de *Revue internat. des études basques*, VII, 1913, 24 p. in-8 et une carte). L'auteur cherche à expliquer certains phénomènes phonétiques du Midi de la France par un substratum ibérique. Voir la critique de cette théorie par M. Maurice Grammont, dans *Rev. Lang. Rom.*, LVIII (1915), p. 489-90.

H. Urtel, *Zum Iberischen in Südfrankreich* (dans *Sitzungsberichte der königl. preuss. Akad. der Wiss.*, 1917, p. 530-554). C.r. de J. Jud, *Arch. Rom.*, II, 1918, p. 237-41.

D) Ouvrages lexicologiques.

1) *Dictionnaires.*

E. Levy, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch.* Après la mort de E. Levy, survenue le 28 nov. 1917, M. C. Appel s'est chargé de continuer la publication rédigée dans le détail jusqu'au mot *trageia* et préparée sur fiches pour la suite. La publication s'est terminée en 1924. Instrument de travail de premier ordre.

J. Daniel, *Dictionnaire périgourdin*; 1re partie : *Dict. fr.-périg.*, Périgueux, impr. Ribes, 1914, 378 p. in-8. Bon dictionnaire. Voir le compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LVII (1914), p. 545-47.

M. J. Minckwitz, *Mistral's Tresor dou Felibrige*, dans *Germ.-rom. Monatschrift*, 1913, p. 528-543.

2) *Dictionnaires étymologiques.*

W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1911-1920, 2e édit., 1924 (unveränderte), XXII-1092 p. Excellent instrument de travail, non seulement pour le provençal, mais pour les langues romanes en général. On trouvera d'utiles compléments et des rectifications plus ou moins importantes, pour notre domaine, dans M. A. Thomas, *Romania*, XL,

1911 et XLI, 1912, p. 448-59, et dans J. Ronjat, *Rev. Lang. Rom.*, LVII, 1914, p. 519-45, LIX, 1916-17, p. 123-38 et LXI, 161-67.

A. Dauzat, *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles*. Publications spéciales de la Société des Langues romanes, t. XV. A paru d'abord dans la *Rev. Lang. Rom.*, LVI (1913), p. 285-412 et LVII (1914), p. 1-112, 425-472. Étude très sérieuse. Voir le compte rendu de J. Ronjat, dans *Rev. Lang. Rom.*, LIX (1916-17), p. 142-44.

Walter von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn et Leipzig, Kurt Schröder, 1922-24, livraisons 1-6. L'ouvrage en est actuellement à la page 416 (*bob-* Lallwort).

P. Barbier, fils, *Chronique étymologique des langues romanes*, dans *Rev. Dial. Rom.*, V (1913), p. 232-260. Suite de IV (1912), p. 107-28.

3) *Onomastique.*

C. Chabaneau et J. Anglade, *Onomastique des Troubadours* (Publications spéciales de la Société des Langues romanes, Montpellier, t. XXVI, 1916, xxii-296 p.). A paru d'abord dans la *Rev. Lang. Rom.*, LVIII, 1915, p. 81-136, 161-269 et 345-481. Voir la note du même auteur, dans *Annales du Midi*, XXXIII-IV (1921-22), p. 371-72.

M. Boudet, *L'Onomastique cantalienne*, dans *Revue de la Haute Auvergne*, 1913, p. 105-25.

A. Vidal, *Vieux noms de personnes, vieux noms de lieux de l'Albigeois*, dans *Annales du Midi*, XXXIII-IV (1921-22), p. 275-91, 401-9. Citons du même auteur : *Termes techniques des divers métiers*, dans *Bulletin historique et philologique*, 1920.

4) *Toponomastique.*

A. Longnon, *Les noms de lieu de la France. Leur origine, leur signification, leurs transformations*. Publié par P. Marichal et L. Mirot; 1er fasc. (Noms de lieu d'origine phénicienne, grecque, ligure, gauloise et romaine), 1920, 177 p. in-8 ; 2e fasc. (Noms de lieu d'origine saxonne, burgonde, wisigothique, franque, scandinave, bretonne et basque), 1922, p. 178-336 ; 3e fasc. (Noms de lieu d'origine ecclésiastique), 1923, p. 337-446. Paris, Champion. Ouvrage excellent.

GROEHLER, *Über Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen*.(1er Teil: ligurische, iberische, phönizische, griechische, gallische, lateinische Namen), Heidelberg, 1913. Voir le compte rendu de M. P. Skok, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1917), p. 111-121, où l'on trouvera de nombreuses rectifications, et celui de J. Ronjat dans *Rev. Lang. Rom.*, LVIII (1916-17), p. 336-44.

WILLY KASPERS, *Etymologische Untersuchungen über die mit* -ācum, -ānum, -ascum *und* -uscum *gebildeten nordfranzösischen Ortsnamen*, Halle a.S., Niemeyer, 1918, 344 p. Intéresse aussi le Midi de la France.

HUGO ANDRESEN, *Zur französischen Ortsnamenforschung*, dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLIV (1916-17), p. 69-75. Intéresse aussi le domaine provençal.

J. ANGLADE, *A propos d'un nom de lieu dans Peire Vidal*, dans *Annales du Midi*, avril 1914, p. 229.

J. B. U. CASTAIGNET, *Burdigala, nom simple, devenu Bordeaux*, Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1913, in-8, 23 p. Extrait de la *Revue philomathique de Bord. et du Sud-Ouest*, 16e année, mars-avril 1913.

PAUL COURTEAULT, *Les noms de rues de Bordeaux*, Bordeaux, 1919, in-8, 19 p. Extrait du Bulletin précédent.

A. THOMAS, *Le nom de fleuve « Aude »*, dans *Annales du Midi*, XXIX-XXX (1917-18), p. 232-42.

Voir l'étude de A. VIDAL, signalée ci-dessus, p. 129.

5) *Onomasiologie et lexicologie géographique.*

A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, dans *Rev. de Phil. franç.*, XXVIII, p. 81-99, 161-185 ; XXIX, p. 81-97 ; XXXI, p. 81-110. Excellente étude de lexicologie géographique. Paru en volume chez Champion, 1921 ; XII-136 p. avec 12 cartes.

E. GAMILLSCHEG et L. SPITZER, *Die Bezeichnungen der « Klette » im Galloromanischen*, Halle a. S., M. Niemeyer, 1915, XI-80 p. avec une carte (*Sprachgeographische Arbeiten*, I. Heft). Voir le compte rendu de Hans Maver dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLV (1919), p. 503-9.

P. SCHEUERMEIER, *Einige Bezeichnungen für den Begriff Höhle in den rom. Alpendialekten* (Balma, Spelunca, Crypta, Tana, Cubulum), Halle a. S., M. Niemeyer, 1920, IX-132 p.

GERHARD ROHLFS, *Ager, area, atrium* (Berlin, Diss.), Borna-Leipzig, 1920, 69 p. et 1 carte. C. r. de M. L. Spitzer, *Herrigs Arch.*, 142 Bd., 1921, p. 154-155.

W. v. WARTBURG, *Zur Benennung des Schafs in den rom. Spr.* Ein Beitrag zur Frage der provinziellen Differenzierung der späteren Lateins. Aus *Abhandlungen der preuss. Akad. d. Wiss.*, 1918, Phil.-hist. Kl., Nr. 10.

IVAN PAULI, « *Enfant* », « *garçon* », « *fille* », *dans les langues romanes, étudiés particulièrement dans les dialectes gallo-romans et italiens.* Essai de lexicologie comparée, Lund, A.-B. Ph. Lindstedts Universitets-Bokhandel, 1919, 427 p. C. r. de M. W. v. Wartburg, *ZrPh*, XLI, 1921, p. 612-617, et de M. E. Tappolet, *Arch. Rom.*, IV, 1920, p. 398-403.

VITTORIO BERTOLDI, *Un ribelle nel regno de' fiori. I nomi romanzi del Colchicum autumnale L. attraverso il tempo e lo spazio.* Biblioteca dell' *Arch. Rom.*, Série 2, vol. 4, 1924. C. r. de M. E. Gamillscheg, *ZrPh*, 1924, p. 106-113.

C. VOLPATI, *Nomi romanzi del pianeta Venere, Rev. Dial. Rom.*, V (1913), p. 312-55.

A. CH. THORN, Racemus *et* Uva *en Gaule, Rev. Dial. Rom.*, V (1913), p. 406-18.

P. HERZOG, *Die Bezeichnungen der täglichen Mahlzeiten in den romanischen Sprachen und Dialekten.* Eine onomasiologische Untersuchung. Züricher Diss., Zurich, 1916.

M. KŘEPINSKY, Anchois *im Romanischen*, dans *Casopis pro Mod. Filol. a Lit.*, V, 3.

W. HEBEISEN, *Die Bezeichnungen für Geschirr, Eimer, Krug im Franz., Oberital. und Rätorom. mit besonderer Berücksichtigung des Alpengebietes*, Berner Diss , 1921, 68 p. et 1 carte.

ALICE BRÜGGER, *Les noms du roitelet en France...* (Thèse de Zürich), Zürich, Soc. du Grutli, 1922, petit in-8, 111 p. et 1 carte.

S. MERIAN, *Die französischen Namen des Regenbogens* (Diss. Basel), Halle a. S., Druck von Ehrhardt Karras, 1914, 97 p. et 2 cartes.

H. URTEL, *Prolegomena zu einer Studie über die romanischen Krankheitsnamen*, dans *Arch. f. n. Spr.*, CXXX, 1913, n°s 1/2.

W. KAUFMANN, *Die galloromanischen Bezeichnungen für den Begriff « Wald ». Wortgeschichtliche Studie auf Grund der Karten* forêt *und* bois *des ALF*, Diss. Zürich, 1913, 82 p. avec 3 cartes.

A. Chr. Thorn, *Sartre-tailleur. Étude de lexicologie et de géographie linguistique* (*avec 2 cartes linguistiques*), Leipzig, Harrassowitz, 1913, 71 p. Dans *Lunds Universitets Årsskrift*, N. F., Afd. 1, Bd. 9, n° 2. C. r. de M. K. Jaberg dans *Herrigs Archiv.*, 132 Bd., 1914, p. 446-49.

E. Tappolet, *Les noms gallo-romans du moyeu*, dans *Romania*, XLIX (1923), p. 481-525.

G. Stephan, *Die Bezeichnungen der « Weide » im Galloromanischen* (Giessener Beiträge zur rom. Philol., Bd. V), Giessen, 1921, 70 p. et une carte.

W. Ochs, *Die Bezeichnungen der « Wilden Rose » im Galloromanischen* (Giessener Beiträge zur rom. Phil., Bd. I), Giessen, 1921, 24 p. et 1 carte.

Hans Schurter, *Die Ausdrücke für den « Löwenzahn » im Galloromanischen*. Mit einer Karte. Sprachgeographische Arbeiten, 2. Heft, Halle a.S., M. Niemeyer, 1921, x-132 p. C. r. de M. W. v. Wartburg, *ZrPh*, 1923, p. 115-20.

Georg Walter, *Die Bezeichnungen der « Buche » im Galloromanischen*, (Heft X (1922) : Giessener Beiträge zur rom. Phil. hgb. D. Behrens), Giessen, im Selbstverlag des Rom. Seminars, 85 p. et 1 carte.

Gino Bottiglioni, *L'ape e l'alveare nelle lingue romanze*, Pisa, Mariotti, 1919. C. r. de M. G. Bertoni, *Arch. Rom.*, IV, 1920, p. 424-25.

6) *Mots isolés ou familles de mots.*

J. Ronjat, *La famille étymologique de provençal « draio »*, dans *Rev. Lang. Rom.*, LIX (1916-17), p. 77-116. Étude pénétrante.

A. Dauzat, *Gaba *et ses dérivés*, dans *Romania*, XLV (1918-19), p. 250-58. Très bonne étude.

G. G. Nicholson, *Recherches philologiques romanes*, Paris, Champion, 1921, xi-255 p. Explications trop souvent hasardées.

Id., *Franz.* gars, garçon, *prov.* gartz, garson. Dans *Romania*, L, 1924, p. 94-98.

A. Thomas, *Variétés étimologiques*, dans *Romania*, XLIII (1914), p. 59-88. Contient : anc. prov. *entrarmas*, p. 66-67 ; a. fr. *gest*, prov. mod. *zèst*, poitev. *jéli*, p. 70-72 ; a. prov. *guirbia*, *greba*, *griba*, p. 73-75 ; a. pr. *issirapa*, *misirapa*, *-aba*, ital. *mesciroba*, etc., p. 75-78.

Id., *Nouvèles variétés étimologiques*, dans *Romania*, XLIV (1915-17), p. 321-56. Contient : prov. *arguel*, p. 327-28 ; prov. *aussaprem*, a. fr. *hauceprime*, p. 328-29; prov. *blar*, a. fr. *bler*, p. 332-33 ; prov. *cabescol*, p. 335-37 ; fr. dial. *deburer*, *déburer*, prov. *deburar*, p. 339-41 ; prov. *devendalh*, p. 342-43.

Id., *A. prov.* sebenc « *bâtard* », dans *Romania*, XLVI (1920), p. 392-97.

Id., Percoindar *dans la Passion de Clermont-Ferrand*, dans *Romania*, XLVII (1921), p. 360-362.

Id., *Noletedau*, dans *Annales du Midi*, 1913, p. 70-1.

A. Jeanroy, *Prov.* « far col e cais », dans *Romania*, XLII (1913), p. 79-83.

A. Dauzat, *Étymologies franc. et prov.*, dans *Romania*, XLIV (1915-17), p. 238-57. Contient : *anadolh*, *anivei*, *orvet*, p. 238-44 ; *gode*, *godon*, p. 244-46 ; *lacrimusa*, p. 247-48 ; prov. mod. *langrolo*, ital. du N. *ligura*, *lingura*, p. 248-251 ; *mots provençaux d'origine germanique*, p. 251-257.

J. Jud, *Mots d'origine gauloise* : (1re série), dans *Romania*, XLVI (1920), p. 465-77 : voir 1. prov. *marfi*, rétor. *amarv* ; (2e série), dans *Romania*, XLVII (1921), p. 481-510. Contient : 1. prov. mod. *talvera* ; 4. prov. mod. *treva*, tessin. *torba*.

G. Millardet, *Ancien prov.* « benc », *assise de rochers*, dans *Archiv. Rom.*, VII (1923), p. 168-170.

Id., *Gascon* craste « *fossé* », dans *Rev. Lang. Rom.*, LX (1918-20), p. 137-152.

P. Barbier, fils, *Noms de poissons* (*Notes étymologiques et lexicographiques*). Le commencement de ces études très intéressantes a paru avant 1913. A partir de 1913 signalons : *Rev. Lang. Rom.*, LVI (1913), p. 172-247 (du n° 184 au n° 282), LVII (1914), p. 295-342 (du n° 283 au n° 338), LVIII (1915-16), p. 270-329 (du n° 339 au n° 410).

H. Vaisälä, *Esp. et prov.* mejana. *Note de sémantique et de phonétique*, dans *Neuphil. Mitt.*, XVI (1914), n° 1/2.

P. Skok, *Notes d'étymologie romane*, dans *Romania*, L, 1924, p. 194-232. A signaler le n° 3 (*Bordeaux*), p. 202-210.

J. Ronjat, *A propos de « dégel »*. Sommaire : 1. fr. dialectal, franco-prov. et prov. *relin*, *redoux*, *relèmo*, etc... et verbes correspondants ; 2. dauph. *relèmié*, *lèmo*, etc..., prov. *lèime*, v. lomb. *leemo*, v. prov. *legisme* et v. cat. *loisme* < *lēgit(i)mu* ; 3. *lēgitimus* ou *lēnis* à la base

du type *relin* ; 4. *lēnis* et *lentus*, croisements ; 5. franco-prov. *lin*, *lindzo*, fr. dialect. *linge*, etc..., prov. *linge* ∾ *lirgue* « mince », etc... < **līn(i)cu* ; 6. *lentus* « souple > visqueux > umide », etc..., poitev. *alenti* « assoiffé » et prov. *talen(t)* « faim » ; 7. tipe prov. *relam(e)* et autres représentants de lat. *lāma* et de germ. *lam*, emploi de *re-*, *dē-*, *dis-*, *ē-*, *ex-*, *ad-*, pour former des verbes factitifs ; 8. « relâcher, desserrer > dégeler, débâcler » ; 9. impossibilité de faire remonter à *lāma* tous les mots intéressés, croisements entre *lāma* et germ. *lam*. Dans *Arch. Rom.*, IV, 1920, p. 362-75.

P. Dorveaux, *A. prov.* « notz ysserca, notz ycherca, etc. », dans *Romania*, XLIII (1914), p. 241-43.

H. Schuchardt, *Béarn.* tos, tosse (*Dem.* tosset), *Trog*, *Kübel*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI (1921), p. 701-2.

Id., *Südfranz.* bigord « *tordu* », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XL (1920), p. 492.

W. Meyer-Lübke, *Altfranzösisches*, *provenzalisch* « isnel », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XL (1919), p. 212.

Id., *Prov. kat. span. portg.* arrancar « *ausreissen* », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1918), p. 361-63.

Id., *Wortgeschichtliches*, dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLIV (1916-17), p. 105-109. Contient : *Neuprov.* ais « *acide, aigre, rebelle à la culture* », p. 105... *Prov.* ronsar, p. 108.

O. Schultz-Gora, *Aprov.* « marves », dans *Herrigs Archiv*, 133 Bd., 1915, p. 411-13.

Id., *Prov.* aus « *unbebant* », *ibid.*, 135 Bd., 1916, p. 173-75.

Id., *Prov.* perezeza, *ibid.*, 141 Bd., 1921, p. 244.

Id., Percoindar *in der Passion*, *ibid.*, 144 Bd., 1922, p. 100.

Id., *Zu prov.* guers, *ibid.*, 144 Bd., 1923, p. 259.

Id., *Noch einmal* « Audïerna », *ibid.*, p. 259.

Id., *Prov.* nei « *Weigerung*, *Widerspruch* », *ibid.*, 145 Bd., 1923, p. 104.

Id., Vestre *im Provenzalischen? ibid.*, p. 105.

Id., *Zu prov.* « lo cor al talo », *ibid.*, p. 106.

Id., *Vermischte Beiträge zum Altprovenzalischen*, dans *ZrPh*, 1924, p. 129-150.

Adolf Kolsen, *Altprovenzalisches* (Nr. 9-13), dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI (1921), p. 538-554. Voir p. 546-49 : *joglaresc*, *balaresc*, *sirventes und arlotes*.

Theodor Braune, *Prov.* grinar, *fr.* grigner, rechigner, *fr.*

grigne *u. a.*, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXVIII (1917), p. 185-88.

Id., *Prov.* grim, *fr.* grime, grimer, grimaud, grimoire, *sp. ptg. prov.* grima : *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXIX (1918), p. 366 69.

J. Brüch, *Aprov.* dalh « *Sense* », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLI (1921), p. 583-84.

Id., *Prov.* magorn, *ibid.*, p. 689-90.

Id., *Die Stämme* barr-, bar- *im Romanischen*, S. A. aus *Wörter und Sachen*, VII, 1921.

Id., *Prov.* (en) fonilh « *Trichter* », dans *Herrigs Arch.*, 144 Bd., p. 257.

Alice Sperber, *Frz.* blé, *afrz.* blef, blou, *prov.* blat, *ital.* biavo, *friaul.* blave, *afrz.* bloi, dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXVII (1913), p. 212-18.

H. Andresen, *Prov.* « vas », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXVII (1913), p. 357.

H. R. Lang, *Prov.* « dos », dans *The Roman. Rev.*, VII (1916), p. 170-2 — *Prov.* « aposta », *ibid.*, p. 172 — *Prov.* « affron », *ibid.*, p. 177-81.

L. Spitzer, *It.* truffare, *prov.-span.* trufar, « *prellen, foppen* », *frz.* tromper « *betrügen* », dans *Zeitsch. für rom. Phil.*, XLIII (1923), p. 696-700.

Id., [*Frz.* habiller] — *prov.* avol — [*frz.* billet], dans *Zeitsch. für franz. Spr. u. Lit.*, XLV (1919), p. 366-74.

K. Ahrens, *Zum ambulare-Problem*, dans *ZrPh*, XLIII (1923), p. 600-611.

G. Bertoni, *Prov.* « voïbre, gouïbre » *regain*, dans *Arch. Romanicum*, III, 1919, p. 124.

Id., *Note etimologiche e lessicali provenzali e francesi* : 1. ant. prov. « *mayna* » (Marcabru). 2. ant. prov. (Velay) « *mortondat* » : mortalità. 4. Raimbaut de Vaqueiras : « *sibera* », *Arch. Rom.*, IV, 1920, p. 96-98.

Id., *Etimologie provenzali* (Haute-Loire) : *Arch. Rom.*, IV, 1920, p. 380-82.

E) Versification.

E. Ripert, *La versification de Frédéric Mistral* (Thèse complémentaire de la Faculté des Lettres de Paris), Paris, Champion, 1918,

162 p. in-8. Bonne étude. Voir le compte rendu de M. Maurice Grammont, dans *Rev. Lang. Rom.*, LX (1920), p. 318-20.

Karl von Ettmayer, *Singtakt und Sprechtakt im französischensund provenzalischen Verse*, dans *Zeitsch. für franz. Spr. und Lit.*, XLII (1914), p. 1-40.

F. Gennrich, *Zur Rhythmik der altprovenz. und altfranz. Liedverses*, dans *Zeitsch. f. franz. Spr. u. Lit.*, XLVI, p. 205-226. Remarques critiques sur le travail précédent.

M. Scholz, *Die Alliteration in der altprovenzalischen Lyrik*, Breslauer Diss. Le travail a paru dans la *Zeitsch. für rom. Phil.*, XXXVII (1913), n° 4 et XXXVIII (1914), n° 1/2.

Strasbourg. P. Fouché.

Le gérant : A. Terracher.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXVI

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

ATLAS LINGUISTIQUE

DE LA

FRANCE

PAR

J. GILLIÉRON et E. EDMONT

35 fascicules de 50 cartes chacun. L'ouvrage complet..... **1.200** fr. »

SUPPLÉMENT

1920, fort vol. in-4 de 300 p., br..... **120** fr. »

TABLE DE L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Gr. in-8 de VIII-519 p..... **52** fr. **50**

CORSE

Parus : 4 fasc. in-4 (de 200 cartes chacun). — Le fasc. in-folio (avec l'engagement à l'ouvrage complet : 10 fascicules)..... **45** fr. »

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA BASSE-BRETAGNE

par P. LE ROUX

8 fascicules à **36** fr. Le fascicule I est paru.

ATLAS LINGÜÍSTIC DE CATALUNYA

par A. GRIERA

Gr. in-folio, 1923-1925. — Vol. I-III, 586 cartes. Chaque..... **75** pesetas

L'ouvrage comprendra 10 volumes.

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, EDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

MÉLANGES D'HISTOIRE DU MOYEN AGE

OFFERTS A M. FERDINAND LOT

PAR SES AMIS ET SES ÉLÈVES

ARQUILLIÈRE (ABBÉ H.X.). Sur la formation de la « *Theocratie* » pontificale. — BÉDIER (J.). Remarques sur vingt passages difficiles de la Chanson de Roland. — BÉMONT (Ch.). La bulle « *Laudabiliter* ». — BLOCH (M.). Les transformations du servage. — ALAIN DE BOUARD. L'acquisition de l'hôtel de Nesle par Philippe le Bel et la valeur des actes notariés au début du XIVe siècle. — BRUNEL (C.). Saint-Chély (étude de toponymie). — CALMETTE (J.). Le sentiment national dans la Marche d'Espagne au IXe siècle. — CHAMPION (P.). Notice sur le livre des Trois Eages de Pierre de Choinet. — CHATELAIN (E.). Les vers latins rythmiques sur Lautfried et Corbon. — DESCHAMPS (P.). Tables d'autel de marbre exécutées dans le midi de la France au Xe et au XIe siècle. — BARRAUD-DIHIGO (L.). Deux traditions musulmanes sur l'Expédition de Charlemagne en Espagne. — FAWTIER (R.). Ingomar, historien breton. — GANSHOF (F.-L.). A propos de la Chronique de Lambert d'Ardres. — HALPHEN (L.). Grégoire de Tours historien de Clovis. — HASKINS (C.-H.). Magister Gualterius Esculanus. — IORGA (N.). Quelques observations sur les rapports entre le monde oriental et les croisés. — JEANROY (A.). Un sirventes politique de 1230. — JORDAN (E.). Henri V a-t-il offert à Célestin III de lui faire hommage pour l'Empire ? — LABANDE (L.-H.). L'église de Marseille et l'abbaye de Saint-Victor à l'époque carolingienne. — LATOUCHE (R.). Nice et Cimiez (Ve-IXe siècle). — LAUER (Ph.). Le Psautier carolingien du Président Bouhier (Montpellier, Univ. H. 400). — LESNE (Mgr E.). L'Economie domestique d'un monastère au IXe siècle, d'après les statuts d'Adalhard, abbé de Corbie. — LEVETT (A.-E.). Baronial councils and their relation to manorial courts. — LEVILLAIN (L.) Le vocable de la Cathédrale de Paris à l'époque franque. — LOT-BORODINE (M.). Le double esprit et l'unité du Lancelot en prose. — MACKAY (D.-L.). Le système d'examen du XIIIe siècle d'après le « *De Conscientia* » de Robert de Sorbon. — MARINESCO (C.). Note sur les Catalans dans l'empire Byzantin pendant le règne de Jacques II (1291-1327). — MARTIN (P.-E.). Les sources hagiographiques relatives aux saints Placide et Sigebert et aux origines du monastère de Disentis. — MARX (J.). Guillaume de Poitiers et Guillaume de Jumièges. — MERLET (R.). Origine de la famille des Bérenger, comtes de Rennes et ducs de Bretagne. — MILLET (G). L'origine du logothète général, chef de l'administration financière à Byzance. — NETZER (ABBÉ A.) La situation des curés ruraux du Ve au VIIIe siècle. — PAUPHILET (A.). Le roman en prose de Perceval. — PERRIN (E.). De la condition des terres dites « *ancingae* ». — PIRENNE (H.). Le fisc royal de Tournai. — POWICKE (F.-M.). Master Simon of Faversham. — PRINET (M.). Les armoiries françaises dans le « *Clipearius Teutonicorum* ». — PROU (M.). Le privilège de Charles le Chauve pour Sainte-Colombe de Sens du 5 décembre 847. — DOBIACHE ROJDESTVENSKY (O.). Quelques considérations sur les origines de l'écriture dite « *gothique* ». — ROQUES (M.). Pour le commentaire d'Aucassin et Nicolette, « *esclairier le cuer* ». — SAMARAN (Ch.). Un exemple de la survivance de « *Diana* » en Gascogne au XIIe siècle. — VENDRYES (J.). Pharamond, roi de France, dans la tradition irlandaise.

L'ouvrage est précédé d'une BIBLIOGRAPHIE MÉTHODIQUE DES ŒUVRES DE FERDINAND LOT (229 numéros).

Beau volume in-8 raisin, XLI-770 pages et 14 planches hors texte, **150** fr.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS — MXCXXVI